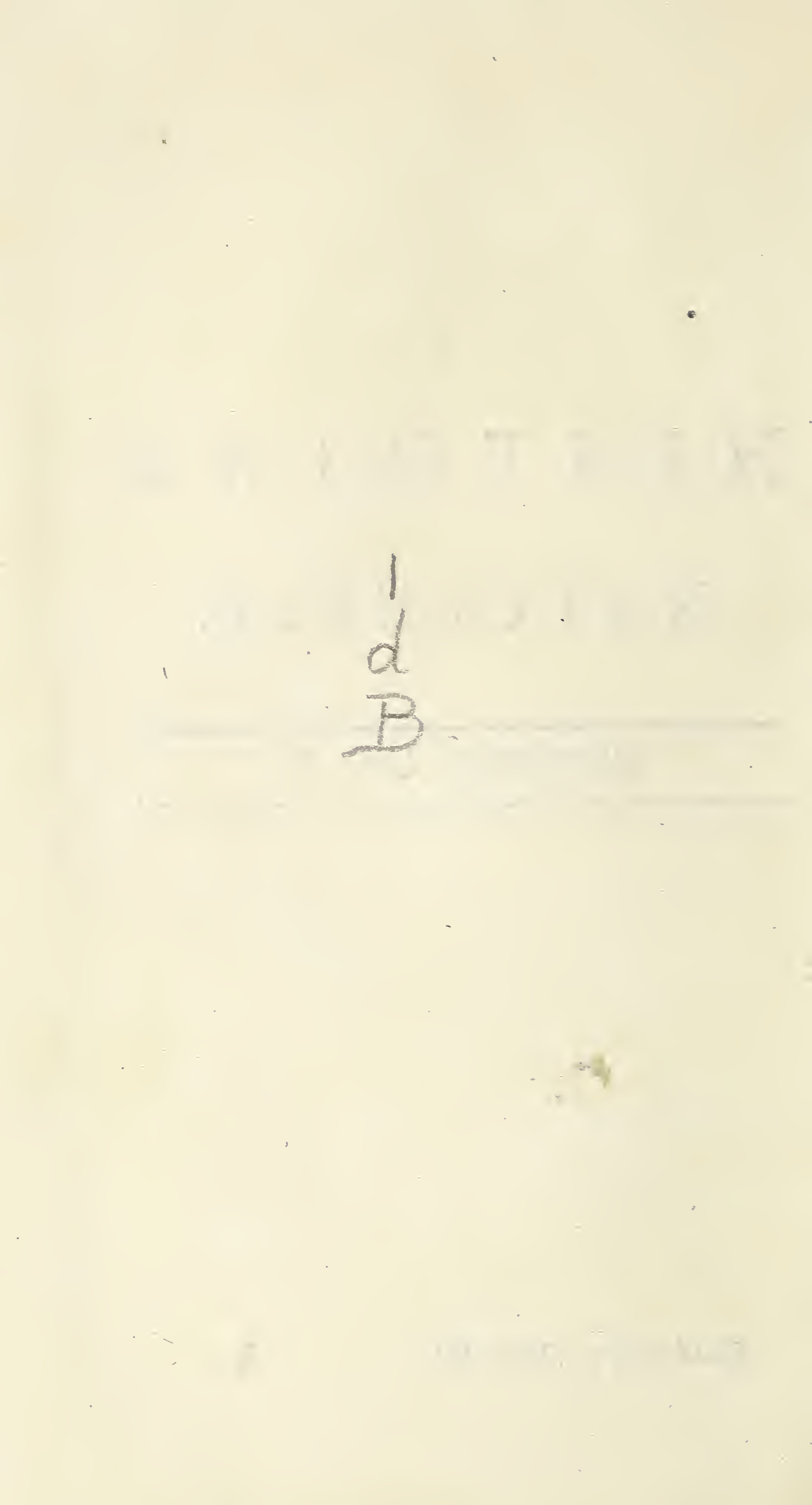


HISTOIRE NATURELLE.

Quadrupèdes, Tome III.


1
d
B

HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE
ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON, INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES., &c.

Quadrupèdes. Tome III.





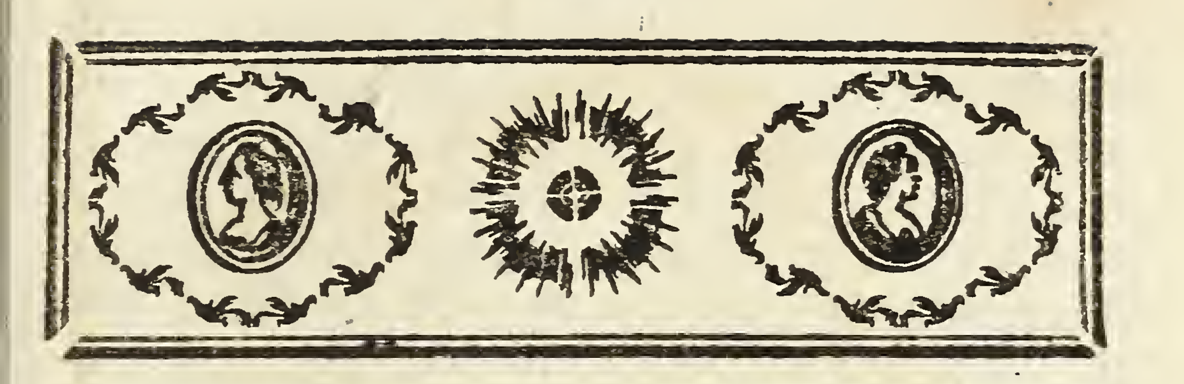
AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Surmulot. 2 La Marmotte.



HISTOIRE

NATURELLE.

LE SURMULOT [a].

Voyez planche I, fig. 1 de ce Volume.

NOUS donnons le nom de Surmulot à une nouvelle eſpèce de mulot, qui n'eſt connue que depuis quelques années. Aucun Naturaliſte n'a parlé de cet animal, à l'exception de M. Briſſon qui, le comprenant dans le genre des rats, l'a appellé *Rat des bois*. Mais comme il diffère autant du rat que le mulot

(a) Rat des bois. *Mus caudâ longiſſimâ, ſuprà dilutè fulvus, infrà albicans. . . . . . Mus ſylveſtris.* Briſſon, *Regn. animal, pag. 170.*

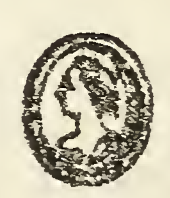
ou la souris, qui ont leurs noms propres, il doit avoir aussi un nom particulier, *surmulot*, comme qui diroit gros, grand mulot, auquel en effet il ressemble plus qu'au rat par la couleur & par les habitudes naturelles. Le surmulot est plus fort & plus méchant que le rat ; il a le poil roux, la queue extrêmement longue & sans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais, des moustaches comme le chat. Ce n'est que depuis neuf ou dix ans que cette espèce est répandue dans les environs de Paris : l'on ne sait d'où ces animaux sont venus, mais ils ont prodigieusement multiplié, & l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement douze ou quinze petits, souvent seize, dix-sept, dix-huit, & même jusqu'à dix-neuf. Les endroits où ils ont paru pour la premiere fois, & où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont Chantilly, Marly-la-ville & Versailles. M. le Roy, Inspecteur du Parc, a eu la bonté de nous en envoyer une grande quantité, vivans & morts ; il nous a même communiqué les remarques qu'il a faites sur cette nouvelle espèce. Les mâles sont plus gros, plus hardis & plus méchans que les femelles : lorsqu'on les poursuit & qu'on veut les saisir, ils se retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe ; leur morsure est non-seulement cruelle, mais dangereuse, elle est promptement suivie d'une enflure assez considérable ; & la plaie, quoique petite, est long-temps à se fermer. Ils

produiſent trois fois par an : ainſi deux individus de cette eſpèce en font tout au moins trois douzaines en un an ; les meres préparent un lit à leurs petits. Comme il y en avoit quelques-unes de pleines dans le nombre de celles qu'on nous avoit envoyé vivantes, & que nous les gardions dans des cages, nous avons vu les femelles deux ou trois jours avant de mettre bas, ronger la planche de la cage, en faire de petits copeaux en quantité, les diſpoſer, les étendre & enſuite les faire ſervir de lit à leurs petits.

Les ſurmulots ont quelques qualités naturelles qui ſemblent les approcher des rats d'eau ; quoiqu'ils s'établiſſent par-tout, ils paroiſſent préférer le bord des eaux ; les chiens les chaſſent comme ils chaſſent les rats d'eau, c'eſt-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorſqu'ils ſe ſentent pourſuivis & qu'ils ont le choix de ſe jeter à l'eau ou de ſe fourrer dans un buiſſon d'épines, à égale diſtance, ils choiſiſſent l'eau, y entrent ſans crainte, & nagent avec une merveilleuſe facilité. Cela arrive ſurtout lorſqu'ils ne peuvent regagner leurs terriers, car ils ſe creuſent, comme les mulots, des retraites ſous terre, ou bien ils ſe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les ſurmulots dans leurs terriers ; ils les pourſuivent comme les lapins, & ſemblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paſſent l'été dans la campagne, & quoiqu'ils ſe nourriſſent principalement de fruits & de grain, ils ne laiſſent

pas d'être aussi très carnassiers : ils mangent les lapereaux, les perdreaux, la jeune volaille, & quand ils entrent dans un poulailler, ils font comme le putois, ils en égorgent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en manger. Vers le mois de novembre, les meres, les petits & tous les jeunes surmulots quittent la campagne & vont en troupe dans les granges où ils font un dégât infini; ils hachent la paille, consomment beaucoup de grain, & infectent le tout de leur ordure. Les vieux mâles restent à la campagne, chacun d'eux habite seul dans son trou; ils y font, comme les mulots, provision pendant l'automne de gland, de faine, &c. ils le remplissent jusqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond du trou. Ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs, ils en sortent en hiver, surtout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chassent les souris & les rats; l'on a même remarqué, depuis que les surmulots se sont si fort multipliés aux environs de Paris, que les rats y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois.



LA MARMOTTE [a].

Voyez planche I, figure 2 de ce Volume.

DE tous les Auteurs modernes qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, Gesner est celui qui, pour le détail, a le plus avancé la science; il joignoit à une grande érudition un sens droit & des vues saines : Aldrovande n'est guere que son commentateur, & les Naturalistes de moindre nom ne sont que ses copistes. Nous n'hésiterons pas à emprunter de lui des faits au sujet des Marmottes, ani-

(a) La Marmotte; en Latin, *Mus alpinus.* Plinii; en Italien, *Murmont*, *Mormota*, *Ma montana*, & en quelques endroits d'Italie, *Varosa*, selon Gesner; en Allemagne & en Suisse, *Murmelthier*, *Murmentle*, *Mistbellerle*, selon Gesner; chez les Grisons, *Montanella*, selon Gesner; en Polonois, *Bobak*, *Swiszcz*, selon Rzaczynski; en vieux François, *Marmontain*, *Marmotaine*, *Marmotan.*

Mus alpinus. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 743, *Icon. animal. quadrup., pag.* 108.

Mus alpinus. Plinii, *Marmota italis.* Ray. *Synops. animal. quadrup. pag.* 221.

Mus caudâ elongatâ, nudâ, corpore rufo; Marmota Linnœus.

Glis, Marmota italis : Mus alpinus, Plinii. Klein. *de quadrup. pag.* 56.

Glis, pilis è fusco & flavicante mixtis vestitus. Marmota alpina. Brisson, *Regn., animal. pag.* 165.

maux de son pays (*b*), qu'il connoissoit mieux que nous, quoique nous en ayons nourri comme lui quelques-unes à la maison. Ce que nous avons observé se trouvant d'accord avec ce qu'il en dit, nous ne doutons pas que ce qu'il a observé de plus ne soit également vrai.

La marmotte, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, & presqu'autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître; elle est, comme le chat, antipathique avec le chien : lorsqu'elle commence à être familiere dans la maison, & qu'elle se croit appuyée par son maître, elle attaque & mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait aussi grande qu'un lièvre, elle est bien plus trapue, & joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse : elle a les quatre dents du devant des mâchoires assez longues & assez fortes pour blesser cruellement; cependant elle n'attaque que les chiens, & ne fait mal à personne à moins qu'on ne l'irrite. Si l'on n'y prend pas garde, elle ronge les meubles, les étoffes, & perce même le bois lorsqu'elle est renfermée. Comme elle a les cuisses très courtes, & les doigts des pieds faits à-peu-près comme ceux de l'ours, elle

---

(*b*) Gesner étoit Suisse, & c'est un des hommes qui font le plus d'honneur à la Nation.

ſe tient ſouvent aſſiſe, & marche comme lui aiſément ſur ſes pieds de derriere; elle porte à ſa gueule ce qu'elle ſaiſit avec ceux de devant, & mange debout comme l'écureuil; elle court aſſez vîte en montant, mais aſſez lentement en plaine; elle grimpe ſur les arbres, elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voiſines, & c'eſt des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potageres, des choux, des hannetons, des ſauterelles, &c. mais elle ſont plus avides de lait & de beurre que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, elles cherchent à entrer dans les endrois où l'on renferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'eſt-à-dire, en faiſant comme le chat une eſpèce de murmure de contentement. Au reſte, le lait eſt la ſeule liqueur qui leur plaiſe; elles ne boivent que très rarement de l'eau, & refuſent le vin.

La marmotte tient un peu de l'ours & un peu du rat pour la forme du corps; ce n'eſt cependant pas *l'arctomys* ou le *rat-ours* des Anciens, comme l'ont cru quelques Auteurs, & entr'autres Perrault. Elle a le nez, les lèvres & la forme de la tête comme le lièvre, le poil & les ongles du blaireau, les dents du caſtor, la mouſtache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de ſon poil ſur le dos eſt d'un

roux-brun, plus ou moins foncé; ce poil est assez rude, mais celui du ventre est roussâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien lorsqu'elle joue ou quand on la caresse; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant & si aigu, qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté, & se met à l'écart, comme le chat, pour faire ses besoins; mais elle a, comme le rat, surtout en été, une odeur forte qui la rend très désagréable; en automne, elle est très grasse : outre un très grand épiploon, elle a, comme le loir, deux feuillets graisseux fort épais; cependant elle n'est pas également grasse sur toutes les parties du corps; le dos & les reins sont plus chargés que le reste, d'une graisse ferme & solide, assez semblable à la chair des tétines du bœuf. Aussi la marmotte seroit assez bonne à manger si elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut masquer que par des assaisonnemens très forts.

Cet animal, qui se plaît dans la région de la neige & des glaces, qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre ou au commencement d'octobre qu'elle se recèle dans sa retraite pour n'en sortir qu'au commencement d'avril : cette retraite est faite avec précaution, & meublée avec art; elle est d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, & très profonde; au moyen de quoi elle peut conte-

nir une ou plusieurs marmottes sans que l'air s'y corrompe : leurs pieds & leurs ongles paroissent être faits pour fouiller la terre, & elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité ; elles jettent au dehors, derriere elles, les déblais de leur excavation : ce n'est pas un trou, un boyau droit ou tortueux, c'est une espèce de galerie faite en forme d'Y grec, dont les deux branches ont chacune une ouverture, & aboutissent toutes deux à un cul-de-sac qui est le lieu du séjour. Comme le tout est pratiqué sur le penchant de la montagne, il n'y a que le cul-de-sac qui soit de niveau ; la branche inférieure de l'y grec est en pente au-dessous du cul-de-sac ; & c'est dans cette partie, la plus basse du domicile, qu'elles font leurs excrémens, dont l'humidité s'écoule aisément au dehors ; la branche supérieure de l'y grec est aussi un peu en pente, & plus élevée que tout le reste ; c'est par-là qu'elles entrent & qu'elles sortent. Le lieu du séjour est non-seulement jonché, mais tapissé fort épais de mousse & de foin, elles en font ample provision pendant l'été : on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour à tour elles servent de voitures pour les transporter au gîte ; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles ; & ensuite se laisse traîner par les autres qui la tirent par la queue, & prennent garde en même temps que la

voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner une autre raison; c'est qu'habitant sous la terre, s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'elles demeurent ensemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation; elles y passent les trois quarts de leur vie, elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, & ne s'en éloignent guere; l'une fait le guet, assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amusent à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; & lorsque celle qui fait sentinelle apperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit les autres par un coup de sifflet, & ne rentre elle-même que la derniere.

Elles ne font pas de provisions pour l'hiver, il semble qu'elles devinent qu'elles seroient inutiles; mais lorsqu'elles sentent les premieres approches de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, & elles le font avec tant de soin & de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont alors très grasses, il y en a qui pésent jusqu'à vingt livres; elles le sont encore trois mois après, mais peu à peu leur embonpoint diminue, & elles sont maigres sur la fin de l'hiver.

Lorſqu'on découvre leur retraite, on les trouve reſſerrées en boule & fourrées dans le foin, on les emporte tout engourdies, on peut même les tuer ſans qu'elles paroiſſent le ſentir; on choiſit les plus graſſes pour les manger, & les plus jeunes pour les apprivoiſer. Une chaleur graduée les ranime comme les loirs, & celles qu'on nourrit à la maiſon, en les tenant dans des lieux chauds, ne s'engourdiſſent pas, & ſont même auſſi vives que dans les autres temps. Nous ne répéterons pas, au ſujet de l'engourdiſſement de la marmotte, ce que nous avons dit à l'article du loir; la refroidiſſement du ſang en eſt la ſeule cauſe, & l'on avoit obſervé avant nous, que dans cet état de torpeur la circulation étoit très-lente, auſſi-bien que toutes les ſecrétions, & que leur ſang n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, étoit ſans aucune ſeroſité. Voyez *Tranſactions Philoſophiques n°. 397.* Au reſte, il n'eſt pas sûr qu'elles ſoient toujours & conſtamment engourdies pendant ſept ou huit mois, comme preſque tous les Auteurs le prétendent. Leurs terriers ſont profonds, elles y demeurent en nombre; il doit donc s'y conſerver de la chaleur dans les premiers temps, & elles y peuvent manger de l'herbe qu'elles y ont amaſſée. M. Altmann dit même, dans ſon Traité ſur les animaux de Suiſſe, que les Chaſſeurs laiſſent les marmottes trois ſemaines ou un mois dans leur caveau avant que d'aller troubler leur ropos; qu'ils ont ſoin de ne point creuſer lorſqu'il fait un temps doux, ou qu'il ſouffle un vent chaud;

que ſans ces précautions les marmottes ſe réveillent, & creuſent plus avant; mais qu'en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids, on les trouve tellement aſſoupies qu'on les emporte facilement. On peut donc dire qu'à tous égards elles ſont comme les loirs, & que ſi elles ſont engourdies plus long-temps, c'eſt qu'elles habitent un climat où l'hiver eſt plus long.

Ces animaux ne produiſent qu'une fois l'an; les portées ordinaires ne ſont que de trois ou quatre petits, leur accroiſſement eſt prompt, & la durée de leur vie n'eſt que de neuf ou dix ans; auſſi l'eſpèce n'en eſt ni nombreuſe ni bien répandue. Les Grecs ne la connoiſſoient pas ou du moins ils n'en ont fait aucune mention. Chez les Latins, Pline eſt le premier qui l'ait indiquée ſous le nom de *mus Alpinus*, rat des Alpes; & en effet, quoiqu'il y ait dans les Alpes pluſieurs autres eſpèces de rats, aucune n'eſt plus remarquable que la marmotte, aucune n'habite comme elle les ſommets des plus hautes montagnes; les autres ſe tiennent dans les vallons, ou bien ſur la croupe des collines & des premieres montagnes, mais il n'y en a point qui monte auſſi haut que la marmotte; d'ailleurs, elle ne deſcend jamais des hauteurs, & paroît être particuliérement attachée à la chaîne des Alpes, où elle ſemble choiſir l'expoſition du midi & du levant de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées & dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne.

Le

Le *bobak* de Pologne (*c*) auquel M. Briſſon (*d*), & d'après lui MM. Arnault de Nobleville & Salerne (*e*) ont donné le nom de *marmotte*, diffère de cet animal, non-ſeulement par les couleurs du poil, mais auſſi par le nombre des doigts, car il a cinq doigts aux pieds de devant; l'ongle du pouce paroît au dehors de la peau, & l'on trouve au dedans les deux phalanges de ce cinquième doigt qui manque en entier dans la marmotte. Ainſi le *bobak* ou marmotte de Pologne, le *mouax* ou marmotte de Canada, le *cavia* ou marmotte de Bahama, & le *cricet* ou marmotte de Strasbourg ſont tous les quatre des eſpèces différentes de la marmotte des Alpes.

(*c*) *Vide Auctuarium Hiſt. Nat. Poloniæ, auth.* Rzaczynski, *p.* 327.

(*d*) Briſſon, *Regn. animal. p.* 165.

(*e*) Hiſtoire Naturelle des animaux, par MM. Arnault de Nobleville & Salerne. *Paris* 1756. Ouvrage utile, & où les faits ſont raſſemblés avec autant de ſoin que de diſcernement.



L'OURS [a].

Voyez planche II, fig. 1 & 2 de ce Volume.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui sont assez généralement connus, sur lequel les Auteurs d'Histoire Naturelle ayent autant varié que sur l'Ours : leurs incertitudes, & même leurs contradictions sur la nature & les mœurs de cet animal, m'ont paru venir de ce qu'ils n'en ont pas distingué les espèces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appellé communément *ours blanc, ours de la mer glaciale*; ce sont deux animaux très différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles : ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, les bruns & les noirs (*b*),

---

(*a*) L'ours; en Grec, Ἄρκτος; en Latin, *Ursus*; en Italien, *Orso*; en Espagnol, *Osso*; en Allemand, *Bær*; en Anglois, *Bær*; en Suédois *Bioren*; en Polonois, *Wewer*, *Niedzwiedz*.

Ursus. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 941. *Icon. anim. quadrup. pag.* 65.

Ursus. Ray, *Sinops. animal. quadrup. pag.* 171.

Ursus caudâ abruptâ. Ursus vulgo. Linnœus.

Ursus. Klein, *de quadrup. pag.* 82.

Ursus niger, caudâ unicolore...... Ursus. Brisson, *Regn. animal. pag.* 258.

(*b*) Nota. Que nous comprenons ici sous la dénomination d'ours bruns, ceux qui sont bruns, fauves,



1 L'Ours brun des Alpes. 2 L'Ours blan terrestre.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule & même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes & séparées. De plus, (*voyez planche II, figure 2 de ce volume*) il y a encore des ours de terre qui sont blancs, & qui, quoique ressemblans par la couleur aux ours de mer, en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie (*c*), en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres provinces du nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver, comme les hermines ou les lièvres, ces ours naissent blancs & demeurent blancs en tout temps : il faudroit donc encore les regarder comme une quatrième espèce, s'il ne se trouvoit aussi des ours à poil mêlé de brun & de blanc, ce qui désigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terrestre & l'ours brun ou noir ; par conséquent l'ours blanc terrestre n'est qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces espèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, & rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le brun est

roux, rougeâtres ; & par celle d'ours noirs ceux qui sont noirâtres, aussi-bien que tout-à-fait noirs.

(*c*) Voyez la Relation de la grande Tartarie. *Amsterdam*, 1737, *in-12*, *page 8*.

féroce & carnassier, le noir n'est que farouche, & refuse constamment de manger de la chair. Nous ne pouvons pas en donner un témoignage plus net & plus récent que celui de M. du Pratz. Voici ce qu'il en dit dans son histoire de la Louisiane (*d*). » L'ours paroît (*e*) l'hiver dans la Louisiane, parce que les neiges qui couvrent les terres du nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des pays septentrionaux ; il vit de fruits, entr'autres de glands & de racines, & ses mets les plus délicieux sont le miel & le lait : lorsqu'il en rencontre, il se laisseroit plutôt tuer que de quitter prise. Malgré la prévention où l'on est que l'ours est carnassier, je prétends, avec tous ceux de cette province & des pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement. Il n'est jamais arrivé que ces animaux ayent dévoré des hommes, malgré leur multitude & la faim extrême qu'ils souffrent quelquefois, puisque même dans ce cas ils ne mangent point la viande de boucherie qu'ils rencontrent. Dans le temps que je demeurois aux Natchés, il y eut un hiver si rude dans les terres du nord, que ces animaux descendirent en grande quantité ; il étoient si communs qu'ils s'affamoient les uns les autres, & étoient très

(*d*) Voyez l'Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz. *Paris*, 1758, *in-12*, *tome II*, *pag.* 77. & *suivantes.*

(*e*) Observez qu'il s'agit ici de l'ours noir, & non de l'ours brun.

maigres ; la grande faim les faiſoit ſortir des bois qui bordent le fleuve ; on les voyoit courir la nuit dans les habitations, & entrer dans les cours qui n'étoient pas bien fermées, ils y trouvoient des viandes expoſées au frais ; ils n'y touchoient point, & mangeoient ſeulement les grains qu'ils pouvoient rencontrer. C'étoit aſſurément dans une pareille occaſion, & dans un beſoin auſſi preſſant, qu'ils auroient dû manifeſter leur fureur carnaſſière, ſi peu qu'ils euſſent été de cette nature. Ils n'ont jamais tué d'animaux pour les dévorer, & pour peu qu'ils fuſſent carnaſſiers, ils n'abandonneroient pas les pays couverts de neige, où ils trouveroient des hommes & des animaux à diſcrétion, pour aller au loin chercher des fruits & des racines, nourriture que les bêtes carnaſſières refuſent de manger ». M. du Pratz ajoute dans une note, que depuis qu'il a écrit cet article, il a appris avec certitude que dans les montagnes de Savoie il y a deux ſortes d'ours, les uns noirs, comme ceux de la Louiſiane, qui ne ſont point carnaſſiers ; les autres rouges, qui ſont auſſi carnaſſiers que les loups. Le baron de la Hontan dit (*tome I de ſes voyages, page 86*) que les ours du Canada ſont extrêmement noirs, & peu dangereux ; qu'ils n'attaquent jamais les hommes, à moins qu'on ne tire deſſus & qu'on ne les bleſſe. Et il dit auſſi (*tome II, p. 40*), que les ours rougeâtres ſont méchans, qu'ils viennent effrontément attaquer les Chaſſeurs, au lieu que les noirs s'enfuient.

Wormius a écrit (*f*) qu'on connoît trois ours en Norvège : le premier (*Bressdiur*) très grand, qui n'est pas tout-à-fait noir, mais brun, & qui n'est pas si nuisible que les autres, ne vivant que d'herbes & de feuilles d'arbres ; le second (*Ildgiersdiur*) plus petit, plus noir, carnassier, & attaquant souvent les chevaux & les autres animaux sur-tout en automne ; le troisième (*Myrébiorne*) qui est le plus petit de tous, & qui ne laisse pas d'être nuisible ; il se nourrit, dit-il, de fourmis, & se plaît à renverser les fourmillieres. On a remarqué (ajoute-t-il sans preuve) que ces trois espèces se mêlent & produisent ensemble des espèces intermédiaires ; que ceux qui sont carnassiers attaquent les troupeaux, foulent toutes les bêtes comme le loup, & n'en dévorent qu'une ou deux ; que quoique carnassiers ils mangent des fruits sauvages, & que quand il y a une grande quantité de sorbes, ils sont plus à craindre que jamais, parce que ce fruit acerbe leur agace si fort les dents, qu'il n'y a que le sang & la graisse qui puisse leur ôter cet agacement qui les empêche de manger. Mais la plupart de ces faits rapportés par Wormius me paroissent fort équivoques, car il n'y a point d'exemple que des animaux dont les appétits sont constamment différens, comme dans les deux premieres espèces, dont les uns ne mangent que de l'herbe & des feuilles,

---

(*f*) *Vide Mus. Worm. p. 318.*

& les autres de la chair & du ſang, ſe mêlent enſemble & produiſent une eſpèce intermédiaire ; d'ailleurs ce ſont ici les ours noirs qui ſont carnaſſiers, & les bruns qui ſont frugivores, ce qui eſt abſolument contraire à la vérité. De plus, le P. Rzaczynski Polonois (*g*), & M. Klein de Dantzic (*h*), qui ont parlé des ours de leur pays, n'en admettent que deux eſpèces, les noirs & les bruns ou roux, & parmi ces derniers, des grands & des petits ; ils diſent que ces ours noirs ſont les plus rares ; que les bruns ſont au contraire fort communs ; que ce ſont les ours noirs qui ſont les plus grands & qui mangent les fourmis, & enfin que les grands ours bruns ou roux ſont les plus nuiſibles & les plus carnaſſiers. Ces témoignages, auſſi-bien que ceux de M. du Pratz & du baron de la Hontan, ſont, comme l'on voit, tout-à-fait oppoſés à celui de Wormius que je viens de citer. En effet, il paroît certain que les ours rouges, roux ou bruns, qui ſe trouvent non-ſeulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vaſtes forêts, & dans preſque tous les déſerts de la terre, dévorent les animaux vivans, & mangent même les voiries les plus infectées. Les ours noirs n'habitent guere que les pays froids, mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du midi.

(*g*) *Auctuar. Hiſt. Nat. p.* 32.
(*h*) *De quadrup. p.* 82

Ils étoient communs chez les Grecs ; les Romains en faisoient venir de Libye (*i*) pour servir à leurs spectacles ; il s'en trouve à la Chine (*k*), au Japon (*l*), en Arabie, en Egypte, & jusque dans l'isle de Java (*m*). Aristote (*n*) parle aussi des ours blancs terrestres, & regarde cette différence de couleur comme accidentelle, & provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération. Il y a donc des ours dans tous les pays déserts, escarpés, ou couverts, mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes & cultivées ; il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre ; si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire ; il fuit par instinct toute société, il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès, il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille Nature ; une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte for-

(*i*) Herodot. Solin. Crinit. & alii. Quod freno Libyci domantur *ursi*, dit Martial.

(*k*) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome III, page 492. Histoire Naturelle du Japon*, par Kœmpfer *tome I, page 209.*

(*l*) Strabo, *lib. XVI.* Prosp. Alpin. *page 233.*

(*m*) Voyage autour du monde de le Gentil. *Paris*, 1725, *tome III; page 85.*

(*n*) Aristot. *de admir. cap. CXI.* Idem *de gén. animal. lib. V, cap. VI.*

mée

mée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, & qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, temps auquel il se recèle, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, & il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé. On prétend que c'est au bout d'environ quarante jours *(o)* que les mâles sortent de leurs retraites, mais que les femelles y restent quatre mois, parce qu'elles y font leurs petits. J'ai peine à croire qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore nourrir leurs petits, sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de temps. On convient qu'elles sont excessivement grasses lorsqu'elles sont pleines; que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très épais, dormant la plus grande partie du temps, & ne se donnant aucun mouvement, elles doivent perdre très peu par la transpiration; mais s'il est vrai que les mâles sortent au bout de quarante jours, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, il n'est pas naturel d'imaginer que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin après qu'elles ont mis

(o) Aristot. *Hist. animal. liv. VIII, cap. XVII.*

bas, & lorsqu'allaitant leurs petits, elle se trouvent doublement épuisées; à moins que l'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes & tout le reste du produit superflu de leur accouchement, ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste, nous ne parlons ici que de l'espèce des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveaux nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs nids, mais les femelles au contraire semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles; elles combattent & s'exposent à tout pour sauver leurs petits, qui ne sont point informes en naissant, comme l'ont dit les Anciens, & qui lorsqu'ils sont nés, croissent à-peu-près aussi vîte que les autres animaux; ils sont parfaitement formés (*p*) dans le sein de leur mere, & si les fœtus ou les jeunes oursons ont paru informes au premier coup-d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur & la disproportion du corps & des membres; & l'on sait que dans toutes les espèces, le fœtus ou le petit nouveau-né est plus disproportionné que l'animal adulte.

(*p*) *In Museo Illust. Senatûs* Bononiensis *ursulum à cæso matris utero extractum, & omnibus suis partibus formatum, in vase vitreo adhuc servamus.* Aldrov. *de quadrup. digit. pag.* 120.

Les ours ſe recherchent en automne ; la femelle eſt ; dit-on, plus ardente que le mâle : on prétend qu'elle ſe couche ſur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embraſſe étroitement, qu'elle le retient long-temps, &c. mais il eſt plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupèdes. L'on a vu des ours captifs s'accoupler, & produire ; ſeulement on n'a pas obſervé combien dure le temps de la geſtation. Ariſtote (*q*) dit qu'il n'eſt que de trente jours ; comme perſonne n'a contredit ce fait, & que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons auſſi ni le nier ni l'aſſurer : nous remarquerons ſeulement qu'il nous paroît douteux, 1°. parce que l'ours eſt un gros animal, & que plus les animaux ſont gros, plus il faut de temps pour les former dans le ſein de la mere : 2°. parce que les jeunes ours croiſſent aſſez lentement ; ils ſuivent leur mere, & ont beſoin de ſes ſecours pendant un an ou deux : 3°. parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre, & jamais plus de cinq ; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produiſent pas beaucoup de petits, & qui les portent long-temps : 4°. parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la geſtation & celui de l'accroiſſement ſont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raiſonner que ſur ces analogies, qui me paroiſſent aſſez fondées, je

---

(*q*) Ariſtote, *Hiſt. animal. lib. VI, cap.* XXX.

croirois donc que le temps de la gestation dans l'ours est au moins de quelques mois; quoi qu'il en soit, il paroît que la mere a le plus grand soin de ses petits : elle leur prépare un lit de mousse & d'herbes dans le fond de sa caverne, & les allaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle : elle met bas en hiver, & ses petits commencent à la suivre au printemps. Le mâle & la femelle n'habitent point ensemble, ils ont chacun leur retraite séparée & même fort éloignée : lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils cassent & ramassent du bois pour se faire une loge qu'ils recouvrent d'herbes ou de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite; il est très susceptible de colere, & sa colere tient toujours de la fureur, & souvent du caprice : quoiqu'il paroisse doux pour son maître, & même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, & le traiter avec circonspection, surtout ne le pas frapper au bout du nez ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser; il semble même écouter le son des instrumens, & suivre grossiérement la mesure ; mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune, & le contraindre pendant toute sa vie ; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus : il est naturellement intrépide, ou tout

au moins indifférent au danger. L'ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme; cependant on prétend que par un coup de ſifflet (r) on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe lève ſur les pieds de derriere. C'eſt le temps qu'il faut prendre pour le tirer, & tâcher de le tuer; car s'il n'eſt que bleſſé, il vient de furie ſe jeter ſur le tireur, & l'embraſſant des pattes de devant, il l'étoufferoit (ſ) s'il n'étoit ſecouru.

On chaſſe & on prend les ours de pluſieurs façons, en Suède, en Norvège, en Pologne &c. La maniere, dit-on, la moins dangereuſe de les prendre (t) eſt de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie ſur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louiſiane & en Canada, où les ours noirs ſont très communs, & où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts ſur pied, & dont le cœur eſt pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maiſons (u): comme ils montent très aiſément ſur les arbres, ils s'établiſſent rarement à rez de terre, &

(r) Voyages de Regnard, *tome I*, *pages 37 & 38.*

(ſ) *Id. ibid.* Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, *tome II*, *page 81.*

(t) Voyages de Regnard, *tome I*, *page 53.*

(u) Mémoires ſur la Louiſiane, par M. Dumont. *Paris*, *1753*, *page 75 & ſuivantes.* Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, *tome II page 87.*

quelquefois ils sont nichés à trente & quarante pieds de hauteur. Si c'est une mere avec ses petits, elle descend la premiere, on la tue avant qu'elle soit à terre; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, & on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate & bonne; celle de l'ours est mangeable, mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guere que les pieds, dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

La chasse de l'ours, sans être fort dangereuse, est très utile lorsqu'on la fait avec quelque succès; la peau est de toutes les fourrures grossieres celle qui a le plus de prix, & la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair & la graisse cuire ensemble dans une chaudiere, la graisse se sépare; » ensuite, dit M. du Pratz (*x*), on la purifie en y jetant, lorsqu'elle est fondue & très chaude, du sel en bonne quantité & de l'eau par aspersion: il se fait une détonation, & il s'en élève une fumée épaisse qui emporte avec elle la mauvaise odeur de la graisse: la fumée étant passée, & la graisse étant encore plus que tiède, on la verse dans un pot où on la laisse reposer huit ou dix jours; au bout de ce temps on voit nager dessus une huile claire qu'on enlève avec une cuiller; cette huile est aussi bonne que

(*x*) *Tome II, pages 89 & 90.*

la meilleure huile d'olive, & sert aux mêmes usages. Au-dessous on trouve un saindoux aussi blanc, mais un peu plus mou que le saindoux de porc; il sert au besoin de la cuisine & il ne lui reste aucun goût désagréable, ni aucune mauvaise odeur. » M. Dumont, dans ses *Mémoires sur la Louisiane*, s'accorde avec M. du Pratz, & il dit de plus, que d'un seul ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graisse; que les sauvages en traitent beaucoup avec les François; qu'elle est très belle, très saine & très bonne; qu'elle ne se fige guere que par un grand froid; que quand cela arrive, elle est toute en grumeaux, & d'une blancheur à éblouir; qu'on la mange alors sur le pain en guise de beurre. Nos Epiciers-Droguistes ne tiennent point d'huile d'ours, mais ils font venir de Savoie, de Suisse ou de Canada de la graisse ou axonge qui n'est pas purifiée. L'Auteur du Dictionnaire du Commerce dit même que pour que la graisse d'ours soit bonne, il faut qu'elle soit grisâtre, gluante, & de mauvaise odeur, & que celle qui est trop blanche est sophistiquée & mêlée de suif. On se sert de cette graisse comme de topique pour les hernies, les rhumatismes, &c. & beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets.

La quantité de graisse dont l'ours est chargé le rend très léger à la nage, aussi traverse-t-il sans fatigue des fleuves & des lacs. » Les ours de la Louisiane, dit M.

Dumont (*y*), qui sont d'un très beau noir, traversent le fleuve malgré sa grande largeur ; ils sont très friands du fruit des plaqueminiers, ils montent sur ces arbres, se mettent à califourchon sur une branche, s'y tiennent avec une de leurs pattes, & se servent de l'autre pour plier les autres branches & approcher d'eux les plaquemines ; ils sortent aussi très souvent des bois pour venir dans les habitations manger les patates & le mahis ». En automne, lorsqu'ils se sont bien engraissés, ils n'ont presque pas la force de marcher (*z*), ou du moins ils ne peuvent courir (*a*) aussi vîte qu'un homme. Ils ont quelquefois de dix doigts d'épaisseur (*b*) de graisse aux côtes & aux cuisses ; le dessous de leurs pieds est gros & enflé ; lorsqu'on le coupe, il en sort un suc blanc & laiteux : cette partie paroît composée de petites glandes qui sont comme des mamelons, & c'est ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent continuellement leurs pattes.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouie & du toucher très bons, quoiqu'il ait l'œil très petit, relativement au volume de son corps,

---

(*y*) Mémoires sur la Louisiane *page 76.*

(*z*) Voyage du Baron de la Hontan, *page 86.*

(*a*) Histoire de la Louisiane, par M. du Pratz, *page 83.*

(*b*) Extrait d'un Ouvrage Danois, cité par MM. Arnault de Nobleville & Salerne. *Histoire Naturelle des animaux. Paris, 1757, tome VI, page 374.*

les oreilles courtes, la peau épaiſſe & le poil fort touffu : il a l'odorat excellent, & peut-être plus exquis qu'aucun autre animal, car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue : on y compte (*c*) quatre rangs de plans de lames oſſeuſes, ſéparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, ce qui multiplie prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir les impreſſions des odeurs. Il a les jambes & les bras charnus comme l'homme, l'os du talon court & formant une partie de la plante du pied, cinq orteils oppoſés au talon dans les pieds de derriere, les os du carpe égaux dans les pieds de devant; mais le pouce n'eſt pas ſéparé, & le plus gros doigt eſt en dehors de cette eſpèce de main, au lieu que dans celle de l'homme il eſt en dedans; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds; les ongles ſont noirs & d'une ſubſtance homogène fort dure. Il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens; mais ces reſſemblances groſſieres avec l'homme, ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

(*c*) Étienne Lorentinus, *Éphém. d'Allem. Décur, I Ann. IX & X, pag. 403*, cité par MM. Arnault de Nobleville & Salerne. *Hiſtoire Naturelle des animaux, tome VI, page 366.*

LE CASTOR [a].

Voyez planche III, fig. 1 de ce Volume.

AUTANT l'homme s'est élevé au-dessus de l'état de nature, autant les animaux se sont abaissés au-dessous; soumis & réduits en servitude, ou traités comme rebelles & dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies, leur industrie est devenue stérile, leurs foibles arts ont disparu, chaque espèce a perdu ses qualités générales; & tous n'ont conservé que leurs propriétés individuelles, perfectionnées dans les uns par l'exemple, l'imitation, l'éducation, & dans les autres par la crainte & par la nécessité où ils sont de veiller continuellement à leur sûreté. Quelles vues, quels desseins, quels projets peu-

(*a*) Le Castor *ou* le Bièvre; en Grec, *Κάςωρ*; en Italien, *Bivaro*, *Bevero*; en Espagnol, *Bevaro*; en Allemand, *Biber*; en Anglois, *Beaver*; en Suédois, *Baeffwer*; en Polonois, *Bobr*.

Castor. Gesner, *Hist. quadrup. p.* 309, *Icon. animal. quadrup. p.* 84.

Castor sive fiber. Ray. *Synop. animal. quadrup. p.* 209.

Castor caudâ ovatâ planâ, fiber. Linnæus.

Castor, fiber. Klein, *de quadrup. p.* 91.

Castor castanei coloris, caudâ horisontaliter planâ. Castor sive fiber. Brisson, *Regn. animal. p.* 133.



1 Le Castor. 2 Le Raton. 3 L'Agouti.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

vent avoir des esclaves sans ame, ou des relégués sans puissance ? ramper ou fuir, & toujours exister d'une maniere solitaire, ne rien édifier, ne rien produire, ne rien transmettre, & toujours languir dans la calamité, déchoir, se perpétuer sans se multiplier, perdre en un mot par la durée autant & plus qu'ils n'avoient acquis par le temps.

Aussi ne reste-t-il quelques vestiges de leur merveilleuse industrie, que dans ces contrées éloignées & désertes, ignorées de l'homme pendant une longue suite de siècles, où chaque espèce pouvoit manifester en liberté ses talens naturels & les perfectionner dans le repos en se réunissant en société durable. Les castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de cette espèce d'intelligence des brutes, qui, quoique infiniment inférieure par son principe à celle de l'homme, suppose cependant des projets communs & des vues relatives; projets qui ayant pour base la société, & pour objet une digue à construire, une bourgade à élever, une espèce de république à fonder, supposent aussi une maniere quelconque de s'entendre & d'agir de concert.

Les castors, dira-t-on, sont parmi les quadrupèdes ce que les abeilles sont parmi les insectes. Quelle différence ! Il y a dans la Nature, telle qu'elle nous est parvenue, trois espèces de sociétés qu'on doit considérer avant de les comparer; la société libre de l'homme, de laquelle après Dieu il tient toute sa puissance; la société gênée des ani-

maux, toujours fugitive devant celle de l'homme ; & enfin la société forcée de quelques petites bêtes, qui naissant toutes en même temps dans le même lieu, sont contraintes d'y demeurer ensemble. Un individu pris solitairement & au sortir des mains de la Nature, n'est qu'un être stérile, dont l'industrie se borne au simple usage des sens ; l'homme lui-même dans l'état de pure nature, dénué de lumieres & de tous les secours de la société, ne produit rien, n'édifie rien. Toute société, au contraire, devient nécessairement féconde ; quelque fortuite, quelqu'aveugle qu'elle puisse être, pourvu qu'elle soit composée d'êtres de même nature : par la seule nécessité de se chercher ou de s'éviter, il s'y formera des mouvemens communs, dont le résultat sera souvent un ouvrage qui aura l'air d'avoir été conçu, conduit & exécuté avec intelligence. Ainsi l'ouvrage des abeilles qui dans un lieu donné, tel qu'une ruche ou le creux d'un vieux arbre, bâtissent chacune leur cellule ; l'ouvrage des mouches de Cayenne, qui non-seulement font aussi leurs cellules, mais construisent même la ruche qui doit les contenir, sont des travaux purement mécaniques qui ne supposent aucune intelligence, aucun projet concerté, aucune vue générale ; des travaux qui n'étant que le produit d'une nécessité physique, un résultat de mouvemens communs (*b*), s'exercent toujours de la

---

(*b*) Voyez les preuves que j'en ai données, *volume IV* de cet Ouvrage, dans le Discours sur la nature des animaux.

même façon, dans tous les temps & dans tous les lieux, par une multitude qui ne s'est point assemblée par choix, mais qui se trouve réunie par force de nature. Ce n'est donc pas la société, c'est le nombre seul qui opere ici; c'est une puissance aveugle, qu'on ne peut comparer à la lumiere qui dirige toute société : je ne parle point de cette lumiere pure, de ce rayon divin, qui n'a été départi qu'à l'homme seul; les castors en sont assurément privés, comme tous les autres animaux; mais leur société n'étant point une réunion forcée, se faisant au contraire par une espèce de choix, & supposant au moins un concours général & des vues communes dans ceux qui la composent, suppose au moins aussi une lueur d'intelligence qui, quoique très-différente de celle de l'homme par le principe, produit cependant des effets assez semblables pour qu'on puisse les comparer, non pas dans la société pléniere & puissante, telle qu'elle existe parmi les peuples anciennement policés, mais dans la société naissante, chez des hommes sauvages, laquelle seule peut, avec équité, être comparée à celle des animaux.

Voyons donc le produit de l'une & l'autre de ces sociétés; voyons jusqu'où s'étend l'art du castor, & où se borne celui du sauvage. Rompre une branche pour s'en faire un bâton, se bâtir une hutte, la couvrir de feuillages pour se mettre à l'abri, amasser de la mousse ou du foin pour se faire un lit, sont des actes communs à l'animal & au sauvage; les ours font des huttes,

les ſinges ont des bâtons, pluſieurs autres animaux ſe pratiquent un domicile propre, commode, impénétrable à l'eau. Frotter une pierre pour la ren re tranchante & s'en faire une hache, s'en ſervir pour couper, pour écorcer du bois, pour aiguiſer des flèches, pour creuſer un vaſe, écorcher un animal, pour ſe revêtir de ſa peau, en prendre les nerfs pour faire une corde d'arc, attacher ces mêmes nerfs à une épine dure, & ſe ſervir de tous deux comme de fil & d'aiguille, ſont des actes purement individuels que l'homme en ſolitude peut tous exécuter ſans être aidé des autres, des actes qui dépendent de ſa ſeule conformation, puiſqu'ils ne ſuppoſent que l'uſage de la main; mais couper & tranſporter un gros arbre, élever un carbet, conſtruire une pyrogue, ſont au contraire des opérations qui ſuppoſent néceſſairement un travail commun & des vues concertées. Ces ouvrages ſont auſſi les ſeuls réſultats de la ſociété naiſſante chez des nations ſauvages, comme les ouvrages des caſtors ſont les fruits de la ſociété perfectionnée parmi ces animaux : car il faut obſerver qu'ils ne ſongent point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent un pays libre, & qu'ils n'y ſoient parfaitement tranquilles. Il y a des caſtors en Languedoc, dans les isles du Rhône, il y en a en plus grand nombre dans les provinces du nord de l'Europe ; mais comme toutes ces contrées ſont habitées, ou du moins fort fréquentées par les hommes, les caſtors y ſont, comme tous les autres animaux, diſperſés, ſolitaires,

fugitifs, ou cachés dans un terrier; on ne les a jamais vus se réunir, se rassembler, ni rien entreprendre, ni rien construire; au lieu que dans ces terres désertes, où l'homme en société n'a pénétré que bien tard, & où l'on ne voyoit auparavant que quelques vestiges de l'homme sauvage, on a partout trouvé des castors réunis, formant des sociétés, & l'on n'a pu s'empêcher d'admirer leurs ouvrages. Nous tâcherons de ne citer que des témoins judicieux, irreprochables, & nous ne donnerons pour certains que les faits sur lesquels ils s'accordent; moins portés peut-être que quelques-uns d'entr'eux à l'admiration, nous nous permettrons le doute & même la critique sur tout ce qui nous paroîtra trop difficile à croire.

Tous conviennent que le castor, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît au contraire être au-dessous de quelques-uns d'entr'eux pour les qualités purement individuelles; & nous sommes en état de confirmer ce fait, ayant encore actuellement un jeune castor vivant, qui nous a été envoyé de Canada (*c*), & que nous gardons depuis près d'un an. C'est un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans

---

(*c*) Ce Castor qui a été pris jeune, m'a été envoyé au commencement de l'année 1758, par M. de Montbelliard, Capitaine dans Royal-Artillerie.

appétits véhémens, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'effort pour quoi que ce soit, cependant occupé sérieusement du desir de sa liberté, rongeant de temps en temps les portes de sa prison, mais sans fureur, sans précipitation, & dans la seule vue d'y faire une ouverture pour en sortir; au reste assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers (*d*), ne cherchant point à nuire, & assez peu à plaire. Il paroît inférieur au chien, par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme; il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne: son sens, renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables; seul il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter des piéges grossiers: loin d'attaquer les autres animaux il ne sait pas même se bien défendre; il préfère la fuite au combat, quoiqu'il morde cruellement & avec acharnement lorsqu'il se trouve saisi par la main du chasseur. Si l'on considère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans son état de solitude & de dispersion, il ne paroîtra pas, pour les qualités intérieures, au-dessus des autres animaux; il n'a pas plus d'esprit que le chien,

(*d*) M. Klein a cependant écrit qu'il en avoit nourri un pendant plusieurs années, qui le suivoit & l'alloit chercher comme les chiens vont chercher leurs maîtres.

de

de ſens que l'éléphant, de fineſſe que le renard, &c. Il eſt plutôt remarquable par les ſingularités de conformation extérieure, que par la ſupériorité apparente de ſes qualités intérieures. Il eſt le ſeul parmi les quadrupèdes qui ait la queue plate, ovale & couverte d'écailles, de laquelle il ſe ſert comme d'un gouvernail pour ſe diriger dans l'eau; le ſeul qui ait des nageoires aux pieds de derriere, & en même temps les doigts ſéparés dans ceux du devant, qu'il emploie comme des mains pour porter à ſa bouche; le ſeul qui reſſemblant aux animaux terreſtres par les parties antérieures de ſon corps, paroiſſe en même temps tenir des animaux aquatiques par les parties poſtérieures: il fait la nuance des quadrupèdes aux poiſſons, comme la chauve-ſouris fait celle des quadrupèdes aux oiſeaux. Mais ces ſingularités ſeroient plutôt des défauts que des perfections, ſi l'animal ne ſavoit tirer de cette conformation, qui nous paroît bizarre, des avantages uniques, & qui le rendent ſupérieur à tous les autres.

Les caſtors commencent par s'aſſembler au mois de juin ou de juillet pour ſe réunir en ſociété, ils arrivent en nombre & de pluſieurs côtés, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous eſt ordinairement le lieu de l'établiſſement, & c'eſt toujours au bord des eaux Si ce ſont des eaux plates, & qui ſe ſoutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils ſe diſpenſent d'y conſtruire une digue; mais dans les eaux courantes, & qui

ſont ſujettes à hauſſer ou baiſſer, comme ſur les ruiſſeaux, les rivieres, ils établiſſent une chauſſée, & par cette retenue ils forment une eſpèce d'étang ou de pièce d'eau, qui ſe ſoutient toujours à la même hauteur: la chauſſée traverſe la riviere comme une écluſe, & va d'un bord à l'autre; elle a ſouvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur ſur dix ou douze pieds d'épaiſſeur à ſa baſe. Cette conſtruction paroît énorme pour des animaux de cette taille, & ſuppoſe en effet un travail immenſe (*e*); mais la ſolidité avec laquelle l'ouvrage eſt conſtruit, étonne encore plus que ſa grandeur. L'endroit de la riviere où ils établiſſent cette digue eſt ordinairement peu profond; s'il ſe trouve ſur le bord un gros arbre qui puiſſe tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur conſtruction: cet arbre eſt ſouvent plus gros que le corps d'un homme; ils le ſcient, ils le rongent au pied, & ſans autre inſtrument que leurs quatre dents inciſives, ils le coupent en aſſez peu de temps, & le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'eſt-à-dire en travers ſur la riviere; enſuite ils coupent les branches de la cîme de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau & le faire porter partout également. Ces opérations ſe font en commun; pluſieurs caſtors rongent

(*e*) Les plus grands caſtors pèſent cinquante ou ſoixante livres, & n'ont guère que trois pieds de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue.

ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre, plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu; d'autres parcourent en même temps les bords de la riviere, & coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse; ils les dépècent & les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux; ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, & ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues; car, pour dresser ces pieux & les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la riviere, ou contre l'arbre qui la traverse, que d'autres plongent en même temps jusques au fond de l'eau pour y creuser avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds & battent avec leur queue, ils la portent dans leur geule & avec les pieds de devant, & ils en transportent une si grande quantité qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, & tous plantés les uns contre les autres; il s'étend d'un bord à l'autre de la

riviere, il est rempli & mâçonné par-tout: les pieux sont plantés verticalement du côté de la chûte de l'eau, tout l'ouvrage est au contraire en talut du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids, & en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire, dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie qu'ils élargissent ou retrécissent selon que la riviere vient à hausser ou baisser; & lorsque par des inondations trop grandes ou trop subites il se fait quelques brêches à leur digue, ils savent les réparer, & travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Il seroit superflu, après cette exposition de leurs travaux pour un ouvrage public, de donner encore le détail de leurs constructions particulieres, si dans une histoire l'on ne devoit pas compte de tous les faits, & si ce premier grand ouvrage n'étoit pas fait dans la vue de rendre plus commodes leurs petites habitations : ce sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours

ovale ou ronde ; il y en a de plus grands & de plus petits, depuis quatre ou cinq jusqu'à huit ou dix pieds de diamètre ; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages ; les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur, elles sont élevées à-plomb sur le pilotis plein, qui sert en même temps de fondement & de plancher à la maison. Lorsqu'elle n'a qu'un étage, les murailles ne ne s'élévent droites qu'à quelques pieds de hauteur, au-dessus de laquelle elles prennent la courbure d'une voûte en anse de panier ; cette voûte termine l'édifice & lui sert de couvert ; il est maçonné avec solidité & enduit avec propreté en dehors & en dedans ; il est impénétrable à l'eau des pluies, & résiste aux vents les plus impétueux ; les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc si bien gâché & si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé, aussi la queue leur sert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différentes espèces de matériaux, des bois, des pierres & des terres sablonneuses qui ne sont point sujettes à se délayer par l'eau ; les bois qu'ils emploient sont presque tous légers & tendres ; ce sont des aunes, des peupliers, des saules, qui naturellement croissent au bord des eaux & qui sont plus faciles à écorcer, à couper, à voiturer, que des arbres dont le bois seroit plus pesant & plus dur. Lorsqu'ils attaquent un arbre, ils ne l'abandonnent pas qu'il ne soit abatu, dépecé, transporté ; ils le coupent toujours à un pied

ou un pied & demi de hauteur de terre ; ils travaillent aſſis, & outre l'avantage de cette ſituation commode, ils ont le plaiſir de ronger continuellement de l'écorce & du bois dont le goût leur eſt fort agréable, car ils préférent l'écorce fraîche & le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires ; ils en font ample proviſion pour ſe nourrir pendant l'hiver (*f*) ; ils n'aiment pas le bois ſec. C'eſt dans l'eau & près de leurs habitations qu'ils établiſſent leur magaſin ; chaque cabane a le ſien proportionné au nombre de ſes habitans, qui tous y ont un droit commun, & ne vont jamais piller leurs voiſins. On a vu des bourgades compoſées de vingt ou de vingt-cinq cabanes ; ces grands établiſſemens ſont rares, & cette eſpèce de république eſt ordinairement moins nombreuſe, elle n'eſt le plus ſouvent compoſée que de dix ou douze tribus, dont chacune a ſon quartier, ſon magaſin, ſon habitation ſéparée ; ils ne ſouffrent pas que des étrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, ſix, & les plus grandes dix-huit, vingt & même, dit-on, juſqu'à trente caſtors, preſ-

(*f*) La proviſion pour huit ou dix caſtors eſt de vingt-cinq ou trente pieds en quarré, ſur huit ou dix pieds de profondeur ; ils n'en apportent dans leurs cabanes que quand ils ſont coupés menus, & tout prêts à manger ; ils aiment mieux le bois frais que le bois flotté, & vont de temps en temps pendant l'hiver en manger dans le bois. *Mémoire de l'Académie des Sciences, année 1704. Mémoire de M. Sarraſin.*

que toujours en nombre pair, autant de femelles que de mâles ; ainſi, en comptant même au rabais, on peut dire que leur ſociété eſt ſouvent compoſée de cent cinquante ou deux cents ouvriers aſſociés, qui tous ont travaillé d'abord en corps pour élever le grand ouvrage public, & enſuite par compagnie pour édifier des habitations particulieres. Quelque nombreuſe que ſoit cette ſociété, la paix s'y maintient ſans altération ; le travail commun a reſſerré leur union ; les commodités qu'ils ſe ſont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amaſſent & conſomment enſemble, ſervent à l'entretenir ; des appétits modérés, des goûts ſimples, de l'averſion pour la chair & le ſang, leur ôtent juſqu'à l'idée de rapine & de guerre : il jouiſſent de tous les biens que l'homme ne ſait que deſirer. Amis entr'eux, s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils ſavent les éviter, ils s'avertiſſent en frappant avec leur queue ſur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations ; chacun prend ſon parti, ou de plonger dans le lac, ou de ſe receler dans leurs murs qui ne craignent que le feu du ciel ou le fer de l'homme & qu'aucun animal n'oſe entreprendre d'ouvrir ou renverſer. Ces aſyles ſont non-ſeulement très sûrs, mais encore très propres & très commodes ; le plancher eſt jonché de verdure, des rameaux de buis & de ſapin leur ſervent de tapis ſur lequel ils ne font ni ne ſouffrent jamais aucune ordure : la fenêtre qui regarde ſur l'eau leur ſert de

balcon pour se tenir au frais & prendre le bain pendant la plus grande partie du jour; ils s'y tiennent debout, la tête & les parties antérieures du corps élevées, & toutes les parties postérieures plongées dans l'eau; cette fenêtre est percée avec précaution, l'ouverture en est assez élevée pour ne pouvoir jamais être fermée par les glaces, qui dans le climat de nos castors, ont quelquefois deux ou trois pieds d'épaisseur; ils en abaissent alors la tablette, coupent en pente les pieux sur lesquels elle étoit appuyée, & se font une issue jusqu'à l'eau sous la glace. Cet élément liquide leur est si nécessaire, ou plutôt leur fait tant de plaisir qu'ils semblent ne pouvoir s'en passer, ils vont quelquefois assez loin sous la glace, c'est alors qu'on les prend aisément en attaquant d'un côté la cabane, & les attendant en même temps à un trou qu'on pratique dans la glace à quelque distance, & où ils sont obligés d'arriver pour respipirer. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue & toutes les parties postérieures du corps dans l'eau, paroît avoir changé la nature de leur chair; celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre & de l'air; celle des cuisses & de la queue a l'odeur, la saveur & toutes les qualités de celle du poisson: cette queue longue d'un pied, épaisse d'un pouce, & large de cinq ou six, est même une extrémité, une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupède; elle est entiérement

entiérement recouverte d'écailles & d'une peau toute ſemblable à celle des gros poiſſons : on peut enlever ces écailles en les raclant au couteau, & lorſqu'elles ſont tombées, l'on voit encore leur empreinte ſur la peau, comme dans tous nos poiſſons.

C'eſt au commencement de l'été que les caſtors ſe raſſemblent ; ils emploient les mois de juillet & d'août à conſtruire leur digue & leurs cabanes ; ils font leur proviſion d'écorce & de bois dans le mois de ſeptembre, enſuite ils jouiſſent de leurs travaux, ils goûtent les douceurs domeſtiques ; c'eſt le temps du repos, c'eſt mieux, c'eſt la ſaiſon des amours. Se connoiſſant, prévenus l'un pour l'autre par l'habitude, par les plaiſirs & les peines d'un travail commun, chaque couple ne ſe forme point au haſard, ne ſe joint pas par pure néceſſité de nature, mais s'unit par choix & s'aſſortit par goût : ils paſſent enſemble l'automne & l'hiver ; contens l'un de l'autre, ils ne ſe quittent guere ; à l'aiſe dans leur domicile, ils n'en ſortent que pour faire des promenades agréables & utiles, ils en rapportent des écorces fraîches qu'ils préfèrent à celles qui ſont sèches ou trop imbibées d'eau ; les femelles portent, dit-on, quatre mois, elles mettent bas ſur la fin de l'hiver & produiſent ordinairement deux ou trois petits ; les mâles les quittent à-peu-près dans ce temps, ils vont à la campagne jouir des douceurs & des fruits du printemps ; ils reviennent de temps en temps à la cabane, mais ils n'y ſéjournent plus : les meres y demeurent

occupées à allaiter, à soigner, à élever leurs petits, qui sont en état de les suivre au bout de quelques semaines; elles vont à leur tour se promener, se rétablir à l'air, manger du poisson, des écrevisses, des écorces nouvelles, & passent ainsi l'été sur les eaux, dans les bois. Ils ne se rassemblent qu'en automne, à moins que les inondations n'ayent renversé leur digue ou détruit leurs cabanes, car alors ils se réunissent de bonne heure pour en réparer les brêches.

Il y a des lieux qu'ils habitent de préférence, où l'on a vu qu'après avoir détruit plusieurs fois leurs travaux, ils venoient tous les étés pour les réédifier, jusqu'à ce qu'enfin fatigués de cette persécution & affoiblis par la perte de plusieurs d'entr'eux, ils ont pris le parti de changer de demeure & de se retirer au loin dans les solitudes les plus profondes. C'est principalement en hiver que les chasseurs les cherchent, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison; & lorsqu'après avoir ruiné leurs établissemens, il arrive qu'ils en prennent en grand nombre, la société trop réduite ne se rétablit point, le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité se disperse, ils deviennent fuyards, leur génie flétri par la crainte ne s'épanouit plus, ils s'enfouissent eux & tous leurs talens dans un terrier, où rabaissés à la condition des autres animaux, ils mènent une vie timide, ne s'occupent plus que des besoins pressans, n'exercent que leurs facultés individuelles, & perdent sans re-

tour les qualités sociales que nous venons d'admirer.

Quelque admirables en effet, quelque merveilleuses que puissent paroître les choses que nous venons d'exposer au sujet de la société & des travaux de nos castors, nous osons dire qu'on ne peut douter de leur réalité. Toutes les relations faites en différens temps par un grand nombre de témoins oculaires (*g*), s'accordent sur tous les faits que nous avons rapportés ; & si notre récit diffère de celui de quelques-uns d'entr'eux, ce n'est que dans les points où

(*g*) Voyez sur l'histoire des castors, *Olaus Magnus*, dans sa description des pays septentrionaux ; les voyages du baron de la Hontan, *tome II, p. 155 & suiv.* le *Musæum Wormianum, p. 320* ; l'histoire de l'Amérique septentrionale, par Bacqueville de la Poterie, *Rouen, 1722. tome I, p 133* ; Mémoire sur le castor, par M. Sarrasin, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1704* ; la relation d'un voyage en Acadie, par Dierville, *Rouen, 1708, p. 126 & suiv.* les nouvelles découvertes dans l'Amérique septentrionale, *Paris, 1697, p. 133* ; l'histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix, *Paris 1744, tome II, p. 98 & suiv.* le voyage de Robert Lade, traduit de l'Anglois, par M. l'Abbé Prevôt, *tome II, p. 226* ; le grand voyage au pays des Hurons, par Sagard Théodat, *Paris, 1632, p. 319 & suiv.* le voyage à la baie de Hudson, par Ellis, *Paris, 1749, tome II, p. 61 & 62.* voyez aussi Gesner, Aldrovande, Jonston, Klein, &c. à l'article du castor ; le traité du castor, par Jean Marius, *Paris, 1746* ; l'histoire de la Virginie, traduite de l'Anglois, *Orléans, 1707, p. 406* ; l'histoire naturelle du P. Rzaczynski, à l'article du castor, &c. &c.

ils nous ont paru enfler le merveilleux, aller au-delà du vrai, & quelquefois même de toute vraisemblance. Car on ne s'est pas borné à dire que les castors avoient des mœurs sociales & des talens évidens pour l'architecture, mais on a assuré qu'on ne pouvoit leur refuser des idées générales de police & de gouvernement; que leur société étant une fois formée, ils savoient réduire en esclavage les voyageurs, les étrangers; qu'ils s'en servoient pour porter leur terre, traîner leur bois; qu'ils traitoient de même les paresseux d'entr'eux qui ne vouloient, & les vieux qui ne pouvoient pas travailler; qu'ils les renversoient sur le dos, les faisoient servir de charrette pour voiturer leurs matériaux; que ces républicains ne s'assembloient jamais qu'en nombre impair; pour que dans leurs conseils il y eût toujours une voix prépondérante; que la société entiere, avoit un président; que chaque tribu avoit son intendant; qu'ils avoient des sentinelles établies pour la garde publique; que quand ils étoient poursuivis, ils ne manquoient pas de s'arracher les testicules pour satisfaire à la cupidité des chasseurs; qu'ils se montroient ainsi mutilés pour trouver grâce à leur yeux, &c. &c. (*h*). Autant nous sommes éloignés de croire à ces fables, ou de

(*h*) Voyez Ælien & tous les Anciens, à l'exception de Pline, qui nie ce fait avec raison. Voyez aussi sur les autres faits la plupart des auteurs que nous avons cités dans la note précédente.

recevoir ces exagérations, autant il nous paroît difficile de se refuser à admettre des faits constatés, confirmés, & moralement très certains. On a mille fois vu, revu, détruit, renversé leurs ouvrages; on les a mesurés, dessinés, gravés; enfin, ce qui ne laisse aucun doute, ce qui est plus fort que tous les témoignages passés, c'est que nous en avons de récens & d'actuels; c'est qu'il en subsiste encore de ces ouvrages singuliers qui, quoique moins communs que dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique septentrionale, se trouvent cependant en assez grand nombre pour que tous les Missionnaires, tous les Voyageurs, même les plus nouveaux, qui se sont avancés dans les terres du nord, assurent en avoir rencontré.

Tous s'accordent à dire qu'outre les castors qui sont en société, on rencontre partout dans le même climat des castors solitaires, lesquels rejetés, disent-ils, de la société pour leurs défauts, ne participent à aucun de ses avantages, n'ont ni maison, ni magasin, & demeurent comme le blaireau dans un boyau sous terre; on a même appellé ces castors solitaires, *castors terriers*; ils sont aisés à reconnoître, leur robe est sale, le poil est rongé sur le dos par le frottement de la terre; ils habitent comme les autres assez volontiers au bord des eaux, où quelques-uns même creusent une fosse de quelques pieds de profondeur, pour former un petit étang qui arrive jusqu'à l'ouverture de leur terrier qui s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours

en s'élevant afin qu'ils ayent la facilité de se retirer en haut à mesure que l'eau s'élève dans les inondations; mais il s'en trouve aussi, de ces castors solitaires, qui habitent assez loin des eaux dans les terres. Tous nos bièvres d'Europe sont des castors terriers & solitaires, dont la fourrure n'est pas à beaucoup près aussi belle que celle des castors qui vivent en société. Tous diffèrent par la couleur, suivant le climat qu'ils habitent : dans les contrées du nord les plus reculées ils sont tout noirs, & ce sont les plus beaux ; parmi ces castors noirs ils s'en trouve quelquefois de tout blancs, ou de blancs tachés de gris, & mêlés de roux sur le chignon & sur la croupe (*i*). A mesure qu'on s'éloigne du nord, la couleur s'éclaircit & se mêle; ils sont couleur de marron dans la partie septentrionale du Canada, châtains vers la partie méridionale, & jaunes ou couleur de paille chez les Illinois (*k*). On trouve des castors en Amérique depuis le trentième degré de latitude nord jusqu'au soixantième & au-delà; ils sont très communs vers le nord, & toujours en moindre nombre à mesure qu'on avance vers le midi : c'est la même chose dans l'ancien continent; on n'en trouve en quantité que dans les contrées les plus septentrionales, & ils sont très

---

(*i*) *Castor albus caudâ horisontaliter planâ.* Brisson, *Regn. animal.* p. 94 & suivantes.

(*k*) Histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix, *Paris*, 1744, *tome II*, p. 94 & *suiv.*

rares en France, en Eſpagne, en Italie, en Grèce & en Egypte. Les Anciens les connoiſſoient; il étoit défendu de les tuer dans la religion des Mages; ils étoient communs ſur les rives du Pont-Euxin; on a même appellé le caſtor, *canis ponticus*, mais apparemment que ces animaux n'étoient pas aſſez tranquilles ſur les bords de cette mer, qui en effet ſont fréquentés par les hommes de temps immémorial, puiſqu'aucun des Anciens ne parle de leur ſociété ni de leurs travaux. Ælien ſurtout, qui marque un ſi grand foible pour le merveilleux, & qui, je crois, a écrit le premier que le caſtor ſe coupe les teſticules pour les laiſſer ramaſſer au chaſſeur (*l*), n'auroit pas manqué de parler des merveilles de leur république, en exagérant leur génie & leurs talens pour l'Architecture. Pline lui-même, Pline dont l'eſprit fier, triſte & ſublime dépriſe toujours l'homme pour exalter la Nature, ſe ſeroit-il abſtenu de comparer les travaux de Romulus à ceux de nos caſtors? Il paroît donc certain qu'aucun des Anciens n'a connu leur induſtrie pour bâtir, & quoiqu'on ait trouvé dans les derniers ſiècles des caſtors cabanés en Norvège & dans les autres provinces les plus ſeptentrionales de l'Europe, & qu'il y ait apparence que les anciens caſtors bâtiſſoient auſſi-bien que les caſtors modernes; comme les Romains n'avoient pas pénétré juſque-là, il n'eſt pas ſurprenant que leurs

(*l*) *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXXIV.

Ecrivains n'en fassent aucune mention.

Plusieurs Auteurs ont écrit que le castor étant un animal aquatique, il ne pouvoit vivre sur terre & sans eau : cette opinion n'est pas vraie, car le castor que nous avons vivant, ayant été pris tout jeune en Canada, & ayant été toujours élevé dans la maison, ne connoissoit pas l'eau lorsqu'on nous l'a remis, il craignoit & refusoit d'y entrer; mais l'ayant une fois plongé & retenu d'abord par force dans un bassin, il s'y trouva si bien au bout de quelques minutes, qu'il ne cherchoit point à en sortir, & lorsqu'on le laissoit libre, il y retournoit très souvent de lui-même; il se vautroit aussi dans la boue & sur le pavé mouillé. Un jour il s'échappa, & descendit par un escalier de cave dans les voûtes des carrieres qui sont sous le terrein du Jardin-royal; il s'enfuit assez loin, en nageant sur les mares d'eau qui sont au fond de ces carrieres; cependant, dès qu'il vit la lumiere des flambeaux que nous y fimes porter pour le chercher, il revint à ceux qui l'appelloient, & se laissa prendre aisément. Il est familier sans être caressant, il demande à manger à ceux qui sont à table; ses instances sont un petit cri plaintif & quelques gestes de la main; dès qu'on lui donne un morceau, il l'emporte, & se cache pour le manger à son aise; il dort assez souvent, & se repose sur le ventre; il mange de tout, à l'exception de la viande qu'il refuse constamment, cuite ou crue; il ronge tout ce qu'il trouve, les étoffes, les meubles, le bois, & l'on a été obligé de

doubler de fer-blanc le tonneau dans lequel il a été tranſporté.

Les caſtors habitent de préférence ſur les bord des lacs, des rivieres & des autres eaux douces; cependant il s'en trouve au bords de la mer, mais c'eſt principalement ſur les mers ſeptentrionales, & ſurtout dans les golfes méditerranés qui reçoivent de grands fleuves, & dont les eaux ſont peu ſalées. Ils ſont ennemis de la loutre, ils la chaſſent, & ne lui permettent pas de paroître ſur les eaux qu'ils fréquentent. La fourrure du caſtor eſt encore plus belle & plus fournie que celle de la loutre: elle eſt compoſée de deux ſortes de poils; l'un plus court, mais très touffu, fin comme le duvet, impénétrable à l'eau, revêt immédiatement la peau; l'autre plus long, plus ferme, plus luſtré, mais plus rare, recouvre ce premier vêtement, lui ſert, pour ainſi dire de ſurtout, le défend des ordures, de la pouſſiere, de la fange; ce ſecond poil n'a que peu de valeur, ce n'eſt que le premier que l'on emploie dans nos manufactures. Les fourrures les plus noires ſont ordinairement les plus fournies, & par conſéquent les plus eſtimées; celle des caſtors terriers ſont fort inférieures à celles des caſtors cabanés. Les caſtors ſont ſujets à la mue pendant l'été, comme tous les autres quadrupèdes; auſſi la fourrure de ceux qui ſont pris dans cette ſaiſon n'a que peu de valeur. La fourrure des caſtors blancs eſt eſtimée à cauſe de ſa rareté, & les parfaitement noirs

ſont preſque auſſi rares que les blancs.

Mais indépendamment de la fourrure qui eſt ce que le caſtor fournit de plus précieux, il donne encore une matiere dont on a fait un grand uſage en Médecine. Cette matiere, que l'on a appellée *caſtoreum*, eſt contenue dans deux groſſes véſicules qne les Anciens avoient priſes pour les teſticules de l'animal: nous n'en donnerons pas la deſcription ni les uſages (*m*), parce qu'on les trouve dans toutes les Pharmacopées (*n*). Les Sauvages tirent, dit-on, de la queue du caſtor une huile, dont ils ſe ſervent comme de topique pour différens maux. La chair du caſtor, quoique graſſe & délicate, a toujours un goût amer aſſez déſagréable: on aſſure qu'il a les os exceſſivement durs, mais nous n'avons pas été à portée de vérifier ce fait, n'en ayant diſſéqué qu'un jeune: ſes dents ſont très dures, & ſi tranchantes qu'elles ſervent de couteau aux ſauvages pour couper, creuſer & polir le bois. Ils s'habillent de peaux de caſtors, & les portent en hiver le poil contre la chair: ce ſont ces fourru-

---

(*m*) Voyez le traité du caſtor, par Marius & Francus. *Paris*, 1746, *in-12*.

(*n*) On prétend qne les caſtors font ſortir la liqueur de leurs veſicules en les preſſant avec le pied, qu'elle leur donne de l'appétit lorſqu'ils ſont dégoûtés, & que les Sauvages en frottent les piéges qu'ils leur tendent pour les y attirer. Ce qui paroît plus certain, c'eſt qu'il ſe ſert de cette liqueur pour ſe graiſſer le poil.

res imbibées de la ſueur des Sauvages que l'on appelle *caſtors gras*, dont on ne ſe ſert que pour les ouvrages les plus groſſiers.

Le caſtor ſe ſert de ſes pieds de devant comme des mains, avec une adreſſe au moins égale à celle de l'écureuil ; les doigts en ſont bien ſéparés, bien diviſés, au lieu que ceux des pieds de derriere ſont réunis entr'eux par une forte membrane ; ils lui ſervent de nageoires & s'élargiſſent comme ceux de l'oie, dont le caſtor a auſſi en partie la démarche ſur la terre. Il nage beaucoup mieux qu'il ne court : comme il a les jambes de devant bien plus courtes que celles de derriere, il marche toujours la tête baiſſée & le dos arqué. Il a les ſens très bons, l'odorat très fin, & même ſuſceptible ; il paroît qu'il ne peut ſupporter ni la malpropreté, ni les mauvaiſes odeurs : lorſqu'on le retient trop long-temps en priſon, & qu'il ſe trouve forcé d'y faire ſes ordures, il les met près du ſeuil de la porte, & dès qu'elle eſt ouverte, il les pouſſe dehors. Cette habitude de propreté leur eſt naturelle, & notre jeune caſtor ne manquoit jamais de nétoyer ainſi ſa chambre. A l'âge d'un an, il a donné des ſignes de chaleur, ce qui paroît indiquer qu'il avoit pris dans cet eſpace de temps la plus grande partie de ſon accroiſſement ; ainſi la durée de ſa vie ne peut être bien longue, & c'eſt peut-être trop que de l'étendre à quinze ou vingt ans. Ce caſtor étoit très petit pour ſon âge, & l'on ne doit pas s'en étonner, ayant preſque dès ſa naiſſance toujours été contraint, élevé pour

ainsi dire à sec, ne connoissant pas l'eau, jusqu'à l'âge de neuf mois, il n'a pu ni croître, ni se développer comme les autres, qui jouissent de leur liberté & de cet élement qui paroît leur être presque aussi nécessaire que l'usage de la terre.



LE RATON (*a*).

Voyez planche III, fig. 2 de ce Volume.

Quoique plusieurs Auteurs ayent indiqué sous le nom de *coati* l'animal dont il est ici question, nous avons cru devoir adopter le nom qu'on lui a donné en Angleterre, afin d'ôter toute équivoque, & de ne le pas confondre avec le vrai coati, dont nous donnerons la description dans l'article suivant, non plus qu'avec le *coati-mondi*, qui cependant ne nous paroît être qu'une variété de l'espèce du coati.

Le raton que nous avons eu vivant, & que nous avons gardé pendant plus d'un an, étoit de la grosseur & de la forme d'un pe-

(*a*) Le Raton, du mot Anglois *Rattoon*, ou *Rackoon*, nom que l'on a donné dans cette langue à cet animal; *Napack* dans quelques endroits de l'Amérique.

Vulpi affinis Americana, Ratton seu Racoon. Ray, *Synops. animal. quadrup. p.* 179.

Vulpes Americana Mapach, dicta Anglice Rattoon. Charlet, *p.* 15.

Raccoon. Sloane, *Hist. de la Jam. tome II, p.* 329.

Ursus caudâ elongatâ Linnæus.

Coati Brasiliensium. Klein, *de quadrup. p.* 72.

Ursus caudâ annulatim variegatâ...... Le Coati. Brisson, *Regn. animal. p.* 261.

tit blaireau ; il a le corps court & épais ; le poil doux, long, touffu, noirâtre par la pointe, & gris par-dessous ; la tête comme le renard, mais les oreilles rondes & beaucoup plus courtes ; les yeux grands, d'un vert jaunâtre, un bandeau noir & transversal au-dessus des yeux ; le museau effilé, le nez un peu retroussé, la lèvre inférieure moins avancée que la supérieure ; les dents comme le chien, six incisives & deux canines en haut & en bas ; la queue touffue, longue au moins comme le corps, marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs dans toute son étendue, les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, & cinq doigts à tous les pieds armés d'ongles fermes & aigus ; les pieds de derriere portant assez sur le talon pour que l'animal puisse s'élever & soutenir son corps dans une situation inclinée en avant. Il se sert de ses pieds de devant pour porter à sa gueule, mais comme ses doigts sont peu flexibles, il ne peut, pour ainsi dire, rien saisir d'une seule main ; il se sert des deux à la fois, & les joint ensemble pour prendre ce qu'on lui donne. Quoiqu'il soit gros & trapu, il est cependant fort agile ; ses ongles pointus comme des épingles, lui donnent la facilité de grimper aisément sur les arbres ; il monte légèrement jusqu'au-dessus de la tige, & court jusqu'à l'extrémité des branches, il va toujours par sauts, il gambade plutôt qu'il ne marche, & ses mouvemens quoiqu'obliques, sont tous prompts & légers.

Cet animal est originaire des contrées mé-

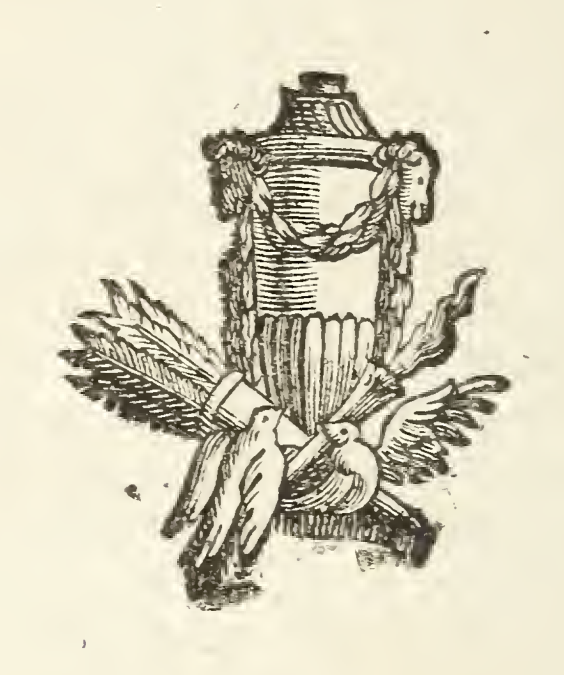
ridionales de l'Amérique, on ne le trouve pas dans l'ancien continent, au moins les Voyageurs qui ont parlé des animaux de l'Afrique & des Indes orientales, n'en font aucune mention; il eſt au contraire très commun dans le climat chaud de l'Amérique, & ſurtout à la Jamaïque (*b*) où il habite dans les montagnes, & en deſcend pour manger des cannes de ſucre. On ne le trouve pas en Canada, ni dans les autres parties ſeptentrionales de ce continent; cependant il ne craint pas exceſſivement le froid : M. Klein (*c*) en a nourri un à Dantzick, & celui que nous avions a paſſé une nuit entiere les pieds pris dans de la glace, ſans qu'il en ait été incommodé.

Il trempoit dans l'eau ou plutôt il détrempoit tout ce qu'il vouloit manger; il jetoit ſon pain dans ſa terrine d'eau, & ne l'en retiroit que quand il le voyoit bien imbibé, à moins qu'il ne fût preſſé par la faim; car alors il prenoit la nourriture sèche, & telle qu'on la lui préſentoit; il furetoit par-tout, mangeoit auſſi de tout, de la chair crue ou cuite, du poiſſon, des œufs, des volailles vivantes, des grains, des racines, &c. il mangeoit auſſi de toute ſorte d'inſectes; il ſe plaiſoit à chercher les araignées, & lorſqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit

(*b*) Voyez l'Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, par Hans Sloane *Londres*, *1725*, *in-folio*, *tome II*, *p.* 329 en Anglois.

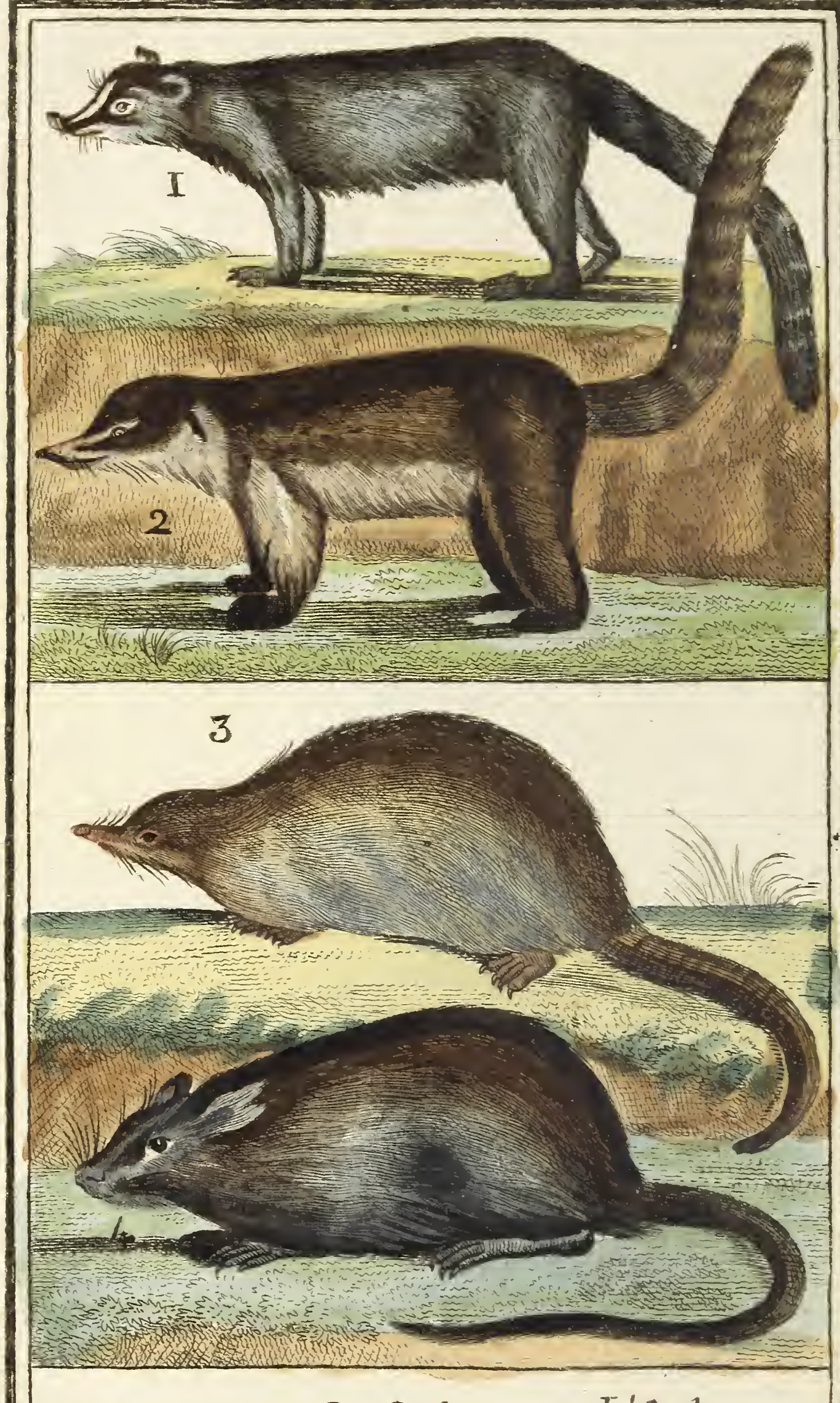
[*c*] Klein, *de quadrup. p. 62.*

les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimoit le sucre, le lait & les autres nourritures douces par-dessus toute chose, à l'exception des fruits auxquels il préféroit la chair & surtout le poisson. Il se retiroit au loin pour faire ses besoins, au reste il étoit familier, & même caressant, sautant sur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement; il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.



LE





1 & 2 Le Coati. 3 Le Desman. 4 L'Ondatra.

LE COATI [a].

Voyez planche IV, figure 1 *&* 2 *de ce volume.*

PLUSIEURS Auteurs ont appellé *coati-mondi* l'animal dont il eſt ici queſtion : nous l'avons eu vivant, & après l'avoir comparé au coati indiqué par Thevet, & décrit par Marcgrave, nous avons reconnu que c'étoit le même animal qu'ils ont appellé *coati* tout court, & il y a toute apparence que le *coati-mondi* n'eſt pas un animal d'une autre eſpèce, mais une ſimple variété de celle-ci ; car Marcgrave, après avoir donné la deſcription du coati, dit préciſément qu'il y a d'autres coati qui ſont d'un brun-noirâtre, que l'on appelle au Breſil *coati-mondi* pour les diſtinguer des autres ; il n'admet donc d'autres différences entre le coati & le coati-

---

[a] Le Coati, *Cuati.* Singularités de la France antarctique, par André Thevet. *Paris*, 1558, *p.* 95 *&* 96

Coati. Marcgra. *Hiſt. nat. Braſil. p.* 228.

Coati-mondi. Hiſt. de l'Acad. *tome III*, *partie II*, *p.* 17.

Vulpes minor, roſtro ſuperiori longiuſculo, caudâ annulatim ex nigro & rufo variegatâ. Barrère, *Hiſt. de la France Équinoxiale*, *p.* 167.

Urſus naſo producto & mobili, caudâ annulatim variegatâ. Le Coati-mondi à queue annelée. Briſſon. *Reg. animal. p.* 263.

mondi, que celle de la couleur du poil; & dès-lors on ne doit pas les considérer comme deux espèces distinctes, mais les regarder comme des variétés dans la même espèce.

Le coati est très différent du raton que nous avons décrit dans l'article précédent; il est de plus petite taille, il a le corps & le cou beaucoup plus alongés, la tête aussi plus longue, ainsi que le museau, dont la mâchoire supérieure est terminée par une espèce de groin mobile qui déborde d'un pouce ou d'un pouce & demi au-delà de l'extrémité de la mâchoire inférieure; ce groin retroussé en haut, joint au grand alongement des mâchoires, fait paroître le museau courbé & relevé en haut. Le coati a aussi les yeux beaucoup plus petits que le raton, les oreilles encore plus courtes, le poil moins long, plus rude & moins peigné, les jambes plus courtes, les pieds plus longs & plus appuyés sur le talon; il avoit, comme le raton, la queue annelée (*b*), & cinq doigts à tous les pieds.

Quelques personnes pensent que le blaireau-cochon pourroit bien être le coati, & l'on a rapporté (*c*) à cet animal le *taxus suillus*, dont Aldrovande donne la figure;

[*b*] Il y a aussi des *Coati*, dont la queue est d'une seule couleur; mais comme ils ne diffèrent des autres que par ce seul caractere, cette différence ne nous paroît pas suffire pour en faire deux espèces, & nous estimons que ce n'est qu'une variété dans la même espèce.

[*c*] Vide Brisson, *Regn. animal. p.* 263.

mais si l'on fait attention que le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs est supposé se trouver en France, & même dans des climats plus froids de notre Europe, qu'au contraire le coati ne se trouve que dans les climats méridionaux de l'autre continent, on rejettera aisément cette idée, qui d'ailleurs n'est nullement fondée (*d*), car la figure donnée par Aldrovande n'est autre chose qu'un blaireau, auquel on a fait un groin de cochon. L'auteur ne dit pas qu'on ait dessiné cet animal d'après nature, & il n'en donne aucune description. Le museau très alongé & le groin mobile en tout sens, suffisent pour faire distinguer le coati de tous les autres animaux; il a, comme l'ours, une grande facilité à se tenir debout sur les pieds de derriere, qui portent en grande partie sur le talon, lequel même est terminé par de grosses callosités qui semblent se prolonger au dehors & augmenter l'étendue de l'assiette du pied.

Le coati est sujet à manger sa queue, qui, lorsqu'elle n'a pas été tronquée, est plus longue que son corps; il la tient ordinairement élevée, la fléchit en tout sens, & la promène avec facilité. Ce goût singulier, & qui paroît contre nature, n'est cependant pas particulier au coati; les singes, les makis, & quelques autres animaux

[*d*] Voyez ce que nous avons dit du Blaireau-cochon, *volume II* de cet Ouvrage, à l'article du *Blaireau.*

à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair & les vertèbres, & la racourcissent peu à peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, c'est que dans des parties très-alongées, & dont les extrémités sont

---

Nota, On trouve dans le septième volume de l'Académie royale des Sciences de Suède, un Mémoire de M. Linnæus sur le *Coati-mondi.* Nous croyons devoir rapporter ici l'extrait que l'auteur de la *Bibliothèque raisonnée* a fait de ce Mémoire, sans prétendre garantir les faits qui y sont rapportés.

» M. Linnæus donne dans un Mémoire, l'histoire naturelle du *Coati-mondi*. Cet animal se trouve *également* dans l'Amérique méridionale & dans la *septentrionale*. Il approche de l'ours par la longueur de ses jambes de derriere, sa tête penchée, son poil épais, & par ses pattes; mais il est petit & familier, & sa queue est fort longue, & rayée de différentes couleurs. M. le Prince successeur de Suède, avoit fait présent d'un de ces animaux à M. Linnæus, qui l'a *entretenu* assez long-temps dans sa maison *aux dépens des douceurs* qu'il pouvoit attraper & quequefois de *ceux* de sa basse-cour, où le Coati-mondi *malgré le droit d'hospitalité*, emportoit des *têtes à coup de dents, & humoit* le sang. Il est remarquable par son extrême opiniâtreté à ne rien faire contre son gré. Malgré sa petitesse il se défendoit avec une force extraordinaire lorsqu'on le faisoit marcher malgré lui, & se *cramponnoit* contre les jambes des personnes dont il alloit familièrement *ravager les poches* & *confisquer* ce qu'il trouvoit *à sa bienséance. Cette opiniâtreté a son remède*; le Coati *craint* extrêmement les soies de cochon, la *moindre brosse* lui faisoit quitter prise. Un mâtin l'étrangla *un jour* qu'il s'étoit sauvé dans un jardin du voisinage, & M Linnæus en donne l'*anatomie*. Son genre de vie étoit assez extraordinaire, il dormoit depuis minuit jusqu'à midi, veilloit le reste du jour, & se promenoit régulièrement depuis six heures du soir

par conſéquent très éloignées des ſens & du centre du ſentiment, ce même ſentiment eſt foible, & d'autant plus foible que la diſtance eſt plus grande & la partie plus menue : car ſi l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort ſenſible, la ſenſation de la douleur ſeroit plus forte que celle de cet appétit, & ils conſerveroient leur queue avec autant de ſoin que les autres parties de leur corps. Au reſte, le coati eſt un animal de proie qui ſe nourrit de chair & de ſang, qui, comme le renard ou la fouine, égorge les petits animaux, les volailles (*e*), mange les œufs, cherche les nids des oiſeaux (*f*), & c'eſt probablement par cette conformité de naturel plutôt que par la reſſemblance de la fouine, qu'on a regardé le coati comme une eſpèce de petit renard (*g*).

---

juſqu'à minuit, quelque temps qu'il fît. C'eſt apparemment le temps que la nature a aſſigné à cette eſpèce d'*animaux* dans leur *patrie*, pour pourvoir à leurs beſoins, & pour aller à la chaſſe des oiſeaux & *à la découverte* de leurs œufs, qui ſont leur principale nourriture ». *Bibliothèque raiſonnée*, *tome XLI*, *partie Ire*, *p. 25*.

[*e*] Vide Marcgrav. *Hiſt. Braſil. p. 228*.

[*f*] Voyez les Singularités de la France antarctique, par Thevet, *p. 96*.

[*g*] *Vulpes minor*, *&c.* Barrere, *Hiſt. Nat. de la France équinoxiale*.

L'AGOUTI [a].

Voyez planche III. figu. 3 de ce Volume.

CET animal est de la grosseur d'un lièvre, & a été regardé comme une espèce de lapin ou de gros rat par la plupart des Auteurs de nomenclature en Histoire Naturelle; cependant il ne leur ressemble que par de très petits caractères, & il en diffère essentiellement par les habitudes naturelles. Il a la rudesse de poil & le grognement du cochon,

---

[a] L'Agouti, nom Indien; au Bresil vulgairement *Cotia*, selon Pison & Marcgrave.

Acuti ou *Agouti*. Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde*. 1640, *in-folio*, *p*. 484. Le peu que de Laët dit de cet animal, est tiré d'un Auteur Portugais.

Acuti. Pison, *Hist. Nat. du Bresil*, *p*. 102.

Acuti, vel Aguti Brasiliensibus Marcgrave. *Hist. Nat. Brasil. p.* 224.

Couti. Hist. des Indes, par Souchu de Rennefort, *Paris*, 1688, *p*. 203.

Mus Sylvestris, Americanus, cuniculi magnitudine; porcelli pilis & voce. Ray, *Synops. animal. quadruped. p*. 226.

Cuniculus omnium vulgatissimus. Aguti vulgo. Barrere, *Hist. de la France équinoxiale*, *p*. 153.

Cavia, Aguti, vel Acuti Brasilienbus. Klein, *de quadrup. p*. 50.

Cuniculus caudatus, auritus, pilis ex rufo & fusco mixtis, rigidis vestitus. Brisson, *Regn. ani. p*. 143.

il a aussi sa gourmandise, il mange de tout avec voracité ; & lorsqu'il est rassasié, rempli, il cache, comme le renard, en différens endroits ce qui lui reste d'alimens pour le trouver au besoin ; il se plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve ; lorsqu'on l'irrite, son poil se hérisse sur la croupe, & il frappe fortement la terre de ses pieds de derriere ; il mord cruellement (*b*) ; il ne se creuse pas un trou comme le lapin, ni ne se tient pas sur terre à découvert comme le lièvre ; il habite ordinairement dans le creux des arbres & dans les souches pourries. Les fruits, les patates, le manioc sont la nourriture ordinaire de ceux qui fréquentent autour des habitations ; les feuilles & les racines des plantes & des arbrisseaux sont les alimens des autres qui demeurent dans les bois & les savanes. L'agouti se sert, comme l'écureuil, de ses pieds de devant pour saisir & porter à sa gueule : il court d'une très grande vîtesse en plaine & en montant ; mais comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derriere, il feroit la culbute s'il ne ralentissoit sa course en descendant. Il a la vue bonne & l'ouïe très fine ; lorsqu'on le pipe, il s'arrête

---

[*b*] Cet animal est fort méchant ; les Capucins d'Olinde au Bresil, en élevoient un à qui ils avoient arraché les dents dans sa jeunesse, & malgré cette précaution, il étendoit son désordre aussi loin que le permettoit sa chaîne. *Histoire des Indes, par Souchu de Rennefort, p. 203.*

pour écouter. La chair de ceux qui sont gras & bien nourris n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'elle ait un petit goût de sauvage & qu'elle soit un peu dure : on échaude l'agouti comme le cochon de lait, & on l'apprête de même. On le chasse avec des chiens; lorsqu'on peut le faire entrer dans des cannes de sucre coupées, il est bientôt rendu, parce qu'il y a ordinairement dans ces terreins de la paille & des feuilles de canne d'un pied d'épaisseur, & qu'à chaque saut qu'il fait il enfonce dans cette litière, en sorte qu'un homme peut souvent l'atteindre & le tuer avec un bâton. Ordinairement il s'enfuit d'abord très vîte devant les chiens, & gagne ensuite sa retraite où il se tapit & demeure obstinément caché : le chasseur, pour l'obliger à en sortir, la remplit de fumée; l'animal à demi suffoqué jette des cris douloureux & plaintifs, & ne paroît qu'à toute extrémité. Son cri, qu'il répète souvent lorsqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite, est semblable à celui d'un petit cochon. Pris jeune, il s'apprivoise aisément, il reste à la maison, en sort seul & revient de lui-même. Ces animaux demeurent ordinairement dans les bois, dans les haies; les femelles y cherchent un endroit fourré pour préparer un lit à leurs petits; elles font ce lit avec des feuilles & du foin; elles produisent deux ou trois fois par an; chaque portée n'est, dit-on (*c*), que de deux; elles transpor-

[*c*]. Voyez l'Histoire générale des isles Antilles, par le P. du Tertre. *Paris*, *1667*, *tome II*, *p. 296*.

tent

tent leurs petits comme les chattes, deux ou trois jours après leur naiſſance ; elles les portent dans des trous d'arbres, où elles ne les allaitent que pendant peu de temps : les jeunes agoutis ſont bientôt en état de ſuivre leur mere & de chercher à vivre. Ainſi le temps de l'accroiſſement de ces animaux eſt aſſez court, & par conſéquent leur vie n'eſt pas bien longue.

Il paroît que l'agouti eſt un animal particulier à l'Amérique ; il ne ſe trouve pas dans l'ancien continent; il ſemble être originaire des parties méridionales de ce nouveau mnode ; on le trouve très communément au Breſil, à la Guiane, à Saint-Domingue, & dans toutes les isles ; il a beſoin d'un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier ; il peut cependant vivre en France, pourvu qu'on le tienne à l'abri du froid dans un lieu ſec & chaud, ſurtout pendant l'hiver ; auſſi n'habite-t-il en Amérique que les contrées meridionales, & il ne s'eſt pas répandu dans les pays froids & tempérés. Aux isles il n'y a qu'une eſpèce d'agouti, qui eſt celui que nous décrivons ; mais à Cayenne, dans la terre ferme de la Guiane (*d*) & au Breſil, on aſſure qu'il y en a de deux eſpèces, & que cette ſeconde eſpèce, qu'on appelle *agouchi*, eſt conſtamment plus petite que la premiere. Celle dont nous parlons eſt certainement l'agouti ; nous en ſommes aſſurés par le témoi-

[*d*] Voyage de des Marchais, *tome II*, *p.* 23.

gnage de gens qui ont demeuré long-temps à Cayenne, & qui connoissent également l'agouti & l'agouchi, que nous n'avons pas encore pu nous procurer. L'agouti que nous avons eu vivant, & dont nous donnons ici la figure, étoit gros comme un lapin; son poil étoit rude & de couleur brune & un peu mêlée de roux; il avoit la lèvre supérieure fendue comme le lièvre, la queue encore plus courte que le lapin, les oreilles aussi courtes que larges, la mâchoire supérieure avancée au-delà de l'inférieure, le museau comme le loir, les dents comme la marmotte, le cou long, les jambes grêles, quatre doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere. Marcgrave, & presque tous les Naturalistes après lui, ont dit que l'agouti avoit six doigts aux pieds de derriere : M. Brisson est le seul qui n'ait pas copié cette erreur de Marcgrave; ayant fait sa description sur l'animal même, il n'a vu, comme nous, que trois doigts aux pieds de derriere.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Lion. 2 La Lionne

LE LION [a].

Voyez planche V, figure 1 & 2 de ce Volume.

DANS l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés assez légeres, parce que cette espèce est une, & qu'elle est très distinctement séparée de toutes les autres espèces; l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, & rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat: comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que sa nature se soit prêtée à toutes les situations; sous les feux du midi, dans les glaces du nord il vit, il multiplie, il se trouve par-tout si anciennement répandu, qu'il ne paroît affecter aucun climat particulier. Dans

[a] Le Lion; en Grec, Λέων; en Latin, *Leo*; en Italien, *Leone*; en Espagnol, *Leon*; en Allemand, *Lew*, en Anglois, *Lion*; en Suédois, *Leyon*.

Leon, Gesner, *Hist. animal. quadrup*, *p*, *572*. *Icon. quadrup. p. 66*

Leo, Ray, *Synops. animal. quadrup. p. 162.*

Felis caudâ elongatà floccosâ, thorace jubato. Linn.

Leo, Klein, *de quadrup. p. 81.*

Felis caudâ in floccum desinente. . . . Leo, Brisson. *Regn. animal. p. 267.*

les animaux au contraire, l'influence du climat est plus forte, & se marque par des caracteres plus sensibles, parce que les espèces sont diverses & que leur nature est infiniment moins perfectionnée, moins étendue que celle de l'homme. Non-seulement les variétés dans chaque espèce sont plus nombreuses & plus marquées que dans l'espèce humaine, mais les différences même des espèces semblent dépendre des différens climats; les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds, les autres ne peuvent subsister que dans des climats froids; le lion n'a jamais habité les régions du nord, le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées du midi, & il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit, comme celle de l'homme, généralement répandue sur toute la surface de la terre; chacune a son pays, sa patrie naturelle dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique, chacun est fils de la terre qu'il habite, & c'est dans ce sens qu'on doit dire que tel ou tel animal est originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands & plus forts que dans les pays froids ou tempérés: ils sont aussi plus hardis, plus féroces; toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous: nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seroient à peine dignes

d'être ses pourvoyeurs (*b*). Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique; & ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air est plus tempéré, sont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines où la chaleur est extrême. Les lions du mont Atlas (*c*), dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlans. C'est surtout dans ces déserts ardens que se trouvent ces lions terribles, qui sont l'effroi des Voyageurs & le fléau des provinces voisines; heureusement l'espèce n'en est pas très nombreuse, il paroît même qu'elle diminue tous les jours, car, de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains, dit M. Shaw *(d)*, tiroient de la Libye, pour l'usage des spec-

---

[*b*] Il y a une espèce de Lynx qu'on appelle le *Pourvoyeur du Lion.*

[*c*] Voyez l'Afrique d'Ogilby, *p. 15 & 16.* & l'histoire, générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt. *tome V, p. 86.*

[*d*] Voyez les voyages de M, Shaw. *La Haye, 1743, tome I, p. 315.*

tacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même, qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; & comme ce puissant & courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, & n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de quantité dans son espèce, qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme ; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légeres. Le lion n'ayant d'autres ennemis que l'homme, & son espèce se trouvant aujourd'hui réduite à la cinquantième, ou, si l'on veut, à la dixième partie de ce qu'elle étoit autrefois, il en résulte que l'espèce humaine, au lieu d'avoir souffert une diminution considérable depuis le temps des Romains (comme bien des gens le prétendent), s'est au contraire augmentée, étendue & plus nombreusement répandue, même dans les contrées, comme la Libye, où la puissance de l'homme paroît avoir été plus grande dans ce temps, qui étoit à peu près le siècle de Carthage! qu'elle ne l'est dans le siècle présent de Tunis & d'Alger.

L'industrie de l'homme augmente avec le nombre; celle des animaux reste toujours la même : toutes les espèces nuisibles, comme celle du lion, paroissent être reléguées & réduites à un petit nombre, non-seulement parce que l'homme est par-tout devenu plus

nombreux, mais auſſi parce qu'il eſt devenu plus habile & qu'il a ſu fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut réſiſter : heureux s'il n'eût jamais combiné le fer & le feu que pour la deſtruction des lions ou des tigres !

Cette ſupériorité de nombre & d'induſtrie dans l'homme, qui briſe la force du lion, en énerve auſſi le courage : cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou ſe tempère dans l'animal ſuivant l'uſage heureux ou malheureux qu'il a fait de ſa force. Dans les vaſtes déſerts du Zaara, dans ceux qui ſemblent ſéparer deux races d'hommes très différentes, les Nègres & les Maures, entre le Sénégal & les extrémités de la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui ſont au-deſſus du pays des Hottentots, & en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Aſie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions ſont encore en aſſez grand nombre, & ſont tels que la nature les produit : accoutumés à meſurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles ; ne connoiſſant pas la puiſſance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte : n'ayant pas éprouvé la force de ſes armes, ils ſemblent les braver ; les bleſſures les irritent, mais ſans les effrayer ; ils ne ſont pas même déconcertés à l'aſpect du grand nombre, un ſeul de ces lions du déſert attaque ſouvent une caravane entiere : & lorſqu'après un combat opiniâtre & violent il ſe ſent affoibli, au lieu de fuir il con-

tinue de se battre en retraite, en faisant toujours face & sans jamais tourner le dos. Les lions au contraire qui habitent aux environs des villes & des bourgades de l'Inde & de la Barbarie (*e*), ayant connu l'homme & la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, & enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans (*f*), qui leur font, à coups de bâtons, quitter prise & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion, indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne, & qu'il doit avoir assez de docilité pour s'apprivoiser jusqu'à un certain point & pour recevoir une espèce d'éducation : aussi l'histoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, & qui, fidèles à leur maître, ne déployoient leur force & leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très sûr, c'est que le lion pris jeune & élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre & même à jouer innocemment avec eux, qu'il est doux

---

(*e*) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome II, p 213*, & la relation du voyage de Thévenot, *tome II*, *p. 112*.

(*f*) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome I*, *p. 54 & suiv.*

pour ses maîtres & même caressant, surtout dans le premier âge, & que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très impétueux & ses appétits fort véhémens, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer; aussi y auroit-il quelque danger à lui laisser souffrir trop long-temps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos; non-seulement il s'irrite des mauvais traitemens, mais il en garde le souvenir & paroît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire & la reconnoissance des bienfaits. Je pourrois citer ici un grand nombre de faits particuliers dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelqu'exagération, mais qui cependant sont assez fondés pour prouver au moins par leur réunion, que sa colere est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes & leur pardonner des libertés offensantes; on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, & comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquilèment avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever toute entiere, & souffrir plutôt la faim que

de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, & que dès qu'il est repu il est en pleine paix, tandis que le tigre, le loup, & tant d'autres animaux d'espèce inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, & que dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures : il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros; elle n'est ni lourde comme celle de l'hipopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyæne ou de l'ours, ni trop alongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau; mais elle est au contraire si bien prise, si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf & muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts & les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face & surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à

ſa phyſionomie ou plutôt à l'expreſſion de la fureur, & enfin par la faculté qu'il a de remuer ſa criniere, laquelle non-ſeulement ſe hériſſe, mais ſe meut & s'agite en tout ſens, lorſqu'il eſt en colere.

A toutes ces nobles qualités individuelles, le lion joint auſſi la nobleſſe de l'eſpèce; j'entends par eſpèces nobles dans la Nature, celles qui ſont conſtantes, invariables, & qu'on ne peut ſoupçonner de s'être dégradées: ces eſpèces ſont ordinairement iſolées & ſeules de leur genre; elles ſont diſtinguées par des caractères ſi tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître ni les confondre avec aucune des autres. A commencer par l'homme, qui eſt l'être le plus noble de la création, l'eſpèce en eſt unique, puiſque les hommes de toutes les races, de tous les climats, de toutes les couleurs, peuvent ſe mêler & produire enſemble, & qu'en même temps l'on ne doit pas dire qu'aucun animal appartienne à l'homme ni de près ni de loin par une parenté naturelle. Dans le cheval l'eſpèce n'eſt pas auſſi noble que l'individu, parce qu'elle a pour voiſine l'eſpèce de l'âne, laquelle paroît même lui appartenir d'aſſez près, puiſque ces deux animaux produiſent enſemble des individus, qu'à la vérité la nature traite comme des bâtards indignes de faire race, incapables même de perpétuer l'une ou l'autre des deux eſpèces deſquelles ils ſont iſſus; mais qui provenant du mêlange des deux, ne laiſſe pas de prouver leur grande affinité. Dans le chien l'eſpéce eſt peut-être encore moins

leurs ne me paroissent pas mériter une confiance entiere, parlent seulement d'un tigre à poil frisé qui se trouve au cap de Bonne-espérance (*k*); mais presque tous les témoignages paroissent s'accorder sur l'unité de la couleur du lion, qui est fauve sur le dos, & blanchâtre sur les côtes & sous le ventre. Cependant Ælien & Oppien ont dit qu'en Éthiopie les lions étoient noirs comme les hommes, qu'il y en avoit aux Indes de tout blancs, & d'autres marqués ou rayés de différentes couleurs, rouges, noires & bleues; mais cela ne nous paroît confirmé par aucun témoignage qu'on puisse remarquer comme authentique, car Marc-Paul, Vénitien, ne parle pas de ces lions rayés comme les ayant vus, & Gesner (*l*) remarque avec raison qu'il n'en fait mention que d'après Ælien. Il paroît au contraire qu'il y a très peu ou point de variétés dans cette espèce; que les lions d'Afrique & les lions d'Asie se ressemblent en tout, & que si ceux des montagnes diffèrent de ceux des plaines, c'est moins par les couleurs de la robe que par la grandeur de la taille.

Le lion porte une criniere, ou plutôt un long poil qui couvre toutes les parties antérieures de son corps (*m*), & qui devient

(*k*) Voyez les Mémoires de Kolbe, dans lesquels il appelle cet animal *Loup-tigre.*

(*l*) *Vide* Gesner, *Hist. animal. quadrup. p. 573.*

(*m*) Cette crinière n'est pas du crin, mais du poil assez doux & lisse, comme celui du reste du corps.

toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a pas ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit (*Voyez planche V, fig. 2 de ce volume*). L'animal d'Amérique que les Européens ont appellé *Lion*, & que les naturels du Pérou appellent *Puma*, n'a point de criniere, il est aussi beaucoup plus petit, plus foible & plus poltron que le vrai lion. Il ne seroit pas impossible que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale, eût assez influé sur la nature du lion, pour le dépouiller de sa criniere, lui ôter son courage & réduire sa taille; mais ce qui paroît impossible, c'est que cet animal, qui n'habite que les climats situés entre les tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du nord, ait passé des parties méridionales de l'Asie ou de l'Afrique en Amérique, puisque ces continens sont séparés vers le midi par des mers immenses; c'est ce qui nous porte à croire que le Puma n'est point un lion, tirant son origine des lions de l'ancien continent, & qui auroit ensuite dégénéré dans le climat du nouveau monde; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique, comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau continent. Lorsque les Européens en firent la découverte, ils trouverent en effet que tout y étoit nouveau, les animaux quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes, les plantes, tout parut inconnu, tout se trouva différent de ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette

nouvelle nature ; les noms du pays étoient pour la plupart barbares, très difficiles à prononcer & encore plus à retenir : on emprunta donc des noms de nos langues d'Europe, & surtout de l'Espagnole & de la portugaise. Dans cette disette de dénominations, un petit rapport dans la forme extérieure, une légère ressemblance de taille & de figure suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues ; de-là les incertitudes, l'équivoque, la confusion qui s'est encore augmentée, parce qu'en même temps qu'on donnoit aux productions du nouveau monde les dénominations de celle de l'ancien continent, on y transportoit continuellement, & dans le même temps, les espèces d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. Pour se tirer de cette obscurité & pour ne pas tomber à tout instant dans l'erreur, il est donc nécessaire de distinguer soigneusement ce qui appartient en propre à l'un & à l'autre continent, & tâcher de ne s'en pas laisser imposer par les dénominations actuelles, lesquelles ont presque toutes été mal appliquées ; nous ferons sentir toute la nécessité de cette distinction dans l'article suivant, & nous donnerons en même temps une énumération raisonnée des animaux originaires de l'Amérique, & de ceux qui ont été transportés de l'ancien continent. M. de la Condamine, dont le témoignage mérite toute confiance, dit expressément qu'il ne sait pas si l'animal que les Espagnols de l'Amérique appellent *Lion*, & les naturels du pays de Quitto *Puma*, mérite

le

le nom de lion ; il ajoute qu'il est beaucoup plus petit que le lion d'Afrique, & que le mâle n'a point de criniere (*n*). Fresier dit aussi que les animaux qu'on appelle *Lions* au Pérou, sont bien différens des lions d'Afrique; qu'ils fuient les hommes, qu'ils ne sont à craindre que pour les troupeaux, & il ajoute une chose très remarquable, c'est que leur tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre (*o*). On trouve dans des relations plus anciennes (*p*), que ces lions d'Amérique ne ressemblent point à ceux d'Afrique, qu'ils n'en ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur; qu'ils ne sont ni rouges, ni fauves, ni gris; qu'ils n'ont point de criniere, & qu'ils ont l'habitude de monter sur les arbres; ainsi ces animaux different du lion par la taille, par la couleur, par la forme de la tête, par la longueur de la queue, par le manque de criniere, & enfin par les habitudes naturelles; caractères assez nombreux & assez essentiels pour faire cesser l'équivoque du nom, & pour que, dans la suite, l'on ne confonde plus le *Puma* d'Amérique avec le vrai lion, le lion de l'Afrique ou de l'Asie.

(*n*) Voyez le Voyage de l'Amérique méridionale, *p. 24 & suiv.*

(*o*) Voyez le Voyage de Fresier à la mer du sud. *Paris, 1716, p. 132.*

(*p*) Voyez l'histoire naturelle des Indes de Joseph Acosta, traduction de Robert Renaud. *Paris, 1600. p. 44 & 190.*

Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister & vivre assez long-temps dans les pays plus tempérés, peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier. Gesner rapporte qu'il naquit des lions dans la ménagerie de Florence; Willugby dit qu'à Naples une lionne enfermée avec un lion dans la même taniere, avoit produit cinq petits d'une seule portée : ces exemples sont rares, mais s'ils sont vrais, ils suffisent pour prouver que les lions ne sont pas absolument étrangers au climat tempéré; cependant il ne s'en trouve actuellement dans aucune des parties méridionales de l'Europe, & dès le temps d'Homère il n'y en avoit point dans le Péloponèse, quoiqu'il y en eût alors, & même encore du temps d'Aristote, dans la Thrace, la Macédoine & la Thessalie : il paroît donc que dans tous les temps ils ont constamment donné la préférence aux climats les plus chauds, qu'ils se sont rarement habitués dans les pays tempérés, & qu'ils n'ont jamais habité dans les terres du nord. Les Naturalistes que nous venons de citer, & qui ont parlé de ces lions nés à Florence & à Naples, ne nous ont rien appris sur le temps de la gestation de la lionne, sur la grandeur des lionceaux lorsqu'ils viennent de naître, sur les degrés de leur accroissement. Ælien (q) dit que la lionne porte deux mois, Philostrate & Édoward Wot

(q) Vide Gesner, *Hist. quadrup.* p. 575 & suiv.

(*r*) diſent au contraire qu'elle porte ſix mois : s'il falloit opter entre ces deux opinions, je ſerois de la derniere ; car le lion eſt un animal de grande taille, & nous ſavons qu'en général dans les gros animaux, la durée de la geſtation eſt plus longue qu'elle ne l'eſt dans les petits. Il en eſt de même de l'accroiſſement du corps ; les Anciens & les modernes conviennent que les lions nouveaux-nés ſont fort petits, de la grandeur à-peu-près d'une belette (*ſ*), c'eſt-à-dire, de ſix ou ſept pouces de longueur ; il leur faut donc au moins quelques années pour grandir de huit ou neuf pieds : ils diſent auſſi que les lionceaux ne ſont en état de marcher que deux mois après leur naiſſance. Sans donner une entiere confiance au rapport de ces faits, on peut préſumer avec aſſez de vraiſemblance que le lion, attendu la grandeur de ſa taille, eſt au moins trois ou quatre ans à croître, & qu'il doit vivre environ ſept fois trois ou quatre ans, c'eſt-à-dire, à-peu-près vingt-cinq ans. Le S. de Saint-Martin, maître du Combat du Taureau à Paris, qui a bien voulu me communiquer les remarques qu'il avoit faites ſur les lions qu'il a nourris, m'a fait aſſurer qu'il en avoit gardé quelques-uns pendant ſeize ou dix-ſept ans, & il croit qu'ils ne vivent guere que vingt ou vingt-deux ans ; il en a gardé d'autres pendant douze ou quinze ans, & l'on ſent bien que dans

(*r*) Vide *lib. de diff. animal.* cap. LXXX.
(*ſ*) Vide *lib. de diff. animal.* cap LXXX.

ces lions captifs le manque d'exercice, la contrainte & l'ennui, ne peuvent qu'affoiblir leur santé & abréger leur vie.

Aristote assure en deux endroits différens de son ouvrage sur la génération (*t*), que la lionne produit cinq ou six petits de la premiere portée, quatre ou cinq de la seconde, trois ou quatre de la troisième, deux ou trois de la quatrième, un ou deux de la cinquième, & qu'après cette derniere portée, qui est toujours la moins nombreuse de toutes, la lionne devient stérile. Je ne crois point cette assertion fondée, car dans tous les animaux les premieres & les dernieres portées sont moins nombreuses que les portées intermédiaires. Ce Philosophe s'est encore trompé, & tous les Naturalistes tant anciens que modernes se sont trompés d'après lui, lorsqu'ils ont dit que la lionne n'avoit que deux mamelles; il est très-sûr qu'elle en a quatre, & il est aisé de s'en assurer par la seule inspection: il dit aussi (*u*) que les lions, les ours, les renards naissent informes, *presque inarticulés*; & l'on sait, à n'en pas douter, qu'à leur naissance tous ces animaux sont aussi formés que les autres, & que tous leurs membres sont distincts & développés; enfin il assure que les lions

(*t*) Vide Arist. *de generatione*, lib. III, cap. II, & X.

(*u*) *Ibid.* lib. IV, cap. VI.

s'accouplent à rebours (*x*), tandis qu'il eſt de même démontré par la ſeule inſpection des parties du mâle & de leur direction, lorſqu'elles ſont dans l'état propre à l'accouplement, qu'il ſe fait à la maniere ordinaire des autres quadrupèdes. J'ai cru devoir faire mention en détail de ces petites erreurs d'Ariſtote, parce que l'autorité de ce grand homme a entraîné preſque tous ceux qui ont écrit après lui ſur l'hiſtoire naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au ſujet du cou du lion, qu'il prétend ne contenir qu'un ſeul os, rigide, inflexible & ſans diviſion de vertèbres, a été démenti par l'expérience qui même nous a donné ſur cela un fait très général, c'eſt que dans tous les quadrupèdes, ſans en excepter aucun, & même dans l'homme, le cou eſt compoſé de ſept vertèbres, ni plus, ni moins; & ces mêmes ſept vertèbres ſe trouvent dans le cou du lion, comme dans celui de tous les autres animaux quadrupèdes. Un autre fait encore, c'eſt qu'en général les animaux carnaſſiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores, & ſurtout que les animaux ruminans; mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupèdes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertèbre & non pas de leur nombre, qui eſt toujours le même:

(*x*) Vide Ariſt. *Hiſt. animal.* lib. V, cap. II... Linnæus, *Syſt. nat. edit. X. p. 41. Leo retro mingit & coit.*

on peut s'en assurer en jetant les yeux sur l'immense collection de squelettes qui se trouvent maintenant au Cabinet du Roi ; on verra qu'à commencer par l'éléphant & à finir par la taupe, tous les animaux quadrupèdes ont sept vertèbres dans le cou, & qu'aucun n'en a ni plus ni moins. A l'égard de la solidité des os du lion, qu'Aristote dit être sans moëlle & sans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement ; c'est une erreur qui n'auroit pas dû être répetée par Kolbe (*y*) ; ni même parvenir jusqu'à nous, puisque dans le siècle même d'Aristote, Épicure s'étoit moqué de cette assertion.

Les lions sont très ardens en amour ; lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles (*z*) qui ne cessent de rugir autour d'elle & de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur & s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps (*a*) & ne produit qu'une fois tous les ans ; ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner & allaiter ses petits, & que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin des secours de

(*y*) Voyez les Mémoires de Kolbe. *Amsterdam*, 1741, *tome III*, *p.* 4 & 5.

(*z*) Vide Gesner, *Hist. quadrup.* p. 575 & suiv.

(*a*) *Idem*, *ibidem*.

la mere, eſt au moins de quelques mois.

Dans ces animaux, toutes les paſſions, même les plus douces, ſont exceſſives, & l'amour maternel eſt extrême. La lionne naturellement moins forte, moins courageuſe & plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits; elle ſe montre alors avec encore plus de hardieſſe que le lion, elle ne connoît point le danger, elle ſe jette indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux qu'elle rencontre, elle les met à mort, ſe charge enſuite de ſa proie, la porte & la partage à ſes lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à ſucer le ſang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très écartés & de difficile accès; & lorſqu'elle craint d'être découverte, elle cache ſes traces en retournant pluſieurs fois ſur ſes pas, ou bien elle les efface avec ſa queue; quelquefois même, lorſque l'inquiétude eſt grande, elle tranſporte ailleurs ſes petits, & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuſe & les défend juſqu'à la derniere extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat auſſi parfait ni les yeux auſſi bons que la plupart des autres animaux de proie; on a remarqué que la grande lumiere du ſoleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour, que c'eſt pendant la nuit qu'il fait toutes ſes courſes, que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guere, &c. on a obſervé qu'il n'évente pas de loin l'odeur des

autres animaux, qu'il ne les chaſſe qu'à vue & non pas en les ſuivant à la piſte, comme font les chiens & les loups dont l'odorat eſt plus fin. On a même donné le nom de *Guide* ou de *Pourvoyeur du lion* à une eſpèce de lynx auquel on ſuppoſe la vue perçante & l'odorat exquis, & on prétend que ce lynx accompagne ou précède toujours le lion pour lui indiquer ſa proie : nous connoiſſons cet animal, qui ſe trouve comme le lion, en Arabie, en Libye, &c. qui, comme lui, vit de proie, & le ſuit peut-être quelquefois pour profiter de ſes reſtes, car étant foible & de petite taille, il doit fuir le lion plutôt que le ſervir.

Le lion, lorſqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui ſe préſentent; mais comme il eſt très redouté, & que tous cherchent à éviter ſa rencontre, il eſt ſouvent obligé de ſe cacher & de les attendre au paſſage; il ſe tapit ſur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les ſaiſit ſouvent du premier bond : dans les déſerts & les forêts, ſa nourriture la plus ordinaire ſont les gazelles & les ſinges, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorſqu'ils ſont à terre, car il ne grimpe pas ſur les arbres comme le tigre ou le puma (*b*); il mange beaucoup à la fois & ſe remplit pour deux ou trois jours; il a les dents ſi fortes qu'il briſe aiſément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il ſup-

[*b*] Vide klein, *de quadrup. p. 82.*

porte

porte long-temps la faim ; comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, & boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau : il prend l'eau en lapant comme un chien ; mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour laper, celle du lion se courbe en dessous, ce qui fait qu'il est long-temps à boire & qu'il perd beaucoup d'eau ; il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour ; il préfère la chair des animaux vivans, de ceux sur-tout qu'il vient d'égorger, il ne se jette pas volontiers sur des cadavres infects, & il aime mieux chasser une nouvelle proie que de retourner chercher les restes de la premiere : mais quoique d'ordinaire il se nourrisse de chair fraîche, son haleine est très-forte & son urine a une odeur insupportable.

Le rugissement du lion est si fort que quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre (*c*) ; ce rugissement est sa voix ordinaire, car quand il est en colere il a un autre cri, qui est court & réitéré subitement ; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu : il rugit cinq ou six fois par jour, & plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie (*d*).

(*c*) Voyez les voyages de la Boullaye-le-Gouz, *p.* 320.

(*d*) C'est du sieur de Saint-Martin, Maître du Combat du Taureau, qui a nourri plusieurs lions, que nous tenons ces derniers faits,

Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colere, est encore plus terrible que le rugissement; alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa criniere, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes & tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau & entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après les dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires & les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps; il voit la nuit comme les chats; il ne dort pas long-temps & s'éveille aisément; mais c'est mal-à-propos que l'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave & lente, quoique toujours oblique; sa course ne se fait pas par des mouvemens égaux, mais par sauts & par bonds, & ses mouvemens sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant & qu'il passe presque toujours son but: lorsqu'il saute sur sa proie il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles & ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune & qu'il a de la légèreté, il vit du produit de sa chasse, & quitte rarement ses déserts & ses forêts où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément; mais lorsqu'il devient vieux, pesant & moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés, & devient plus dangereux

pour l'homme & pour les animaux domeſtiques; ſeulement on a remarqué que lorſqu'il voit des hommes & des animaux enſemble, c'eſt toujours ſur les animaux qu'il ſe jette & jamais ſur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent, car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenſer (*e*), & il quitte ſa proie pour ſe venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux; il aime auſſi beaucoup celle des jeunes éléphans, ils ne peuvent lui réſiſter lorſque leurs défenſes n'ont pas encore pouſſé, & il en vient aiſément à bout, à moins que la mere n'arrive à leur ſecours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre & l'hippopotame, ſont les ſeuls animaux qui puiſſent réſiſter au lion.

Quelque terrible que ſoit cet animal, on ne laiſſe pas de lui donner la chaſſe avec des chiens de grande taille & bien appuyés par des hommes à cheval, on le déloge, on le fait retirer; mais il faut que les chiens & même les chevaux ſoient aguerris auparavant, car preſque tous les animaux frémiſſent & s'enfuient à la ſeule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tiſſu ferme & ſerré, ne réſiſte point à la bale, ni même au javelot; néanmoins on ne le tue preſque jamais d'un ſeul coup: on le prend ſouvent

(*e*) Voyez l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome V p. 86*. M. l'abbé Prevôt qui, comme tout le monde ſait, écrit avec autant de chaleur que d'élégance, y fait une très belle deſcription du lion, de ſes qualités & de ſes habitudes naturelles.

par adresse, comme nous prenons les loups; en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matieres légères au-dessus desquelles on attache un animal vivant. Le lion devient doux dès qu'il est pris, & si l'on profite des premiers momens de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler & le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable & fort; cependant les Nègres & les Indiens ne la trouvent pas mauvaise & en mangent souvent : la peau, qui faisoit autrefois la tunique des héros, sert à ces peuples de manteau & de lit; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, & qui même est de quelque usage dans notre Médecine (*f*).

(*f*) Voyez l'Histoire naturelle des animaux, par MM. Arnaud de Nobleville & Salerne. *Paris*, 1757, *tome V*, *partie II*, *p.* 112.



LES TIGRES.

COMME le nom de *Tigre* eſt un nom générique qu'on a donné à pluſieurs animaux d'eſpèces différentes, il faut commencer par les diſtinguer les uns des autres. Les léopards & les panthères que l'on a ſouvent confondus enſemble, ont tous deux été appellés *tigres* par la plupart des voyageurs; l'once ou l'onça qui eſt une petite eſpèce de panthère qui s'apprivoiſe aiſément, & dont les Orientaux ſe ſervent pour la chaſſe, a été priſe pour la panthère, & déſignée comme elle par le nom de *tigre.* Le lynx ou loup-cervier, le pourvoyeur du lion, que les Turcs appellent *karackoulah* & les Perſans *ſiyahgush*, ont quelquefois auſſi reçu le nom de *panthere* ou d'*once.* Tous ces animaux ſont communs en Afrique & dans toutes les parties méridionales de l'Aſie; mais le vrai tigre, le ſeul qui doit porter ce nom, eſt un animal rare, peu connu des Anciens, & mal décrit par les Modernes. Ariſtote, qui eſt en Hiſtoire Naturelle le guide des uns & des autres, n'en fait aucune mention: Pline (*a*) dit ſeulement que le tigre eſt un animal d'une vîteſſe terrible; *tremendæ velocitatis animal*, & il donne à entendre que de ſon

---

(*a*) Vide Plin. *Natural. Hiſt.* lib. VIII, cap. XVIII.

temps il étoit bien plus rare que la panthère : puisqu'Auguste fut le premier qui présenta un tigre aux Romains pour la dédicace du théâtre de Marcellus, tandis que dès le temps de Scaurus, cet Édile avoit envoyé cent cinquante panthères (*b*), & qu'ensuite Pompée en avoit fait venir quatre cents dix, & Auguste quatre cents vingt pour les spectacles de Rome ; mais Pline ne nous donne aucune description, ni même ne nous indique aucun des caracteres du tigre. Oppien (*c*) & Solin qui on écrit après Pline, paroissent être les premiers qui ayent dit que le tigre étoit marqué par des bandes longues, & la panthère par des taches rondes ; c'est en effet l'un des caractères qui distingue le vrai tigre, non-seulement de la panthère, mais de plusieurs autres animaux qu'on a depuis appellés *tigres*. Strabon (*d*) cite Mégasthène au sujet du vrai tigre, & il dit d'après lui, qu'il y a des tigres aux Indes qui sont une fois plus gros que des lions. Le tigre est donc un animal féroce, d'une vîtesse terrible, dont le corps est marqué de bandes longues, & dont la taille surpasse celle du lion. Voilà les seules notions que

---

(*b*) *Idem*, *Ibid.* lib. VIII, cap. XVII.

(*c*) Vide Oppian. *lib I, de Venatione, ubi ait : Oringes alios decorati tœniis oblongis tigrium instar, alios vero rotundis ut panthera.*--- *Tigres* (ait Solinus) *bestias insignes maculis notæ & pernicitas memorabiles reddiderunt, fulvo nitent, hoc fulvum nigricantibus segmentis interundatum.*

(*d*) Vide Strab. *lib. XV.*

les Anciens nous ayent données d'un animal auſſi remarquable ; les Modernes, comme Geſner & les autres Naturaliſtes qui ont parlé du tigre, n'ont preſque rien ajouté au peu qu'en ont dit les Anciens.

Dans notre langue, on a appellé *peaux de tigre* ou *peaux tigrées* toutes les peaux à poil court, qui ſe ſont trouvées variées par des taches arrondies & ſéparées : les voyageurs partant de cette fauſſe dénomination, ont à leur tour appellé *tigres* tous les animaux de proie dont la peau étoit *tigrée*, c'eſt-à-dire, marquée de taches ſéparées. MM. de l'Académie des Sciences ont ſuivi le torrent, & ont auſſi appellé *tigres* les animaux à peau *tigrée* qu'ils ont diſſéqués, & qui cependant ſont très différens du vrai tigre.

La cauſe la plus générale des équivoques & des incertitudes qui ſe ſont ſi fort multipliées en Hiſtoire Naturelle, c'eſt, comme je l'ai indiqué dans l'article précédent, la néceſſité où l'on s'eſt trouvé de donner des noms aux productions inconnues du nouveau monde. Les animaux, quoique pour la plupart d'eſpèce & de nature très différentes de ceux de l'ancien continent, ont reçu les mêmes noms dès qu'on leur a trouvé quelque rapport ou quelque reſſemblance avec ceux-ci. On s'étoit d'abord trompé en Europe en appellant *tigres* tous les animaux à peau *tigrée* d'Aſie & d'Afrique : cette erreur tranſportée en Amérique y a doublé ; car ayant trouvé dans cette terre nouvelle des animaux dont la peau étoit marquée de taches arrondies & ſéparées, on leur a donné

le nom de *tigres*, quoiqu'ils ne fussent ni de l'espèce du vrai tigre, ni même d'aucune de celles des animaux à peau *tigrée* de l'Asie ou de l'Afrique, auxquels on avoit déjà mal-à-propos donné ce même nom : & comme ces animaux à peau tigrée qui se sont trouvés en Amérique sont en assez grand nombre, & qu'on n'a pas laissé de leur donner à tous le nom commun de *tigre*, quoiqu'ils fussent très différens du tigre & différens entre eux, il se trouve qu'au lieu d'une seule espèce qui doit porter ce nom, il y en a neuf ou dix, & que par conséquent l'histoire de ces animaux est très embarrassée, très difficile à faire; parce que les noms ont confondu les choses, & qu'en faisant mention de ces animaux l'on a souvent dit des uns ce qui devoit être dit des autres.

Pour prévenir la confusion qui résulte de ces dénominations mal appliquées à la plupart des animaux du nouveau Monde, & en particulier à ceux que l'on a faussemeut appellés *tigres*, j'ai pensé que le plus sûr étoit de faire une énumération comparée des animaux quadrupèdes, dans laquelle je distingue, 1°. ceux qui sont naturels & propres à l'ancien continent, c'est-à-dire, à l'Europe, l'Afrique & l'Asie, & qui ne se sont point trouvés en Amérique lorsqu'on en fit la découverte; 2°. ceux qui sont naturels & propres au nouveau continent, & qui n'étoient point connus dans l'ancien; 3°. ceux qui se trouvant également dans les deux continens, sans avoir été transportés par les hommes, doivent être

regardés comme communs à l'un & à l'autre. Il a fallu pour cela recueillir & rassembler ce qui se trouve épars au sujet des animaux, dans les voyageurs & dans les premiers historiens du nouveau Monde : c'est le précis de ces recherches que nous donnons ici avec quelque confiance, parce que nous les croyons utiles pour l'intelligence de toute l'Histoire Naturelle, & en particulier de l'Histoire des Animaux.



ANIMAUX

DE L'ANCIEN CONTINENT.

Les plus grands animaux ſont ceux qui ſont les mieux connus, & ſur leſquels en général il y a le moins d'équivoque ou d'incertitude; nous les ſuivrons donc dans cette énumération, en les indiquant à-peu-près par ordre de grandeur.

Les éléphans appartiennent à l'ancien continent, & ne ſe trouvent pas dans le nouveau; les plus grands ſont en Aſie, les plus petits en Afrique; tous ſont originaires des climats les plus chauds, & quoiqu'ils puiſſent vivre dans les contrées tempérées, ils ne peuvent y multiplier; ils ne multiplient pas même dans leur pays natal lorſqu'ils ont perdu leur liberté; cependant l'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe, quoiqu'entiérement confinée aux ſeuls climats méridionaux de l'ancien continent; & non-ſeulement elle n'eſt point en Amérique, mais il ne s'y trouve même aucun animal qu'on puiſſe lui comparer, ni pour la grandeur, ni pour la figure.

On peut dire la même choſe du rhinocéros, dont l'eſpèce eſt beaucoup moins nombreuſe que celle de l'éléphant; il ne ſe trouve que dans les déſerts de l'Afrique & dans les forêts de l'Aſie méridionale, & il n'y a en

Amérique aucun animal qui lui ressemble.

L'hippopotame habite les rivages des grands fleuves de l'Inde & de l'Afrique ; l'espèce en est peut être encore moins nombreuse que celle du rhinocéros, & ne se trouve point en Amérique, ni même dans les climats tempérés de l'ancien continent.

Le chameau & le dromadaire dont les espèces, quoique très voisines, sont différentes, & qui se trouvent si communément en Asie, en Arabie & dans toutes les parties orientales de l'ancien continent, étoient aussi inconnus aux Indes occidentales que l'éléphant, l'hippopotame & le rhinocéros. L'on a très mal-à-propos donné le nom de chameau au lama (*a*), & au Pacos (*b*) du Pérou, qui sont d'une espèce si différente de celle du chameau, qu'on a cru pouvoir leur donner aussi le nom de *moutons* ; en sorte que les uns les ont appellés *chameaux*, & les autres *moutons* du Pérou, quoique le Pacos n'ait rien de commun que la laine avec notre mouton, & que le Lama ne ressemble au chameau que par l'alongement du cou. Les

---

(*a*) *Camelus dorso levi, gibbo pectorali.* Linnæus, *System. natur. edit. X*, p. 65. —— *Camelus pilis brevissimis vestitus. . . Camelus Peruanus*, le Chameau du Pérou. Brisson, *Regn. animal.* p. 56. —— *Ovis Peruana.* Marcgrav. *Hist. Bras.* p. 243.

(*b*) *Camelus tophis nullis, corpore lanato.* Linnæus, *System. natur. Edit. X*, p. 66. —— *Camelus pilis prolixis toto corpore vestitus.* La Vigogne. Brisson, *Regn. animal.* p. 57. —— *Ovis Peruana* pacos *dicta* Marcgrav. *Hist. Brasil.* p. 244.

Eſpagnols (*c*) tranſportèrent autrefois de vrais chameaux au Pérou; ils les avoient d'abord dépoſés aux isles Canaries, d'où ils les tirerent enſuite pour les paſſer en Amérique : mais il faut que le climat de ce nouveau monde ne leur ſoit pas favorable, car quoiqu'ils ayent produit dans cette terre étrangere, ils ne s'y ſont pas multipliés, & ils n'y ont jamais été qu'en très petit nombre.

La *giraffe* (*d*) ou le *camelo-pardalis*, animal très grand, très gros & très remarquable, tant par ſa forme ſinguliere que par la hauteur de ſa taille, la longueur de ſon cou & celle de ſes jambes de devant, ne s'eſt point trouvé en Amérique ; il habite en Afrique & ſurtout en Ethiopie, & ne s'eſt jamais répandu au-delà des Tropiques dans les climats tempérés de l'ancien continent.

Nous avons vu dans l'article précédent, que le lion n'exiſtoit point en Amérique, & que le Puma du Pérou eſt un animal d'une eſpèce différente. Nous verrons de même que le tigre & la panthère ne ſe trouvent que dans l'ancien continent, & que les animaux de l'Amérique méridionale auxquels on a donné ces noms ſont d'eſpèces différentes. Le vrai tigre, le ſeul qui doive conſerver ce nom, eſt un animal terrible &

(*c*) Voyez l'Hiſtoire Naturelle des Indes de Joſeph Acoſta, traduite par Robert Renaud. *Paris, 1600, depuis la p. 44 juſqu'à la p 208.* Voyez auſſi l'Hiſtoire des Incas. *Paris, 1744, tome II, p. 266. & ſuiv.*

(*d*) *Giraffa quam Arabes* Zurnapa, *Græci & Latini* Camelo-pardalin *nominant. Bellon, obſ.* p. 118.

peut-être plus à craindre que le lion ; sa férocité n'est comparable à rien ; mais on peut juger de sa force par sa taille ; elle est ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur sur neuf, dix & jusqu'à treize & quatorze pieds de longueur, sans y comprendre la queue ; sa peau n'est pas *tigrée*, c'est-à-dire, parsemée de taches arrondies ; il a seulement sur un fond de poil fauve des bandes noires qui s'étendent transversalement sur tout le corps, & qui forment des anneaux sur la queue dans toute sa longueur : ces seuls caractères suffisent pour le distinguer de tous les animaux de proie du nouveau monde, dont les plus grands sont à peine de la taille de nos mâtins ou de nos levriers. Le léopard & la panthere de l'Afrique ou de l'Asie n'approchent pas de la grandeur du tigre, & cependant sont encore plus grands que les animaux de proie des parties méridionales de l'Amérique. Pline, dont on ne peut ici révoquer le témoignage en doute, puisque les panthères étoient si communes qu'on les exposoit tous les jours en grand nombre dans les spectacles de Rome ; Pline, dis-je, en indique les caractères essentiels, en disant que leur poil est blanchâtre & que leur robe est variée par-tout (*e*) de taches noires, semblables à des yeux ;

(*e*) *Pantheris in candido breves macularum oculi varias... & pardos, qui mares sint appellant in eo omni genere creberrimo in Africâ Syriâque, quidam ab iis Pantheras candore solo discernunt, nec adhuc aliam differentiam inveni.* Plin. *Hist.Nat.* lib VIII, cap. XVII.

il ajoute que la ſeule différence qu'il y ait entre le mâle & la femelle, c'eſt que la femelle a la robe plus blanche. Les animaux d'Amérique auxquels on a donné le nom de *tigres*, reſſemblent beaucoup plus à la panthère qu'au tigre; mais ils en diffèrent encore aſſez pour qu'on puiſſe reconnoître clairement qu'aucun d'eux n'eſt préciſément de l'eſpèce de la panthère. Le premier eſt le jaguar ou *juguara* ou *janowara* qui, ſe trouve à la Guiane, au Breſil & dans les autres parties méridionales de l'Amérique. Ray avoit, avec quelque raiſon, nommé cet animal *pard* (*f*) ou *lynx du Breſil*; les Portugais l'ont appellé *once* ou *onça*; parce qu'ils avoient précédemment donné ce nom au lynx par corruption, & enſuite à la petite panthère des Indes; & les François, ſans fondement de relation, l'ont appellé *tigre*, (*g*) car il n'a rien de commun avec cet animal. Il diffère auſſi de la panthère par la grandeur du corps, par la poſition & la figure des taches, par la couleur & la longueur du poil, qui eſt crêpé dans la jeuneſſe, & qui eſt toujours moins liſſe que celui de la panthère : il en diffère encore par le naturel & les mœurs, il eſt plus ſauvage & ne peut s'apprivoiſer, &c. Ces différences cependant n'empêchent pas que le

---

(*f*) *Pardus an Lynx Braſilienſis*, jaguara *dicta*. Marcgravi. Ray, *Synopſ. quadrud.* p. 166.

(*g*) Gros Tigre de la Guiane. Deſmarchais, *tome III*, *p. 299*. Le Tigre d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* p. 270.

jaguar du Bresil ne ressemble plus à la panthère qu'à aucun autre animal de l'ancien continent. Le second est celui que nous appellons *couguar*, par contraction de son nom brasilien *cuguacuara* (*h*) que l'on prononce *cougouacou-ara*, & que nos François ont encore mal-à-propos appellé *tigre rouge*; il diffère en tout du vrai tigre & beaucoup de la panthère, ayant le poil d'une couleur rousse, uniforme & sans tache, ayant aussi la tête d'une forme différente & le museau plus alongé que le tigre ou la panthère. Une troisième espèce à laquelle on a encore donné le nom de *tigre*, & qui en est tout aussi éloignée que les précédentes, c'est le *jaguarète* (*i*), qui est à peu près de la taille du jaguar, & qui lui ressemble aussi par les habitudes naturelles, mais qui en diffère par quelques caractères extérieurs: on l'a appellé *tigre noir*, parce qu'il a le poil noir sur tout le corps, avec des taches encore plus noires, qui sont séparées & parsemées comme celles du jaguar. Outre ces trois espèces, & peut-être une quatrième qui est plus petite que les autres, auxquelles on a donné le nom de *tigres*, il se trouve encore en Amérique un animal qu'on peut leur comparer & qui me paroît avoir été mieux dénommé, c'est le chat-pard, qui tient du chat & de la

(*h*) *Cuguacu-ara* Pison, *Hist. Nat. Ind.* p. 104. — Le Tigre rouge. Barrère *Hist. Franc. equin.* p. 165. — Le Tigre rouge. Brisson, *Regn. animal.* p. 272.

(*i*) *Jaguarète.* Pison, *Hist. Nat. Ind. p.* 103. — *Once*, espèce de Tigre. Desmarchais, *tome III*, *p.* 300. — Le Tigre noir. Brisson, *Regn. animal. p.* 271.

panthère, & qu'il eſt en effet plus aiſé d'indiquer par cette dénomination composée que par son nom mexicain *tlacooſclotl* (*k*) : il eſt plus petit que le jaguar, le jaguarète & le couguar, mais en même temps il eſt plus grand qu'un chat ſauvage, auquel il reſſemble par la figure; il a ſeulement la queue beaucoup plus courte & la robe ſemée de taches noires, longues ſur le dos & arrondies ſur le ventre. Le jaguar, le jaguarète, le couguar & le chat-pard ſont donc les animaux d'Amérique auxquels on a mal-à-propos donné le nom de *tigre*. Nous avons vu vivant le couguar & le chat-pard ; nous nous ſommes donc aſſûrés qu'ils ſont chacun d'une eſpèce différente entr'eux, & encore plus différente de celle du tigre & de la panthere ; & à l'égard du puma & du jaguar, il eſt évident par les deſcriptions de ceux qui les ont vus, que le puma n'eſt point un lion, ni le jaguar un tigre ; ainſi, nous pouvons prononcer ſans ſcrupule que le lion, le tigre & même la panthère, ne ſe ſont pas plus trouvés en Amerique que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe & le chameau. Toutes ces eſpèces ayant beſoin d'un climat chaud pour ſe propager & n'ayant jamais habité dans les terres du Nord, n'ont pu communiquer ni par-

(*k*) *Vide Hernandez*, *Hiſtoir. Mexiq. p.* 512. --- Chat-part. Hiſtoire de l'Académie des Sciences, ou Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *tome III*, *partie I*, *p.* 109. — Chat-pard. Briſſon, *Regn. animal. p.* 273.

venir

venir en Amérique : ce fait général, dont il ne paroît pas qu'on se fût seulement douté, est trop important pour ne le pas appuyer de toutes les preuves qui peuvent achever de le constater : continuons donc notre énumération comparée des animaux de l'ancien continent avec ceux du nouveau.

Personne n'ignore que les chevaux, non-seulement causerent de la surprise, mais même donnerent de la frayeur aux Américains lorsqu'ils les virent pour la premiere fois : ils ont bien réussi dans presque tous les climats de ce nouveau continent, & ils y sont actuellement presqu'aussi communs que dans l'ancien (*l*).

Il en est de même des ânes qui étoient également inconnus, & qui ont également réussi dans les climats chauds de ce nouveau con-

(*l*) Tous les chevaux, dit Garcilasso, qui sont dans les Indes Espagnoles, viennent des chevaux qui furent transportés d'Andalousie, d'abord dans l'isle de Cuba & dans celle de Saint-Domingue, ensuite à celle de Barlovento, où ils multiplierent si fort, qu'il s'en répandit dans les terres inhabitées, où ils devinrent sauvages, & pullulèrent d'autant plus qu'il n'y avoit point d'animaux féroces dans ces isles qui pussent leur nuire, & parce qu'il y a de l'herbe verte toute l'année. *Histoire des Incas. Paris, 1744.* --- Ce sont les François qui ont peuplé les isles Antilles de chevaux, les Espagnols n'y en avoient point laissé comme dans les autres isles & dans la terre ferme du nouveau continent. M. Aubert, second Gouverneur de la Guadeloupe, a commencé le premier pré dans cette isle, & y a fait apporter les premiers chevaux. *Histoire générale des Antilles, par le Pere du Tertre. Paris, 1667, tome II, p. 289.*

tinent; ils ont même produit des mulets qui ſont plus utiles que les lamas pour porter les fardeaux dans toutes les parties montagneuſes du Chili, du Pérou, de la nouvelle Eſpagne, &c.

Le zèbre (*m*) eſt encore un animal de l'ancien continent, & qui n'a peut-être jamais été tranſporté ni vu dans le nouveau; il paroît affecter un climat particulier & ne ſe trouve guère que dans cette partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'Équateur juſqu'au cap de Bonne-eſpérance.

Le bœuf ne s'eſt trouvé ni dans les isles ni dans la terre ferme de l'Amérique méridionale: peu de temps après la découverte de ces nouvelles terres, les Eſpagnols y tranſporterent d'Europe des taureaux & des vaches. En 1550, on laboura pour la premiere fois la terre avec des bœufs (*n*) dans la vallée de Cuſco. Ces animaux multiplierent prodigieuſement dans ce continent, auſſi bien que dans les isles de Saint-Domingue, de Cuba, de Barlovento, &c. ils devinrent même ſauvages en pluſieurs endroits. L'eſpèce de bœuf qui s'eſt trouvée au Mexique, à la Louiſiane, &c. (*o*) & que nous avons appelé *bœuf ſauvage* ou *biſon*, n'eſt point iſſue

---

(*m*) *Zebra.* Ray, *Syn. quad. p. 69.* — Edwards gleanings of natural hiſtory. *London*, *1758*, *p. 27. & 29.* — Aſne ſauvage. Kolbe, *tome III*, *p 22.* — Le *Zèbre* ou l'*Aſne rayé.* Briſſon. *Regn. animal. p. 102.*

(*n*) Voyez l'Hiſtoire des Incas. *Paris*, *1744*, *tome II*, *p. 266 & ſuiv.*

(*o*) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde*, *1640*, *lib.* X, cap. IV.

de nos bœufs; le biſon exiſtoit en Amérique avant qu'on y eût transporté le bœuf d'Europe, & il diffère aſſez de celui-ci pour qu'on puiſſe le conſidérer comme faiſant une eſpèce à part: il porte une boſſe entre les épaules; ſon poil eſt plus doux que la laine, plus long ſur le devant du corps que ſur le derriere, & crêpé ſur le cou & le long de l'épine du dos; la couleur en eſt brune, obſcurément marquée de quelques taches blanchâtres. Le biſon a de plus les jambes courtes; elles ſont, comme la tête & la gorge, couvertes d'un long poil: le mâle a la queue longue avec une houpe de poil au bout, comme on le voit à la queue du lion. Quoique ces différences m'ayent paru ſuffiſantes, ainſi qu'à tous les autres Naturaliſtes, pour faire du bœuf & du biſon (*p*) deux eſpèces différentes, cependant je ne prétends pas l'aſſurer affirmativement: comme le ſeul caractere qui différencie ou qui identifie les eſpèces, eſt la faculté de produire des individus qui ont eux-mêmes celle de produire leurs ſemblables, & que perſonne ne nous a appris ſi le biſon peut produire avec le bœuf; que probablement même on n'a jamais eſſayé de les mêler enſemble, nous ne ſommes pas en état de prononcer ſur ce fait. J'ai obligation à M. de la Nux, ancien Conſeiller au Conſeil royal de l'isle de Bourbon, & Correſpondant de l'Académie des Sciences, de m'a-

(*p*) Voyez le *premier volume* de cette Hiſtoire Naturelle, article du *Bœuf*.

voir appris, par ſa Lettre (*q*) datée de l'isle de Bourbon du 9 octobre 1759, que le biſon ou bœuf à boſſe de l'isle de Bourbon produit avec nos bœufs d'Europe, & j'avoue que je

---

(*q*) *Exrait de la Lettre écrite par M. de la Nux à M. de Buffon.* Je ne dois pas négliger de vous donner à connoître que les *Biſons*, ſi la loupe ou boſſe qu'ils ont ſur le garrot eſt le ſeul caractère qui les diſtingue des bœufs, ne ſont point une eſpèce particuliere & différente de ceux-ci, comme vous paroiſſez en être perſuadé. En cette isle, où depuis plus de trente ans j'ai vu bœufs bretons, bœufs indiens, biſons, il eſt très-aſſuré que ce ſont des animaux de même eſpèce, mais de races différentes, qui s'étant mêlées depuis ce temps, ont produit des individus qui en ont eux-mêmes produit d'autres, dont nos ſavanes ſont actuellement couvertes. J'ai eu entr'autres une vache bretonne qui a été chez moi la ſouche de pluſieurs générations, & je n'ai jamais eu de taureaux indiens ni bretons, mais ſeulement des biſons entiers. Les premiers bâtards du mêlange des biſons avec les races bretonnes, ont leur loupe ou boſſe fort petite : il y en a même qui n'en ont preſque pas, ſeulement le deſſus des omoplates eſt plus charnu que dans les bœufs bretons on indiens ; encore après pluſieurs mêlanges de trois races bâtardes, tout diſparoît ; & j'ai actuellement pluſieurs jeunes bêtes qui n'ont pas la moindre apparence des boſſes ou loupes très diminuées que portent les meres qu'elles tettent. Nous nous ſervons ici des bœufs, de quelque race qu'ils ſoient, pour porter les grains & autres denrées : l'âpreté de nos montagnes ne permet ni la charrue, ni les charrois. Cet objet rend ici la race des biſons plus recommandable ; & la plupart de nos anciens Colons voient avec grand regret la diminution progreſſive des loupes ou boſſes, ils font ce qu'ils peuvent pour conſerver les ſouches les plus boſſues ; en effet, dans les deſcentes aſſez roides, cette boſſe retient la charge ; malgré cela, j'ai l'expérience, & depuis bien des an-

regardois ce bœuf à bosse des Indes plutôt comme un bison que comme un bœuf. Je ne puis trop remercier M. de la Nux de m'avoir fait part de cette observation, & il seroit bien à desirer qu'à son exemple les personnes habituées dans les pays lointains fissent de semblables expériences sur les animaux : il me semble qu'il seroit facile à nos habitans de la Louisiane d'essayer de mêler le bison d'Amérique avec la vache d'Europe, & le taureau d'Europe avec la bisonne ; peut-être produiroient-ils ensemble, & alors on seroit assuré que le

---

nées, que la privation de la bosse ne rend pas nos bœufs moins propres à ce service. Il y a huit mois que je me suis défait d'un *bœuf portant* ou *bœuf de charge*, né chez moi très métis, qui avoit servi pendant plus de quatre ans, & qui n'avoit pas la moindre apparence de bosse ; j'ai encore sa mere qui a bosse, & qui, âgée de dix-sept à dix-huit ans, donne encore des veaux bien étoffés. Ces bœufs de charge sont conduits & gouvernés par le nez qu'on perce entre les narines ; on passe dans l'ouverture un fer courbé en croissant, un peu ouvert aux deux extrémités, auxquelles sont attachés deux anneaux ; cette espèce de bridon est supporté par une tètiere qui passe derriere les cornes & les oreilles. La corde ou longe de conduite, longue de quinze à seize pieds, est attachée à l'un des anneaux : ordinairement le bœuf devance le conducteur. J'oubliois de vous observer que les bisons entiers ont toujours été trouvés ici plus foibles, non-seulement que les taureaux bretons, mais encore que les bâtards de la race bretonne : je sens bien qu'on voudroit savoir si cela est égal dans les individus provenus d'un taureau ou d'une vache bisonne, & dans ceux provenus d'un bison. Je ne suis pas en état de répondre, &c.

bœuf d'Europe, le bœuf bossu de l'isle de Bourbon, le taureau des Indes orientales & le bison d'Amérique ne seroient tous qu'une seule & même espèce. On voit, par les expériences de M. de la Nux, que la bosse ne fait point un caractere essentiel, puisqu'elle disparoît après quelques générations ; & d'ailleurs j'ai reconnu moi-même par une autre observation, que cette bosse ou loupe que l'on voit au chameau comme au bison, est un caractere qui, quoique ordinaire n'est pas constant, & doit être regardé comme une différence accidentelle dépendante peut-être de l'embonpoint du corps ; car j'ai vu un chameau maigre & malade qui n'avoit pas même l'apparence de la bosse. L'autre caractere du bison de l'Amérique, qui est d'avoir le poil plus long & bien plus doux que celui de notre bœuf, paroît encore n'être qu'une différence qui pourroit venir de l'influence du climat, comme on le voit dans nos chèvres, nos chats & nos lapins lorsqu'on les compare aux chèvres, aux chats & aux lapins d'Angora, qui, quoique très différens par le poil, sont cependant de la même espèce : on pourroit donc imaginer avec quelque sorte de vraisemblance (surtout si le bison d'Amérique produisoit avec nos vaches d'Europe), que notre bœuf auroit autrefois passé par les terres du Nord contiguës à celles de l'Amérique septentrionale, & qu'ensuite ayant descendu dans les régions tempérées de ce nouveau monde il auroit pris avec le temps les impressions du climat, & de bœuf seroit devenu bison.

Mais juſqu'à ce que le fait eſſentiel, c'eſt-à-dire, la faculté de produire enſemble, en ſoit connu, nous nous croyons en droit de dire que notre bœuf eſt un animal appartenant à l'ancien continent, & qui n'exiſtoit pas dans le nouveau avant d'y avoir été tranſporté.

Il y avoit encore moins de brebis (*r*) que de bœufs en Amérique; elles y ont été tranſportées d'Europe, & elles ont réuſſi dans tous les climats chauds & tempérés de ce nouveau continent; mais quoiqu'elles y ſoient aſſez prolifiques (*ſ*), elles y ſont communément plus maigres, & les moutons ont en général la chair moins ſucculente & moins tendre qu'en Europe : le climat du Bréſil eſt apparemment celui qui leur convient le mieux, car c'eſt le ſeul du nouveau monde où ils deviennent exceſſivement gras (*t*). L'on a tranſporté à la Jamaïque, non-ſeulement des brebis d'Europe, mais auſſi des moutons de Guinée (*u*), qui y ont également réuſſi : ces deux eſpèces, qui nous paroiſſent être différentes l'une de l'autre, appartiennent

---

(*r*) Voyez l'Hiſtoire des Incas. *Paris, 1744, tome II, p. 322.*

(*ſ*) Voyez l'Hiſt. du Breſil, par Piſon & Marcgrave.

(*t*) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde, 1640, lib. XV, chap. XV.*

(*u*) *Ovis Guineenſis ſeu Angolenſis.* Marcgravii, *lib. VI, cap. X.* Ray, *Synopſis, p. 75.* Voyez l'Hiſtoire de la Jamaïque, par Hans Sloane. *Londres, 1707, vol. I, p. 73 de l'introduction.*

également & uniquement à l'ancien continent.

Il en eſt des chèvres comme des brebis, elles n'exiſtoient point en Amérique, & celles qu'on y trouve aujourd'hui & qui y ſont en grand nombre, viennent toutes des chèvres qui y ont été tranſportées d'Europe. Elles ne ſe ſont pas autant multipliées au Breſil (*x*) que les brebis; dans les premiers temps, lorſque les Eſpagnols les tranſporterent au Pérou, elles y furent d'abord ſi rares qu'elles ſe vendoient juſqu'à cent dix ducats pièce (*y*); mais elles s'y multiplierent enſuite ſi prodigieuſement qu'elles ſe donnoient preſque pour rien, & que l'on n'eſtimoit que la peau; elles y produiſent trois, quatre & juſqu'à cinq chevreaux d'une ſeule portée, tandis qu'en Europe elles n'en portent qu'un ou deux. Les grandes & les petites isles de l'Amérique ſont auſſi peuplées de chèvres que les terres du continent; les Eſpagnols en ont porté juſques dans les isles de la mer du Sud, ils en avoient peuplé l'isle de Juan-Fernandès (*z*) où elles avoient extrêmement multiplié, mais comme c'étoit un ſecours pour les Flibuſtiers, qui dans la ſuite coururent ces mers, les Eſpagnols réſolurent de détruire les chèvres dans cette isle,

(*x*) Voy. l'Hiſt. du nouv. Monde, *lib. XV. c. XV.*

(*y*) Voyez l'Hiſtoire des Incas, *tome II, p* 322.

(*z*) Voyez le voyage autour du Monde, par Anſon, *liv. II, p.* 101.

&

& pour cela ils y lâcherent des chiens qui s'y étant multipliés à leur tour détruisirent les chèvres dans toutes les parties accessibles de l'isle; & ces chiens y sont devenus si féroces, qu'actuellement ils attaquent les hommes.

Le sanglier, le cochon domestique, le cochon de Siam ou cochon de la Chine, qui tous trois ne sont qu'une seule & même espèce & qui se multiplient si facilement & si nombreusement en Europe & en Asie, ne se sont point trouvés en Amérique: le Tajacou (*a*), qui a une ouverture sur le dos, est l'animal de ce continent qui en approche le plus; nous l'avons eu vivant, & nous avons inutilement essayé de le faire produire avec le cochon d'Europe, d'ailleurs il en differe par un si grand nombre d'autres caracteres, que nous sommes bien fondés à prononcer qu'il est d'une espèce différente. Les cochons transportés d'Europe en Amérique, y ont encore mieux réussi & plus multiplié que les brebis & les chèvres. Les premieres truies, dit Garcilasso (*b*), se vendirent au Pérou encore plus cher que les chèvres. La chair du bœuf & du mouton, dit Pison (*c*), n'est pas si bonne au Bresil

(*a*) *Tajacu.* Pison, *Ind. p. 98.* --- *Tajacu, aper Mexicanus moschiferus.* Ray, *Synops. quadrup. p. 97.* --- Le Sanglier du Mexique. Les François de la Guiane l'appellent *Cochon noir.* Brisson. *Regn. anim. p.* 111.

(*b*) Voyez l'Histoire des Incas, *Paris*, 1744, *tome II*, *p.* 266 *& suiv.*

(*c*) *Vide* Pison, *Hist. Nat. Brasil. cum app.* Marcgravii.

qu'en Europe ; les cochons ſeuls y ſont meilleurs & y multiplient beaucoup ; ils ſont auſſi, ſelon Jean de Laët (*d*), devenus meilleurs à Saint-Domingue qu'ils ne le ſont en Europe. En général, on peut dire que de tous les animaux domeſtiques qui ont été tranſportés d'Europe en Amérique le cochon eſt celui qui a le mieux & le plus univerſellement réuſſi. En Canada comme au Breſil c'eſt-à-dire, dans les climats très froids & très chauds de ce nouveau monde, il produit, il multiplie, & ſa chair eſt également bonne à manger. L'eſpèce de la chèvre au contraire ne s'eſt multipliée que dans les pays ch uds ou tempérés ; & n'a pu ſe maintenir en Canada ; il faut faire venir de temps en temps d'Europe des boucs & des chèvres pour renouveler l'eſpèce, qui par cette raiſon y eſt très peu nombreuſe. L'âne, qui multiplie au Breſil, au Pérou, &c. n'a pu multiplier en Canada ; l'on n'y voit ni mulets, ni ânes , quoiqu'en différens temps l'on y ait tranſporté pluſieurs couples de ces derniers animaux auxquels le froid ſemble ôter cette force de tempérament, cette ardeur naturelle, qui dans ces climats les diſtingue ſi fort des autres animaux. Les chevaux ont à-peu-prés également multiplié dans les pays chauds & dans les pays froids du continent de l'Amérique ; il paroît ſeulement

(*d*) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde, 1649, chap. IV, p. 5.*

qu'ils ſont devenus plus petits (*e*); mais cela leur eſt commun avec tous les autres animaux qui ont été tranſportés d'Europe en Amérique; car les bœufs, les chèvres, les moutons, les cochons, les chiens, ſont plus petits en Canada qu'en France; &, ce qui paroîtra peut-être beaucoup plus ſingulier, c'eſt que tous les animaux d'Amérique, même ceux qui ſont naturels au climat ſont beaucoup plus petits en général que ceux de l'ancien continent. La Nature ſemble s'être ſervie dans ce nouveau monde d'une autre échelle de grandeur; l'homme eſt le ſeul qu'elle ait meſuré avec le même module : mais, avant de donner les faits ſur leſquels je fonde cette obſervation général, il faut achever notre énumération.

Le cochon ne s'eſt donc point trouvé dans le nouveau monde, il y a été tranſporté, & non-ſeulement il y a multiplié dans l'état de domeſticité, mais il eſt même devenu ſauvage en pluſieurs endroits (*f*), & il vit & multiplie dans les bois comme nos ſangliers, ſans le ſecours de l'homme. On a auſſi tranſporté de la Guinée au Breſil (g) une autre eſpèce

---

(*e*) Voyez l'Hiſtoire de la Jamaïque, par Hans Sloane. *Londres*, 1707 & 1725.

(*f*) Les cochons d'Europe ont beaucoup multiplié dans toutes les Indes occidentales; ils y ſont devenus ſauvages, & on les chaſſe comme le ſanglier dont ils ont pris le naturel & la férocité. *Hiſtoire Naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta. Paris*, 1600, *p.* 44 *& ſuivantes.*

(*g*) *Vide* Piſon, *Hiſt. Nat. Braſil. cum app.* Macrgravii.

de cochon différente de celle de l'Europe ; qui s'y est multipliée. Ce cochon de Guinée plus petit que celui d'Europe, a les oreilles fort longues & très pointues, la queue aussi fort longue & traînant presqu'à terre ; il n'est pas couvert de soies longues, mais d'un poil court, & il paroît faire une espèce distincte & séparée de celle du cochon d'Europe ; car nous n'avons pas appris qu'au Bresil, où l'ardeur du climat favorise la propagation en tout genre, ces deux espèces se soient mêlées, ni qu'elles ayent même produit des mulets, ou des individus féconds.

Les chiens, dont les races sont si variées & si nombreusement répandues, ne se sont, pour ainsi dire, trouvés en Amérique que par échantillons difficiles à comparer & à rapporter au total de l'espèce. Il y avoit à Saint-Domingue des petits animaux appelés *gosqués*, semblables à des petits chiens ; mais il n'y avoit point de chiens semblables à ceux d'Europe, dit Garcilasso ; & il ajoute (*h*) que les chiens d'Europe qu'on avoit transportés à Cuba & à Saint-Domingue, étant devenus sauvages, diminuerent dans ces isles la quantité du bétail aussi devenu sauvage ; que ces chiens marchent par troupes de dix ou douze & sont aussi méchans que des loups. Il n'y avoit pas de vrais chiens aux Indes occi-

(*h*) Voyez l'Histoire des Incas. *Paris*, *1744*, *tome II*, *p. 322 & suivantes.*

dentales, dit Joseph Acosta (*i*), mais seulement des animaux semblables à de petits chiens, qu'au Pérou ils appelloient *alco*, & ces alcos s'attachent à leurs maîtres & ont à-peu-près aussi le naturel du chien. Si l'on en croit le Pere Charlevoix (*k*), qui sur cet article ne cite pas ses garans, » les *goschis* de Saint-Domingue étoient de petits chiens muets qui servoient d'amusement aux dames (*l*), on s'en servoit aussi à la chasse pour éventer d'autres animaux; ils étoient bons à manger (*m*), & furent d'une grande ressource dans les premieres famines que les Espagnols essuyerent : l'espèce auroit manqué dans l'isle, si on n'y en avoit pas rapporté de plusieurs endroits du continent. Il y en avoit de plusieurs sortes ; les uns avoient la peau tout-à-fait lisse, d'autres avoient tout le corps couvert d'une laine fort douce ; le plus grand nombre n'avoit qu'une espèce de duvet fort tendre & fort rare : la même variété de couleur qui se voit parmi nos chiens se rencontroit aussi dans ceux-là, & plus grande encore, parce que toutes les couleurs

---

(*i*) Voyez l'Histoire Naturelle des Indes, par Joseph Acosta, *p. 46 & suivantes.* Voyez aussi l'Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde, 1640. liv. X, chap. V.*

(*k*) Voyez l'Histoire de l'isle Saint-Domingue, par le Pere Charlevoix. *Paris, 1730, tome I, p. 35 & suivantes.*

(*l*) Y avoit-il des *Dames* à Saint-Domingue lorsqu'on en fit la découverte !

(*m*) La chair du chien n'est pas bonne à manger.

s'y trouvoient, & même les plus vives. « Si l'espèce des goschis a jamais existé avec ces singularités que lui attribue le Pere Charlevoix, pourquoi les autres Auteurs n'en font-ils pas mention ? & pourquoi ces animaux qui, selon lui étoient répandus non-seulement dans l'isle de Saint-Domingue, mais en plusieurs endroits du continent, ne subsistent-ils plus aujourd'hui ? ou plutôt, s'ils subsistent, comment ont-ils perdu toutes ces belles singularités ? il est vraisemblable que le goschis du Pere Charlevoix, dont il dit n'avoir trouvé le nom que dans le Pere Pers, est le gosqués de Garcilasso ; il se peut aussi que le gosqués de Saint-Domingue & l'alco du Pérou ne soient que le même animal ; il paroît certain que cet animal est celui de l'Amérique qui a le plus de rapport avec le chien d'Europe. Quelques Auteurs l'ont regardé comme un vrai chien : Jean de Laët (*n*) dit expressément, que dans le temps de la découverte des Indes il y avoit à Saint-Domingue une petite espèce de chiens dont on se servoit pour la chasse, mais qui étoit absolument muets. Nous avons vu dans l'histoire du chien (*o*), que ces animaux perdent la faculté d'aboyer dans les pays chauds ; mais l'aboiement est remplacé par une espèce de hurlement, & ils ne sont jamais, comme ces animaux trouvés en Amérique, absolument

(*n*) Voyez l'Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *liv. XV, chap. xv.*

(*o*) Voyez le *premier volume* de cette Histoire Naturelle, article du *chien*.

muets. Les chiens transportés d'Europe ont à-peu-près également réussi dans les contrées les plus chaudes & les plus froides d'Amérique, au Bresil & au Canada, & ce sont de tous les animaux ceux que les Sauvages estiment le plus (*p*); cependant ils paroissent avoir changé de nature, ils ont perdu leur voix dans les pays chauds, la grandeur de la taille dans les pays froids, & ils ont pris presque par-tout des oreilles droites; ils ont donc dégénéré, ou plutôt remonté à leur espèce primitive, qui est celle du chien de berger, du chien à oreilles droites, qui de tous est celui qui aboie le moins. On peut donc regarder les chiens comme appartenans uniquement à l'ancien continent, où leur nature ne s'est développée toute entiere que dans les régions tempérées, & où elle paroît s'être variée & perfectionnée par les soins de l'homme, puisque dans tous les pays non policés & dans tous les climats excessivement chauds ou froids, ils sont également petits, laids & presque muets.

L'hyæne (*q*), qui est à-peu-près de la grandeur du loup, est un animal connu des Anciens, & que nous avons vu vivant; il est singulier par l'ouverture & les glandes qu'il a situées comme celles du blaireau, desquelles il sort une humeur d'une odeur

---

(*p*) Voyez l'Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *liv. XV*, *chap. XV*, *p. 513.*

(*q*) *Hyæna.* Aristotelis, *Hist. animal.* --- *Dabuh Arabum.* Charleton, *Exer. p. 15.*

très forte: il eſt auſſi très remarquable par ſa longue criniere, qui s'étend le long du cou & du garrot; par ſa voracité, qui lui fait déterrer les cadavres, & dévorer les chairs les plus infectes, &c. Cette vilaine bête ne ſe trouve qu'en Arabie ou dans les autres provinces méridionales de l'Aſie; elle n'exiſte point en Europe, & ne s'eſt pas trouvée dans le nouveau monde.

Le chacal (*r*) qui de tous les animaux, ſans même en excepter le loup, eſt celui dont l'eſpèce nous paroît approcher le plus de l'eſpèce du chien, mais qui cependant en differe par des caracteres eſſentiels, eſt un animal très commun en Arménie, en Turquie, & qui ſe trouve auſſi dans pluſieurs autres provinces de l'Aſie & de l'Afrique; mais il eſt abſolument étranger au nouveau continent. Il eſt remarquable par la couleur de ſon poil, qui eſt d'un jaune brillant; il eſt à-peu-près de la grandeur d'un renard; quoique l'eſpèce en ſoit très nombreuſe, elle ne s'eſt pas étendue juſqu'en Europe, ni même juſqu'au nord de l'Aſie.

La genette (*ſ*) qui eſt un animal bien connu des Eſpagnols, puiſqu'elle habite en Eſpagne;

(*r*) *Lupus aureus..... Jackall.* Ray, *Synopſ. quadrup.* *p. 174.* — *Aſiaticum animal.* Adil. *nuncupatum* Bellon, *Obſ. p. 160.* --- *Canis flavus.....* Le Loup doré. Briſſon, *Regn. animal. p. 237.*

(*ſ*) *Genetta.* Bellon, *Obſerv. p. 76.* --- *Genetta, Gatus Hiſpaniæ Genethocatus.* Charleton, *Exer. p. 20.* — La Genette. Briſſon, *Regn. animal. p. 252.*

auroit sans doute été remarquée si elle se fût trouvée en Amérique; mais comme aucun de leurs historiens ou de leurs voyageurs n'en fait mention, il est clair que c'est encore un animal particulier à l'ancien continent, dans lequel il habite les parties méridionales de l'Europe, & celles de l'Asie qui sont à-peu-près sous cette même latitude.

Quoiqu'on ait prétendu que la civette se trouvoit à la nouvelle Espagne, nous pensons que ce n'est point la civette de l'Afrique & des Indes, dont on tire le musc que l'on mêle & prépare avec celui que l'on tire aussi de l'animal appellé *hiam* à la Chine, & nous regardons la vraie civette comme un animal des parties méridionales de l'ancien continent, qui ne s'est pas répandu vers le Nord, & qui n'a pu passer dans le nouveau.

Les chats étoient, comme les chiens, tout-à-fait étrangers au nouveau monde, & je suis maintenant persuadé que l'espèce n'y existoit point, quoique j'aye cité un passage (*t*), par lequel il paroît qu'un homme de l'équipage de Christophe Colomb avoit trouvé & tué sur la côte de ces nouvelles terres un chat sauvage; je n'étois pas alors aussi instruit que je le suis aujourd'hui, de tous les abus que l'on a fait des noms, & j'avoue que je ne connoissois pas encore assez

(*t*) Voyez le *premier volume* de cette Histoire Naturelle, article du *Chat*.

les animaux pour distinguer nettement dans les témoignages des voyageurs les noms usurpés, les dénominations mal appliquées, empruntées ou factices; & l'on n'en sera peut-être pas étonné, puisque les nomenclateurs, dont les recherches se bornent à ce seul point-de-vue, loin d'avoir éclairci la matiere, l'ont encore embrouillée par d'autres dénominations & des phrases relatives à des méthodes arbitraires, toujours plus fautives que le coup-d'œil & l'inspection. La pente naturelle que nous avons à comparer les choses que nous voyons pour la premiere fois à celles qui nous sont déjà connues, jointe à la difficulté presqu'invincible qu'il y avoit à prononcer les noms donnés aux choses par les Américains, sont les deux causes de cette mauvaise application des dénominations, qui depuis a produit tant d'erreurs. Il est, par exemple, bien plus commode de donner à un animal nouveau le nom de *sanglier* (*u*) ou de *cochon noir*, que de prononcer son nom mexicain *quauh-coyamelt*: de même, il étoit plus aisé d'en appeller un autre *renard Américain* (*x*), que de lui conserver son nom brasilien *tamandua-guacu*; de nommer de même *mouton* ou *chameau du Pérou* (*y*), des

(*u*) Voyez le voyage de Desmarchais, *tome III, p. 112*; & l'Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, par Barrere *Paris 1740*; avec l'Histoire du Mexique, par Hernandès, *p. 637*; & l'Histoire de la nouvelle Espagne, par Fernandès, *p. 8*.

(*x*) Voyez Desmarchais, *tome III p. 307*.

(*y*) Voyez Hernandès, *Hist du Mexique*, *p. 660*.

animaux qui dans cette langue se nommoient *pelon ichiath-oquitli* : on a de même appellé *cochon-d'eau* (z) le *cabia* ou *cabionara*, ou *capybara*, quoique ce soit un animal très différent d'un cochon, le *carigueibeju* s'est appellé *loutre*. Il en est de même de presque tous les autres animaux du nouveau monde, dont les noms étoient si barbares & si étrangers pour les Européens, qu'ils chercherent à leur en donner d'autres par des ressemblances, quelquefois heureuses, avec les animaux de l'ancien continent, mais souvent aussi par de simples rapports, trop éloignés pour fonder l'application de ces dénominations. On a regardé comme des lièvres & des lapins cinq ou six espèces de petits animaux, qui n'ont guere d'autre rapport avec les liévres & les lapins que d'avoir, comme eux, la chair bonne à manger. On a appellé *vache* ou *élan* un animal sans cornes ni bois, que les Américains nommoient *tapiierette* au Bresil & *manipouris* à la Guiane ; que les Portugais ont ensuite appellé *anta*, & qui n'a d'autre rapport avec la vache ou l'élan, que celui de leur ressembler un peu par la forme du corps. Les uns ont comparé le *pak* ou le *poca* au lapin, & les autres ont dit qu'il étoit semblable à un pourceau de deux mois (*a*). Quelques-uns ont regardé le *philandre* comme un rat, & l'ont appellé *rat de*

(z) Voyez Desmarchais, *tome III, p.* 314.

(*a*) Voyez l'Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *p.* 484 *& suivantes.*

bois; d'autres l'ont pris pour un petit renard (*b*). Mais il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter ici plus long-temps ſur ce ſujet, ni d'expoſer dans un plus grand détail les fauſſes dénominations que les voyageurs, les hiſtoriens & les nomenclateurs ont appliquées aux animaux de l'Amérique; parce que nous tâcherons de les indiquer & de les corriger, autant que nous le pourrons, dans la ſuite de ce diſcours & lorſque nous traiterons de chacun de ces animaux en particulier.

On voit que toutes les eſpèces de nos animaux domeſtiques d'Europe, & les plus grands animaux ſauvages de l'Afrique & de l'Aſie, manquoient au nouveau monde; il en eſt de même de pluſieurs autres eſpèces moins conſidérables dont nous allons faire mention le plus ſuccintement qu'il nous ſera poſſible.

Les gazelles, dont il y a pluſieurs eſpèces différentes, & dont les unes ſont en Arabie, les autres dans l'Inde orientale & les autres en Afrique, ont toutes à-peu-près également beſoin d'un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier: elles ne ſe ſont jamais donc étendues dans les pays du nord de l'ancien continent pour paſſer dans le nouveau; auſſi ces eſpèces d'Afrique & d'Aſie ne s'y ſont pas trouvées: il paroît ſeulement qu'on a tranſporté l'eſpèce qu'on a appellée *gazelle d'Afrique*, & que Hernan-

(*b*) *Vide* Klein, *de quadrup. p.* 59; & Barrere Hiſtoire de la France équinoxiale, *p.* 166.

dès nomme *algazel* (c) *ex Aphricâ.* L'animal de la nouvelle Eſpagne que le même Auteur appelle *temamaçam*, que Seba déſigne par le nom de *cervus*, Klein par celui de *tragulus* & M. Briſſon (*d*) par celui de *gazelle de la nouvelle Eſpagne*, paroît auſſi différer par l'eſpèce, de toutes les gazelles de l'ancien continent.

On ſeroit porté à imaginer que le chamois, qui ſe plaît dans les neiges des Alpes n'auroit pas craint les glaces du Nord, & que de-là il auroit pu paſſer en Amérique : cependant il ne s'y eſt pas trouvé. Cet animal ſemble affecter non-ſeulement un climat, mais une ſituation particuliere ; il eſt attaché aux ſommets des hautes montagnes des Alpes, des Pyrénées, &c. & loin de s'être rèpandu dans les pays éloignés, il n'eſt jamais deſcendu dans les plaines qui ſont au pied de ces montagnes. Ce n'eſt pas le ſeul animal qui affecte conſtamment un pays, ou plutôt une ſituation particuliere : la marmotte, le bouquetin, l'ours, le lynx ou loup-cervier ſont auſſi des animaux montagnards que l'on trouve très rarement dans les plaines.

Le buffle qui eſt un animal des pays chauds, & qu'on a rendu domeſtique en Italie, reſſemble encore moins que le bœuf au biſon d'Amérique, & ne s'eſt pas trouvé dans ce nouveau continent.

(c) Voyez Hernandès, *Hiſt. du Mexique, p.* 512.

(*d*) Voyez le Règne animal, par M. Briſſon ; *p.* 70.

Le bouquetin se trouve au-dessus des plus hautes montagnes de l'Europe & de l'Asie, mais on ne l'a jamais vu sur les Cordillères.

L'animal (*e*) dont on tire le musc & qui est à-peu-près de la grandeur d'un daim, n'habite que quelques contrées particulieres de la Chine & de la Tartarie orientale ; le chevrotain (*f*), que l'on connoît sous le nom de *petit cerf de Guinée*, paroît confiné dans certaines provinces de l'Afrique & des Indes orientales, &c.

Le lapin, qui vient originairement d'Espagne, & qui s'est répandu dans tous les pays tempérés de l'Europe, n'étoit point en Amérique ; les animaux de ce continent auxquels on a donné son nom sont d'espèces différentes, & tous les vrais lapins qui s'y voient actuellement y ont été transportés d'Europe (*g*).

Les furets qui ont été apportés d'Afrique en Europe, où ils ne peuvent subsister sans les soins de l'homme, ne se sont point trouvés en Amérique ; il n'y a pas jusqu'à nos rats & nos souris qui n'y fussent inconnus ; ils y ont passé avec nos vaisseaux (*h*), & ils ont prodigieusement multiplié dans tous les lieux habités de ce nouveau continent.

Voilà donc à-peu-près les animaux de l'an-

(*e*) *Hiam. animal. musci.* Boym. *flor. sinen.* 1656. — *Animal. moschiferum.* Ray, *Synops quadrup. p.* 127.

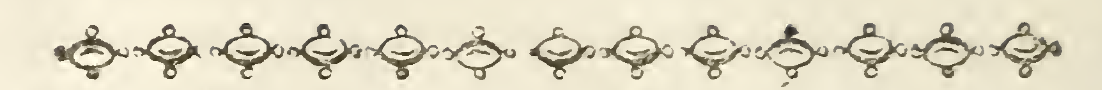
(*f*) *Chevrotain.* Brisson, *Regn. animal p.* 95.

(*g*) Voyez l'Histoire des Incas. *Paris*, 1744, *tome II, p.* 322 & *suivantes.*

(*h*) *idem, ibidem.*

cien continent, l'*éléphant*, le *rhinocéros*, *l'hippopotame*, la *giraffe*, *le chameau*, le *dromadaire* le *lion*, le *tigre*, la *panthere*, le *cheval*, *l'âne*, le *zèbre*, le *bœuf*, le *buffle*, la *brebis*, la *chèvre*, le *cochon*, le *chien*, *l'hyæne*, le *chacal*, la *genette*, la *civette*, le *chat*, la *gazelle*, le *chamois*, le *bouquetin*, le *chevrotain*, le *lapin*, le *furet*, les *rats* & les *ſouris*; aucuns n'exiſtoient en Amérique lorſqu'on en fit la découverte. Il en eſt de même des *loirs*, des *lérots*, des *marmottes*, des *mangouſtes*, des *blaireaux*, des *zibelines*, des *hermines*, de la *gerboiſe*, des *makis* & de pluſieurs eſpèces de ſinges, &c. dont aucune n'exiſtoit en Amérique à l'arrivée des Européens, & qui par conſéquent ſont toutes propres & particulieres à l'ancien continent, comme nous tâcherons de le prouver en détail, lorſqu'il ſera queſtion de chacun de ces animaux en particulier.





ANIMAUX

DU NOUVEAU MONDE.

Les animaux du nouveau Monde étoient aussi inconnus pour les Européens, que nos animaux l'étoient pour les Américains. Les seuls peuples à demi-civilisés de ce nouveau continent, étoient les Péruviens & les Mexicains : ceux-ci n'avoient point d'animaux domestiques; les seuls Péruviens avoient du bétail de deux espèces, le *lama* & le *pacos*, & un petit animal qu'ils appelloient *alco*, qui étoit domestique dans la maison, comme le sont nos petits chiens. Le pacos & le lama, que Fernandès appelle *peruich-catl (a)*; c'est à-dire (en Anglois) *bétail Péruvien*, affectent, comme le Chamois, une situation particuliere. Ils ne se trouvent que dans les montagnes du Pérou, du Chili & de la nouvelle Espagne, quoiqu'ils fussent devenus domestiques chez les Péruviens, & que par conséquent les hommes ayent favorisé leur multiplication & les ayent transportés

(*a*) *Peruich-catl.* Fernandès, *Hist. nov. Hisp. p. 11* — *Camelus Peruanus* glama *dictus.* Ray, *Synops. quadrup. p. 145.* — *Camelus, seu Camelocongener Peruvianum, lanigerum*, pacos *dictum.* Idem, ibid. p. 147.

portés ou conduits dans les contrées voisines, ils ne se sont propagés nulle part, ils ont même diminué dans leur pays natal, où l'espèce en est actuellement moins nombreuse qu'elle ne l'étoit avant qu'on y eût transporté le bétail d'Europe, qui a très bien réussi dans toutes les contrées méridionales de ce continent.

Si l'on y réfléchit, il paroîtra singulier que dans un monde presque tout composé de naturels sauvages, dont les mœurs approchoient beaucoup plus que les nôtres de celles des bêtes, il n'y eût aucune société, ni même aucune habitude entre ces hommes sauvages & les animaux qui les environnoient; puisque l'on n'a trouvé des animaux domestiques que chez les peuples déjà civilisés : cela ne prouve-t-il pas que l'homme dans l'état de sauvage, n'est qu'une espèce d'animal incapable de commander aux autres, & qui n'ayant comme eux que les facultés individuelles, s'en sert de même pour chercher sa subsistance & pourvoir à sa sureté en attaquant les foibles, en évitant les forts, & sans avoir aucune idée de sa puissance réelle & de sa supériorité de nature sur tous ces êtres, qu'il ne cherche point à se subordonner ? En jetant un coup-d'œil sur tous les peuples entiérement, ou même à demi-policés, nous trouverons partout des animaux domestiques; chez nous, le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat; le buffle en Italie, le renne chez les Lappons; le lama, le pacos & l'alco chez les Péru-

viens ; le dromadaire, le chameau & d'autres eſpèces de bœufs, de brebis & de chèvres chez les Orientaux ; l'éléphant même chez les peuples du Midi ; tous ont été ſoumis au joug, réduits, en ſervitude ou bien admis à la ſociété ; tandis que le Sauvage cherchant à peine la ſociété de ſa femelle, craint ou dédaigne celle des animaux. Il eſt vrai que de toutes les eſpèces que nous avons rendues domeſtiques dans ce continent, aucune n'exiſtoit en Amérique ; mais ſi les hommes ſauvages dont elle étoit peuplée, ſe fuſſent anciennement réunis, & qu'ils ſe fuſſent prêté les lumieres & les ſecours mutuels de la ſociété, ils auroient ſubjugué & fait ſervir à leur uſage la plupart des animaux de leur pays, car ils ſont preſque tous d'un naturel doux, docile & timide ; & il y en a peu de mal-faiſans & preſqu'aucun de redoutable. Ainſi, ce n'eſt ni par fiérté de nature, ni par indocilité de caractere que ces animaux ont conſervé leur liberté, évité l'eſclavage ou la domeſticité ; mais par la ſeule impuiſſance de l'homme, qui ne peut rien en effet que par les forces de la ſociété, ſa propagation même, ſa multiplication en dépend. Ces terres immenſes du nouveau monde n'étoient, pour ainſi dire, que parſemées de quelques poignées d'hommes ; & je crois qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit pas dans toute l'Amérique, lorſqu'on en fit la découverte, autant d'hommes qu'on en compte actuellement dans la moitié de l'Europe. Cette diſette dans l'eſpèce humaine faiſoit l'abon-

dance, c'eſt-à-dire, le grand nombre dans chaque eſpèce des animaux naturels au pays; ils avoient beaucoup moins d'ennemis & beaucoup plus d'eſpace : tout favoriſoit donc leur multiplication, & chaque eſpèce étoit relativement très nombreuſe en individus : mais il n'en étoit pas de même du nombre abſolu des eſpèces, elles étoient en petit nombre, & ſi on les compare avec celui des eſpèces de l'ancien continent, on trouvera qu'il ne va peut-être pas au quart, & tout au plus au tiers. Si nous comptons deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes (*b*) dans toute la terre habitable ou connue, nous en trouverons plus de cent trente eſpèces dans l'ancien continent, & moins de ſoixante-dix dans le nouveau; & ſi l'on en ôtoit encore les eſpèces communes aux deux continens, c'eſt-à-dire celles ſeulement qui par leur nature peuvent ſupporter le froid, & qui ont pu communiquer par les terres du nord de ce continent dans l'autre, on ne trouvera guere que quarante eſpèces d'animaux propres & naturels aux terres du nouveau monde. La Nature vivante y eſt donc beaucoup moins agiſſante, beaucoup moins variée, & nous pouvons même dire beaucoup moins forte; car nous verrons, par l'énu-

---

(*b*) M. Linnæus, dans ſa derniere édition, *Holms*, 1758, n'en compte que cent ſoixante-ſept. M. Briſſon, dans ſon Règne animal, en indique deux cents ſoixante ; mails il en faut retrancher peut-être plus de ſoixante, qui ne ſont que des variétés & non pas des eſpèces diſtinctes & différentes.

mération des animaux de l'Amérique, que non-ſeulement les eſpèces en ſont en petit nombre, mais qu'en général tous les animaux y ſont incomparablement plus petits que ceux de l'ancien continent, & qu'il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant, au rhinocéros, à l'hippopotame, au dromadaire, à la giraffe, au buffle, au lion, au tigre, &c. Le plus gros de tous les animaux de l'Amérique méridionale eſt le *tapir* ou *tapiierete* (*c*) du Breſil; cet animal, le plus grand de tous, cet éléphant du nouveau monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois ou d'une très petite mule; car on l'a comparé à l'un & à l'autre de ces animaux, quoiqu'il ne leur reſſemble en rien, n'étant ni ſolipède, ni pied-fourchu, mais fiſſipède irrégulier, ayant quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derriere; il a le corps à-peu-près de la forme de celui d'un cochon, la tête cependant beaucoup plus groſſe à proportion, point de défenſes ou dents canines, la lèvre ſupérieure fort alongée & mobile à volonté. Le lama dont nous avons parlé, n'eſt pas ſi gros que le tapir, & ne paroît grand que par l'alongement du cou & la hauteur des jambes. Le pacos eſt encore de beaucoup plus petit.

(*c*) *Tapiierete, Braſilienſ.* Piſon, *Hiſt. nat. p.* 101. Marcgravii, *Hiſt. Braſil. p.* 229. — *Maypoury. Manipouris* Barrere, *Hiſt. Fr. equin. p.* 161. — Le *Tapir* ou *Manipouris.* Briſſon, *Regn. animal. p.* 119. Les Portugais l'appellent *Anta.*

Le cabiai (*d*) qui eſt après le tapir, le plus gros animal de l'Amérique méridionale, ne l'eſt cependant pas plus qu'un cochon de grandeur médiocre; il diffère autant qu'aucun des précédens de tous les animaux de l'ancien continent; car quoiqu'on l'ait appellé *cochon de marais* (*e*) ou *cochon-d'eau*, il differe du cochon par des caracteres eſſentiels & très apparens, il eſt fiſſipède, ayant, comme le tapir, quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derriere : il a les yeux grands, le muſeau gros & obtus, les oreilles petites, le poil court & point de queue. Le tajacou (*f*), qui eſt encore plus petit que le cabiai & qui reſſemble plus au cochon, ſurtout par l'extérieur, en differe beaucoup par la conformation des parties intérieures, par la figure de l'eſtomac, par la forme des poumons, par la groſſe glande & l'ouverture qu'il a ſur le dos, &c. il eſt donc, comme nous l'avons dit, d'une eſpèce différente de celle du cochon; & ni le tajacou, ni le cabiai, ni le tapir, ne ſe trouvent nulle part dans l'ancien continent. Il en eſt de

---

(*d*) *Capybara Braſilienſibus.* Marcgravii, *Hiſt. Braſil. p. 230.*

(*e*) *Sus maximus paluſtris.* Barrere, *Hiſt. Fr. équin. p. 160.*----Cochon d'eau. Voyages de Deſmarchais, *tome III, p. 314.*

(*f*) *Tajacu.* Piſon, *Hiſt. nat. p. 98.* --- *Tajacu, Caaigoara Braſilienſibus.* Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* page 229. — *Coyamel.* Fernandès, *Hiſt. nov. Hiſp.* page 8.

même du *tamandua-cuacu* ou *ouariri* (*g*), & du *ouatiriou* (*h*), que nous avons appellés *fourmillers* ou *mangeurs de fourmis* : ces animaux dont les plus gros sont d'une taille au-dessous de la médiocre, paroissent être particuliers aux terres de l'Amérique méridionale ; ils sont très singuliers en ce qu'ils n'ont point de dents, qu'ils ont la langue cylindrique commme celle des oiseaux qu'on appelle *pics* ; l'ouverture de la bouche très petite, avec laquelle ils ne peuvent ni mordre ni presque saisir ; ils tirent seulement leur langue qui est très longue, & la mettent à portée des fourmis, ils la retirent lorsqu'elle en est chargée, & ne peuvent se nourrir que par cette industrie.

Le *paresseux* (*i*), que les naturels du Bresil appellent *ai* ou *hai*, à cause du cri plaintif *ai* qu'il ne cesse de faire entendre, nous paroît être aussi un animal qui n'appartient qu'au nouveau continent. Il est encore beaucoup plus petit que les précédens n'ayant qu'environ deux pieds de longueur ; & il est très singulier, en ce qu'il marche plus lentement qu'une tortue, qu'il n'a que trois doigts tant aux pieds de devant qu'à

(*g*) *Tamandua cuacu sive major.* Pison, *Hist. nat. p.* 320. — Le Fourmilier-tamanoir. Brisson, *Reg. animal. p.* 24.

(*h*) *Tamandua minor flavescens. Ouatiriouacou.* Barrère, *Hist. Fr. équin.. p.* 163.

(*i*) *Ai* ou *Paresseux.* Desmarchais, *tome III*, *p.* 300. — *Ouaikaré.* Barrère, *Hist. Fr. équin. p.* 174.

ceux de derriere, que ſes jambes de devant ſont beaucoup plus longues que celles de derriere ; qu'il a la queue très courte & qu'il n'a point d'oreilles ; d'ailleurs le pareſſeux & le tatou ſont les ſeuls parmi les quadrupèdes, qui n'ayant ni dents inciſives ni dents canines, ont ſeulement des dents molaires cylindriques & arrondies à l'extrémité, à-peu-près comme celles de quelques cétacées, tels que le cachalot.

Le cariacou de la Guiane, que nous avons eu vivant, eſt un animal de la nature & de la grandeur de nos plus grands chevreuils ; le mâle porte un bois ſemblable à celui de nos chevreuils & qui tombe de même tous les ans ; la femelle n'en a point : on l'appelle à Cayenne *biche des bois.* Il y a une autre eſpèce qu'ils appellent auſſi *petit cariacou*, ou *biche des marais* ou *des Palétuviers*, qui eſt conſidérablement plus petite que la premiere, & dans laquelle le mâle n'a point de bois : j'ai ſoupçonné, à cauſe de la reſſemblance du nom, que le cariacou de Cayenne pouvoit être le *cuguacu* (*k*) ou *cougouacou-apara* du Breſil ; & ayant confronté les notices que Piſon & Marcgrave nous ont données du cougouacou, avec les caracteres du cariacou, il nous a paru que c'étoit le même animal, qui cependant eſt aſſez différent de notre chevreuil pour qu'on

(*k*) *Cuguacu-ete. Cuguacu-apara.* Piſon. *Hiſt. nat.* p. 97. — Marcg. *Hiſt. Braſil* pag. 235. — Biche des Palétuviers. Biche des Bois. Barrère, *Hiſt. Fr. équin.* p. 151.

doive le regarder comme faisant une espèce différente.

Le tapir, le cabiai, le tajacou, le fourmiller, le pareſſeux, le cariacou, le lama ; le pacos, le biſon, le puma, le jaguar, le couguar, le jaguarète, le chat-pard, &c. ſont donc les plus grands animaux du nouveau continent; les médiocres & les petits ſont les cuandus ou gouandous (*l*), les agoutis (*m*), les coatis, les pacas (*n*), les philandres (*o*), les cochons d'Inde (*p*), les aperea (*q*), & les tatous (*r*), que je crois tous originaires & propres au nouveau monde quoique les Nomenclateurs les plus récens parlent d'une eſpèce de tatous des Indes orientales, & d'une autre eſpèce en Afrique,

---

(*l*) *Cuandu Braſilienſibus*. Piſon, *Hiſt. nat. p.* 99. --- Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* page 233. - - *Gouandou*. Barrère. *Hiſt. Fr. équin. p.* 153. --- Chat-èpineux, Deſmarchais, *tome III*, *p.* 303. --- Le Porc-épic d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal. p.* 129.

(*m*) Voyez dans ce volume l'article de l'*Agouti* & celui du *Coati*.

(*n*) Paca. Piſon, *Hiſt. nat. p.* 101. *Paca Braſilienſibus*, Marcg. *Hiſt. Braſil. p.* 224. -- *Oüirana Pak*. Barrère. *Hiſt. Fr. équinox.* page 152.

(*o*) *Carigueya Braſilienſibus*. Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* page 222. --- *Opoſſum*. Jean de Laët, *p.* 82. --- Le Philandre. Briſſon, *Regn. animal. p.* 286 *& ſuivantes*.

(*p*) Voyez dans le ſecond volume de cette Hiſtoire naturelle l'article du *Cochon d'Inde*.

(*q*) *Aperea Braſilienſibus*. Marcgravii, *Hiſt. Braſil. p.* 223. --- Le Lapin du Breſil. Briſſon, *Regn. animal.* page 146.

(*r*) *Tatou*, *Armadillo*, *Ayotochtli*. Hernandès, *Hiſt. Mex. p.* 314.

que. Comme c'eſt ſeulement ſur le témoignage de l'Auteur de la deſcription du Cabinet de Seba, que l'on a fait mention de ces tatous Africains & Orientaux, cela ne fait point une autorité ſuffiſante pour que nous puiſſions y ajouter foi; car on ſait en général combien il arrive de ces petites erreurs, de ces quiproquo de noms & de pays lorſqu'on forme une collection d'Hiſtoire naturelle: on achète un animal ſous le nom de *chauve-ſouris de Ternate* ou d'*Amérique*, & un autre ſous celui de *tatou des Indes orientales*; on les annonce enſuite ſous ces noms dans un ouvrage où l'on fait la deſcription de ce Cabinet, & de-là ces noms paſſent dans les liſtes de nos Nomenclateurs, tandis qu'en examinant de plus près on trouve que ces chauve-ſouris de Ternate ou d'Amérique ſont des chauve-ſouris de France (*s*), & que ces tatous des Indes ou d'Afrique pourroient bien être auſſi des tatous d'Amérique.

Juſqu'ici nous n'avons pas parlé des ſinges, parce que leur hiſtoire demande une diſcuſſion particuliere. Comme le mot *ſinge* eſt un mot générique que l'on applique à un grand nombre d'eſpèces différentes les unes des autres, il n'eſt pas étonnant que l'on ait dit qu'il

(*s*) Voyez au *ſecond volume* de cette hiſtoire naturelle l'article des *Chauve-ſouris*. Voyez auſſi la deſcription du Cabinet de Seba, *volume 1*, *page 47*, où il donne les figures de l'armadille d'Afrique, & la *page 62*, où il donne celle de l'armadille Orientale.

ſe trouvoit des ſinges en grande quantité dans les pays méridionaux de l'un & de l'autre continent; mais il s'agit de ſavoir ſi les animaux que l'on appelle *ſinges* en Aſie & en Afrique, ſont les mêmes que les animaux auxquels on a donné ce même nom en Amérique ; il s'agit même de voir & d'examiner ſi de plus de trente eſpèces de ſinges que nous avons eu vivans, une ſeule de ces eſpèces ſe trouve également dans les deux continens.

Le ſatyre (*t*) ou l'homme des bois, qui par ſa conformation paroît moins différer de l'homme que du ſinge, ne ſe trouve qu'en Afrique ou dans l'Aſie méridionale, & n'exiſte point en Amérique.

Le gibbon (*u*) dont les jambes de devant ou les bras ſont auſſi longs que tout le corps, y compris même les jambes de derriere, ſe trouve aux grandes Indes & point en Amérique. Ces deux eſpèces de ſinges que nous avons eu vivans, n'ont point de queue.

Le ſinge (*x*) proprement dit, dont le poil eſt d'une couleur verdâtre mêlée d'un peu de jaune, & qui n'a point de queue, ſe

(*t*) *Satyrus Indicus, Ourang-outang Indis, & homo ſylveſt. dict.* Charleton, *Exerc. p. 16*. — L'homme des bois. Briſſon. *Regn. animal. p. 189.*

(*u*) Ce ſinge que nous avons vu vivant, & que M. Dupleix avoit amené de Pondichery, n'eſt indiqué dans aucune nomenclature.

(*x*) *Simia ſimpliciter dicta.* Ray, *Synopſ. quadrup.* page 149.

trouve en Afrique & dans quelques autres endroits de l'ancien continent, mais point dans le nouveau. Il en eſt de même des ſinges cynocéphales, dont on connoît deux ou trois eſpèces; leur muſeau eſt moins court que celui des précédens, mais comme eux ils ſont ſans queue, ou du moins ils l'ont ſi courte qu'on a peine à la voir. Tous ces ſinges qui n'ont point de queue, ceux ſurtout dont le muſeau eſt court, & dont la face approche par conſéquent beaucoup de celle de l'homme, ſont les vrais ſinges; & les cinq ou ſix eſpèces dont nous venons de parler, ſont toutes naturelles & particulieres aux climats chauds de l'ancien continent, & ne ſe trouvent nulle part dans le nouveau. On peut donc déjà dire qu'il n'y a point de vrais ſinges en Amérique.

Le baboüin (*y*), qui eſt un animal plus gros qu'un dogue, & dont le corps eſt raccourci, ramaſſé à-peu-près comme celui de l'hyæne, eſt fort différent des ſinges dont nous venons de parler; il a la queue très courte & toujours droite, le muſeau alongé & large à l'extrémité, les feſſes nues & de couleur de ſang, les jambes fort courtes, les ongles forts & pointus. Cet animal qui eſt très fort & très méchant, ne

(*y*) *Papio*. Ray, *Synopſ. quadrup.* page 158. — *Babio.* Charleton. *Exer.* page 16. — *Cebus - papio. Baboon. Hyæna geſneri.* Klein, *de quadrup.* page 89. — *Babouin.* Mémoires de Kolb, *tome III, page 55.* — *Babouin,* Briſſon., *Regn. animal.* page 192.

ſe trouve que dans les déſerts des parties méridionales de l'ancien continent, & point du tout dans ceux de l'Amérique.

Toutes les eſpèces de ſinges qui n'ont point de queue, ou qui n'ont qu'une queue très courte, ne ſe trouvent donc que dans l'ancien continent; & parmi les eſpèces qui ont de longues queues, preſque tous les grands ſe trouvent en Afrique; il y en a peu qui ſoient même d'une taille médiocre en Amérique, mais les animaux qu'on a déſignés par le nom générique de *petits ſinges à longue queue* y ſont en grand nombre; ces eſpèces de petits ſinges à longue queue ſont les ſapajous, les ſagouins, les tamarins, &c. Nous verrons dans l'hiſtoire particuliere que nous ferons de ces animaux, que tous ces ſinges d'Amérique ſont différens des ſinges de l'Afrique & de l'Aſie.

Les makis (z) dont nous connoiſſons trois ou quatre eſpèces ou variétés, & qui approchent aſſez des ſinges à longue queue, qui comme eux ont des mains, mais dont le muſeau eſt beaucoup plus alongé & plus pointu, ſont encore des animaux particuliers à l'ancien continent, & qui ne ſe ſont pas trouvés dans le nouveau. Ainſi tous les animaux de l'Afrique ou de l'Aſie méridionale qu'on a déſignés par le nom de *ſinge*, ne ſe trouvent pas plus en Amérique que

---

(z) *Simia ſciurus lanuginoſus fuſcus, &c.* Gazophil; Petiver. *Tab.* 17. *fig. v.* ---- *Proſimia fuſca.* Le maki. Briſſon. *Regn. animal. page* 220 *& ſuiv.*

les éléphans, les rhinocéros ou les tigres. Plus on fera de recherches & de comparaisons exactes à ce sujet, plus on sera convaincu que les animaux des parties méridionales de chacun des continens n'existoient point dans l'autre, & que le petit nombre de ceux qu'on y trouve aujourd'hui ont été transportés par les hommes, comme la brebis de Guinée qui a été portée au Bresil; le cochon d'Inde, qui au contraire a été porté du Bresil en Guinée, & peut-être encore quelques autres espèces de petits animaux, desquels le voisinage & le commerce de ces deux parties du monde ont favorisé le transport. Il y a environ cinq cents lieues de mer entre les côtes du Bresil & celles de la Guinée, il y en a plus de deux mille des côtes du Pérou à celles des Indes orientales: tous ces animaux qui par leur nature ne peuvent supporter le climat du nord, ceux même qui, pouvant le supporter, ne peuvent produire dans ce même climat, sont donc confinés de deux ou trois côtés par des mers qu'ils ne peuvent traverser, & d'autre côté par des terres trop froides qu'ils ne peuvent habiter sans périr; ainsi, l'on doit cesser d'être étonné de ce fait général, qui d'abord paroît très singulier, & que personne avant nous n'avoit même soupçonné, savoir qu'aucun des animaux de la zone torride dans l'un des continens, ne s'est trouvé dans l'autre.

ANIMAUX

Communs aux deux Continens.

Nous avons vu par l'énumération précédente, que non-seulement les animaux des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie, manquent à l'Amérique, mais même que la plupart de ceux des climats tempérés de l'Europe y manquent également. Il n'en est pas ainsi des animaux qui peuvent aisément supporter le froid & se multiplier dans les climats du Nord; on en trouve plusieurs dans l'Amérique septentrionale, & quoique ce ne soit jamais sans quelque différence assez marquée, on ne peut cependant se refuser à les regarder comme les mêmes, & à croire qu'ils ont autrefois passé de l'un à l'autre continent par les terres du Nord, peut-être encore actuellement inconnues, ou plutôt anciennement submergées; & cette preuve, tirée de l'Histoire naturelle, démontre mieux la contiguité presque continue des deux continens vers le Nord, que toutes les conjectures de la Géographie spéculative.

Les ours des Illinois, de la Louisiane, &c. paroissent être les mêmes que nos ours; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.

Le cerf du Canada, quoique plus petit

que notre cerf, n'en diffère au reste que par la plus grande hauteur du bois, le plus grand nombre d'andouillers & par la queue qu'il a plus longue.

Il en est de même du chevreuil, qui se trouve au midi du Canada & dans la Louisiane, qui est aussi plus petit, & qui a la queue plus longue que le chevreuil d'Europe; & encore de l'Orignal qui est le même animal que l'élan, mais qui n'est pas si grand.

Le renne de Lapponie, le daim de Groënland & le karibou de Canada me paroissent ne faire qu'un seul & même animal. Le daim ou cerf de Groënland, décrit & dessiné par Édouard (*a*), ressemble trop au renne pour qu'on puisse le regarder comme faisant une espèce différente; & à l'égard du karibou dont on ne trouve nulle part de description exacte, nous avons cependant jugé par toutes les indications que nous avons pu recueillir, que c'étoit le même animal que le renne. M. Brisson (*b*) a cru devoir en faire une espèce différente, & il rapporte le karibou au *cervus Burgundicus* de Jonston; mais ce *cervus Burgundicus*, est un animal inconnu, & qui sûrement n'existe ni en Bourgogne ni en Europe : c'est simplement un nom que l'on aura donné à quelque tête de cerf ou de daim dont le bois étoit bizarre; ou bien il se pourroit que

(*a*) *Voyez* A Natural History of birds by George Edwards. *London* 1743, page 51.

(*b*) Brisson, *Regn. animal. page 91.*

la tête du karibou qu'a vue M. Briſſon, & dont le bois n'étoit composé de chaque côté que d'un ſeul mérain droit, long de dix pouces, avec un andouiller près de la baſe tourné en avant, ſoit en effet une tête de renne femelle, ou bien une jeune tête d'une premiere ou d'une ſeconde année : car on ſait que dans le renne la femelle porte un bois comme le mâle, mais beaucoup plus petit, & que dans tous deux la direction des premiers andouillers eſt en avant ; & enfin que dans cet animal l'étendue & les ramifications du bois, comme dans tous les autres qui en portent, ſuivent exactement la progreſſion des années.

Les liévres, les écureuils, les hériſſons, les rats muſqués, les loutres, les marmottes, les rats, les muſaraignes, les chauve-ſouris, les taupes ſont auſſi des eſpèces qu'on pourroit regarder comme communes aux deux continens, quoique dans tous ces genres il n'y ait aucune eſpèce qui ſoit parfaitement ſemblable en Amérique à celles de l'Europe ; & l'on ſent qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de prononcer ſi ce ſont réellement des eſpèces différentes, ou ſeulement des variétés de la même eſpèce, qui ne ſont devenues conſtantes que par l'influence du climat.

Les caſtors de l'Europe paroiſſent être les mêmes que ceux du Canada ; ces animaux préférent les pays froids, mais ils peuvent auſſi ſubſiſter & ſe multiplier dans les pays tempérés ; il y en a encore quelques-uns en France dans les îles du Rhône ;

il y en avoit autrefois en bien plus grand nombre, & il paroît qu'ils aiment encore moins les pays trop peuplés que les pays trop chauds : ils n'établissent leur société que dans des déserts éloignés de toute habitation ; & dans le Canada même, qu'on doit encore regarder comme un vaste désert, ils se sont retirés fort loin des habitations de toute la Colonie.

Les loups & les renards sont aussi des animaux communs aux deux continens : on les trouve dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale, mais avec des variétés ; il y a sur-tout des renards & des loups noirs, & tous y sont en général plus petits qu'en Europe, comme le sont aussi tous les autres animaux, tant ceux qui sont naturels au pays, que ceux qui y ont été transportés.

Quoique la belette & l'hermine fréquentent les pays froids en Europe, elles sont au moins très rares en Amérique ; il n'en est pas absolument de même des martes, des fouines & des putois.

La marte du nord de l'Amérique paroît être la même que celle de notre nord ; le vison de Canada ressemble beaucoup à la fouine ; & le putois rayé de l'Amérique septentrionale, n'est peut-être qu'une variété de l'espèce du putois de l'Europe.

Le lynx ou loup-cervier qu'on trouve en Amérique, comme en Europe, nous a paru le même animal ; il habite les pays froids de préférence, mais il ne laisse pas de vivre & de multiplier sous les cli-

mats tempérés, & il ſe tient ordinairement dans les forêts & ſur les montagnes.

Le phoca ou veau-marin paroît confiné dans les pays du nord, & ſe trouve également ſur les côtes de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale.

Voilà tous les animaux, à très peu près, qu'on peut regarder comme communs aux deux continens de l'ancien & du nouveau monde; & dans ce nombre qui, comme l'on voit, n'eſt pas conſidérable, on doit en retrancher peut-être encore plus d'un tiers, dont les eſpèces, quoiqu'aſſez ſemblables en apparence, peuvent cependant être réellement différentes. Mais en admettant même dans tous ces animaux l'identité d'eſpèce avec ceux d'Europe, on voit que le nombre de ces eſpèces communes aux deux continens, eſt aſſez petit en comparaiſon de celui des eſpèces qui ſont propres & particulières à chacun des deux: on voit de plus qu'il n'y a de tous ces animaux que ceux qui habitent ou fréquentent les terres du Nord, qui ſoient communs aux deux mondes, & qu'aucun de ceux qui ne peuvent ſe multiplier que dans les pays chauds ou tempérés, ne ſe trouvent à la fois dans tous les deux.

Il ne paroît donc plus douteux que les deux continens ne ſoient ou n'ayent été contigus vers le nord, & que les animaux qui leur ſont communs n'ayent paſſé de l'un à l'autre par des terres qui nous ſont inconnues. On ſeroit fondé à croire, ſurtout d'après les nouvelles découvertes des Ruſſes au

nord de Kamtſchatka, que c'eſt avec l'Aſie que l'Amérique communique par des terres contiguës, & il ſemble au contraire que le nord d'Europe en ſoit & en ait été toujours ſéparé par des mers aſſez conſidérables pour qu'aucun animal quadrupède n'ait pu les franchir ; cependant les animaux du nord de l'Amérique ne ſont pas préciſément ceux du nord de l'Aſie, ce ſont plutôt ceux du nord de l'Europe. Il en eſt de même des animaux des contrées tempérées : l'argali (*c*), la zibeline, la taupe dorée de Sibérie, le muſc de la Chine ne ſe trouvent point à la baye d'Hudſon, ni dans aucune autre partie du nord-oueſt du nouveau continent ; on trouve au contraire dans les terres du nord-eſt de l'Amérique, non-ſeulement les animaux communs à celles du nord en Europe & en Aſie, mais auſſi ceux qui ſemblent être particuliers à l'Europe ſeule, comme l'élan, le renne, &c. Néanmoins il faut avouer que les parties orientales du nord de l'Aſie ſont encore ſi peu connues qu'on ne peut pas aſſurer ſi les animaux du nord de l'Europe s'y trouvent ou ne s'y trouvent pas.

Nous avons remarqué comme une choſe très ſingulière, que dans le nouveau conti-

---

(*c*) *Argali*, animal de Sibérie dont M. Gmelin donne une bonne deſcription dans le premier tome de ſes voyages, *p. 368*, & qu'il croit être le même que le *Muſmon* ou *Mouflon* des Anciens. Pline a parlé de cet animal, & Geſner en fait mention dans ſon hiſtoire des quadrupèdes, page 934 & 935.

nent les animaux des provinces méridionales ſont très petits en comparaiſon des animaux des pays chauds de l'ancien continent. Il n'y a en effet nulle comparaiſon pour la grandeur de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe, du chameau, du lion, du tigre, &c. tous animaux naturels & propres à l'ancien continent, & du tapir, du cabiai, du fourmiller, du lama, du puma, du jaguar, &c. qui ſont les plus grands animaux du nouveau monde ; les premiers ſont quatre, ſix, huit & dix fois plus gros que les derniers. Une autre obſervation qui vient encore à l'appui de ce fait général, c'eſt que tous les animaux qui ont été tranſportés d'Europe en Amérique, comme les chevaux, les ânes, les bœufs, les brebis, les chèvres, les cochons, les chiens, &c. tous ces animaux, dis-je, y ſont devenus plus petits ; & que ceux qui n'y ont pas été tranſportés & qui y ſont allés d'eux-mêmes, ceux en un mot qui ſont communs aux deux mondes, tels que les loups, les renards, les cerfs, les chevreuils, les élans, ſont auſſi conſidérablement plus petits en Amérique qu'en Europe, & cela ſans aucune exception.

Il y a donc dans la combinaiſon des élémens & des autres cauſes phiſiques, quelque choſe de contraire à l'agrandiſſement de la Nature vivante dans ce nouveau monde : il y a des obſtacles au développement & peut-être à la formation des grands germes : ceux même qui, par les douces influences d'un autre climat, ont reçu leur forme plénière & leur extenſion toute entière, ſe reſ-

ſerrent, ſe rapetiſſent ſous ce ciel avare & dans cette terre vide où l'homme en petit nombre étoit épars, errant; où loin d'uſer en maître de ce territoire comme de ſon domaine, il n'avoit nul empire; où ne s'étant jamais ſoumis ni les animaux ni les élémens, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, & n'exiſtoit pour la Nature que comme un être ſans conſéquence, une eſpèce d'automate impuiſſant, incapable de la réformer ou de la ſeconder; elle l'avoit traité moins en mere qu'en marâtre en lui refuſant le ſentiment d'amour & le deſir vif de ſe multiplier. Car, quoique le Sauvage du nouveau monde ſoit à peu près de même ſtature que l'homme de notre monde, cela ne ſuffit pas pour qu'il puiſſe faire une exception au fait général du rapetiſſement de la Nature vivante dans tout ce continent: le Sauvage eſt foible & petit par les organes de la génération; il n'a ni poil, ni barbe & nulle ardeur pour ſa femelle; quoique plus léger que l'Européen parce qu'il a plus d'habitude à courir, il eſt cependant beaucoup moins fort de corps; il eſt auſſi bien moins ſenſible, & cependant plus craintif & plus lâche; il n'a nulle vivacité, nulle activité dans l'ame; celle du corps eſt moins un exercice, un mouvement volontaire qu'une néceſſité d'action cauſée par le beſoin; ôtez-lui la faim & la ſoif, vous détruirez en même temps le principe actif de tous ſes mouvemens; il demeurera ſtupide-

ment en repos ſur ſes jambes ou couché pendant des jours entiers. Il ne faut pas aller chercher plus loin la cauſe de la vie diſperſée des Sauvages, & de leur éloignement pour la ſociété : la plus précieuſe étincelle du feu de la Nature leur a été refuſée ; ils manquent d'ardeur pour leur femelle, & par conſéquent d'amour pour leurs ſemblables ; ne connoiſſant pas l'attachement le plus vif, le plus tendre de tous, leurs autres ſentimens de ce genre ſont froids & languiſſans ; ils aiment foiblement leurs peres & leurs enfans ; la ſociété la plus intime de toutes, celle de la même famille, n'a donc chez eux que de foibles liens ; la ſociété d'une famille à l'autre n'en a point du tout : dès-lors nulle réunion, nulle république, nul état ſocial. Le phyſique de l'amour fait chez eux le moral des mœurs ; leur cœur eſt glacé, leur ſociété froide & leur empire dur. Ils ne regardent leurs femmes que comme des ſervantes de peine ou des bêtes de ſomme qu'ils chargent, ſans ménagement, du fardeau de leur chaſſe, & qu'ils forcent ſans pitié, ſans reconnoiſſance, à des ouvrages qui ſouvent ſont au-deſſus de leurs forces : ils n'ont que peu d'enfans ; ils en ont peu de ſoin ; tout ſe reſſent de leur premier défaut ; ils ſont indifférens parce qu'ils ſont peu puiſſans ; & cette indifférence pour le ſexe eſt la tache originelle qui flétrit la Nature, qui l'empêche de s'épanouir, & qui, détruiſant les germes de la vie, coupe en même temps la racine de la ſociété.

L'homme ne fait donc point d'exception ici.

La Nature en lui refuſant les puiſſances de l'amour l'a plus maltraité & plus rapetiſſé qu'aucun des animaux ; mais, avant d'expoſer les cauſes de cet effet général, nous ne devons pas diſſimuler que ſi la Nature a rapetiſſé dans le nouveau monde tous les animaux quadrupèdes, elle paroît avoir maintenu les reptiles & agrandi les inſectes : car quoiqu'au Sénégal il y ait encore de plus gros lézards & de plus longs ſerpens que dans l'Amérique méridionale, il n'y a pas à beaucoup près la même différence entre ces animaux qu'entre les quadrupèdes ; le plus gros ſerpent du Sénégal n'eſt pas double de la grande couleuvre de Cayenne, au lieu qu'un élephant eſt peut-être dix fois plus gros que le tapir qui, comme nous l'avons dit, eſt le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale ; mais à l'égard des inſectes, on peut dire qu'ils ne ſont nulle part auſſi grands que dans le nouveau monde : les plus groſſes araignées, les plus grands ſcarabées, les chenilles les plus longues, les papillons les plus étendus ſe trouvent au Breſil, à Cayenne & dans les autres provinces de l'Amérique méridionale ; ils l'emportent ſur preſque tous les inſectes de l'ancien monde, non-ſeulement par la grandeur du corps & des ailes, mais auſſi par la vivacité des couleurs, le mélange des nuances, la variété des formes, le nombre des eſpèces & la multiplication prodigieuſe des individus dans chacune. Les crapauds, les grenouilles & les autres bêtes de ce genre ſont auſſi très groſſes en Amérique. Nous

ne dirons rien des oiſeaux ni des poiſſons ; parce que pouvant paſſer d'un monde à l'autre, il ſeroit preſqu'impoſſible de diſtinguer ceux qui appartiennent en propre à l'un ou l'autre ; au lieu que les inſectes & les reptiles ſont à peu près, comme les quadrupèdes, confinés chacun dans ſon continent.

Voyons donc pourquoi il ſe trouve de ſi grands reptiles, de ſi gros inſectes, de ſi petits quadrupèdes & des hommes ſi froids dans ce nouveau monde. Cela tient à la qualité de la terre, à la condition du ciel, au degré de chaleur, à celui d'humidité, à la ſituation, à l'élévation des montagnes, à la quantité des eaux courantes ou ſtagnantes, à l'étendue des forêts, & ſurtout à l'état brut dans lequel on y voit la Nature. La chaleur eſt en général beaucoup moindre dans cette partie du monde, & l'humidité beaucoup plus grande : ſi l'on compare le froid & le chaud dans tous les degrés de latitude, on trouvera qu'à Québec, c'eſt-à-dire, ſous celle de Paris, l'eau des fleuves géle tous les ans de quelques pieds d'épaiſſeur, qu'une maſſe encore plus épaiſſe de neige y couvre la terre pendant pluſieurs mois, que l'air y eſt ſi froid que tous les oiſeaux fuient & diſparoiſſent pour tout l'hiver, &c. Cette différence de température ſous la même latitude dans la zone tempérée, quoique très grande, l'eſt peut-être encore moins que celle de la chaleur ſous la zone torride : on brûle au Sénégal, & ſous la même ligne on jouit d'une douce température au Pérou ; il en eſt de même ſous toutes les autres latitudes

tudes qu'on voudra comparer. Le continent de l'Amérique eſt ſitué & formé de façon que tout concourt à diminuer l'action de la chaleur; on y trouve les plus hautes montagnes, & par la même raiſon les plus grands fleuves du monde : ces hautes montagnes, forment une chaîne qui ſemble borner vers l'oueſt le continent dans toute ſa longueur; les plaines & les baſſes terres ſont toutes ſituées en deça des montagnes, & s'étendent depuis leur pied juſqu'à la mer, qui de notre côté ſépare les continens : ainſi le vent d'eſt, qui, comme l'on ſait, eſt le vent conſtant & général entre les tropiques, n'arrive en Amérique qu'après avoir traverſé une très vaſte étendue d'eau ſur laquelle il ſe rafraîchit; c'eſt par cette raiſon qu'il fait beaucoup moins chaud au Bréſil, à Cayenne, &c. qu'au Sénégal, en Guinée, &c. où ce même vent d'eſt arrive chargé de la chaleur de toutes les terres & des ſables brûlans qu'il parcourt en traverſant & l'Afrique & l'Aſie. Qu'on ſe rappelle ce que nous avons dit au ſujet de la différente couleur des hommes, & en particulier de celle des Nègres; il paroît démontré que la teinte plus ou moins forte du tanné, du brun & du noir dépend entièrement de la ſituation du climat; que les Nègres de Nigritie & ceux de la côte occidentale de l'Afrique ſont les plus noirs de tous, parce que ces contrées ſont ſituées de manière que la chaleur y eſt conſtamment plus grande que dans aucun autre endroit du globe, le vent d'eſt avant d'y arriver

ayant à traverſer des trajets de terres immenſes; qu'au contraire les Indiens méridionaux ne ſont que tannés, & les Braſiliens bruns, quoique ſous la même latitude que les Nègres, parce que la chaleur de leur climat eſt moindre & moins conſtante, le vent d'eſt n'y arrivant qu'après s'être rafraîchi ſur les eaux & chargé de vapeurs humides. Les nuages, qui interceptent la lumière & la chaleur du ſoleil, les pluies qui rafraîchiſſent l'air & la ſurface de la terre ſont périodiques & durent pluſieurs mois à Cayenne & dans les autres contrées de l'Amérique méridionale. Cette première cauſe rend donc toutes les côtes orientales de l'Amérique beaucoup plus tempérées que l'Afrique & l'Aſie; & lorſqu'après être arrivé frais ſur ces côtes, le vent d'eſt commence à reprendre un degré plus vif de chaleur en traverſant les plaines de l'Amérique, il eſt tout-à-coup arrêté, refroidi par cette chaîne de montagnes énormes dont eſt compoſée toute la partie occidentale du nouveau continent, en ſorte qu'il fait encore moins chaud ſous la Ligne au Pérou qu'au Breſil & à Cayenne, &c. à cauſe de l'élévation prodigieuſe des terres; auſſi les naturels du Pérou, du Chili &c. ne ſont que d'un brun rouge & tanné moins foncé que celui des Braſiliens. Supprimons pour un inſtant la chaîne des Cordillères, ou plutôt rabaiſſons ces montagnes au niveau des plaines adjacentes, la chaleur eût été exceſſive vers ces terres occidentales, & l'on eût trouvé les

hommes noirs au Pérou & au Chili tels qu'on les trouve ſur les côtes occidentales de l'Afrique.

Ainſi, par la ſeule diſpoſition des terres de ce nouveau continent, la chaleur y ſeroit dèjà beaucoup moindre que dans l'ancien ; & en même temps nous allons voir que l'humidité y eſt beaucoup plus grande. Les montagnes étant les plus hautes de la terre & ſe trouvant opposées de face à la direction du vent d'eſt, arrêtent, condenſent toutes les vapeurs de l'air, & produiſent par conſéquent une quantité infinie de ſources vives, qui par leur réunion forment bientôt des fleuves les plus grands de la terre : il y a donc beaucoup plus d'eaux courantes dans le nouveau continent que dans l'ancien, proportionnellement à l'eſpace ; & cette quantité d'eau ſe trouve encore prodigieuſement augmentée par le défaut d'écoulement : les hommes n'ayant ni borné les torrens, ni dirigé les fleuves, ni ſéché les marais, les eaux ſtagnantes couvrent des terres immenſes, augmentent encore l'humidité de l'air & en diminuent la chaleur : d'ailleurs la terre étant par-tout en friche & couverte dans toute ſon étendue d'herbes groſſières, épaiſſes & touffues, elle ne s'échauffe, ne ſe sèche jamais ; la tranſpiration de tant de végétaux, preſſés les uns contre les autres, ne produit que des exhalaiſons humides & mal ſaines; la Nature, cachée ſous ſes vieux vêtemens, ne montra jamais de parure nouvelle dans ces triſtes contrées, n'étant ni careſſée ni cultivée par

l'homme, jamais elle n'avoit ouvert ſon ſein bienfaiſant; jamais la terre n'avoit vu ſa ſurface dorée de ces riches épis qui font notre opulence & ſa fécondité. Dans cet état d'abandon, tout languit, tout ſe corrompt, tout s'étouffe; l'air & la terre, ſurchargés de vapeurs humides & nuiſibles, ne peuvent s'épurer ni profiter des influences de l'aſtre de la vie; le ſoleil darde inutilement ſes rayons les plus vifs ſur cette maſſe froide, elle eſt hors d'état de répondre à ſon ardeur; elle ne produira que des êtres humides, des plantes, des reptiles, des inſectes, & ne pourra nourrir que des hommes froids & des animaux foibles.

C'eſt donc principalement parce qu'il y avoit peu d'hommes en Amérique, & parce que la pluſpart de ces hommes, menant la vie des animaux, laiſſoient la Nature brute & négligoient la terre, qu'elle eſt demeurée froide, impuiſſante à produire les principes actifs, à développer les germes des plus grands quadrupèdes, auxquels il faut, pour croître & ſe multiplier, toute la chaleur, toute l'activité que le ſoleil peut donner à la terre amoureuſe; & c'eſt par la raiſon contraire que les inſectes, les reptiles & toutes les eſpèces d'animaux qui ſe traînent dans la fange, dont le ſang eſt de l'eau, & qui pullulent par la pourriture, ſont plus nombreuſes & plus grandes dans toutes les terres baſſes, humides & marécageuſes de ce nouveau continent.

Lorſqu'on réfléchit ſur ces différences ſi marquées qui ſe trouvent entre l'ancien &

le nouveau monde, on ſeroit tenté de croire que celui-ci eſt en effet bien plus nouveau, & qu'il a demeuré plus long-temps que le reſte du globe ſous les eaux de la mer; car, à l'exception des énormes montagnes qui le bornent vers l'oueſt, & qui paroiſſent être des monumens de la plus haute antiquité du globe, toutes les parties baſſes de ce continent ſemblent être des terreins nouvellement élevés & formés par le dépôt des fleuves & le limon des eaux; on y trouve en effet, en pluſieurs endroits, ſous la première couche de la terre végétale, les coquilles & les madrépores de la mer, formant déjà des bancs, des maſſes de pierre à chaux, mais d'ordinaire moins dures & moins compactes que nos pierres de taille qui ſont de même nature. Si ce continent eſt réellement auſſi ancien que l'autre, pourquoi y a-t-on trouvé ſi peu d'hommes? pourquoi y étoient-ils preſque tous ſauvages & diſperſés? pourquoi ceux qui s'étoient réunis en ſociété, les Mexicains & les Péruviens, ne comptoient-ils que deux ou trois cents ans depuis le premier homme qui les avoit raſſemblés? pourquoi ignoroient-ils encore l'art de tranſmettre à la poſtérité des faits par des ſignes durables, puiſqu'ils avoient déjà trouvé celui de ſe communiquer de loin leurs idées, & de s'écrire en nouant des cordons? pourquoi ne s'étoient-ils pas ſoumis les animaux, & ne ſe ſervoient-ils que du lama & du pacos qui n'étoient pas, comme nos animaux domeſtiques réſidens, fidèles & dociles? Leurs arts étoient

naiſſans comme leur ſociété, leurs talens imparfaits, leurs idées non développées, leurs organes rudes & leur langue barbare; qu'on jette les yeux ſur la liſte des animaux (*d*), leurs noms ſont preſque tous

(*d*) *Pelon ichiati oquitli.* ---- Le lama.

Tapiierette au Breſil, *maypoury* ou *manipouris* à la Guiane. -- Le tapir.

Tamandua-guacu au Breſil, *ouariri* à la Guiane. --- Le tamanoir.

Ouatiriouaou à la Guiane. --- Le fourmiller.

Ouaikaré à la Guiane, *ai* ou *haï* au Breſil. --- Le pareſſeux.

Aiotochtli au Mexique, *tatu* ou *tatupeba* au Breſil, *chirquinchum* à la nouvelle Eſpagne. --- Le tatou.

Tatu-ete au Breſil, *tatou-kabaſſou* à la Guiane. -- Le tatouet.

Macatlchichiltic ou *temamaçama*, animal qui reſſemble à quelques égards à la gazelle, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *gazelle de la nouvelle Eſpagne.*

Jiya ou *carigueibeju*, animal qui reſſemble aſſez à la loutre, & que par cette raiſon l'on a nommé *loutre du Breſil.*

Quauhtla coymatl ou *quapizotl* au Mexique, *caaigoara* au Breſil. *Le tajacu* ou *tajacou.*

Tlacoozclotl ou *tlalocelotl.* ---- Le chat-pard.

Cabionara ou *capybara.* -- Le cabiai.

Tlatlauhqui occlotl du Mexique, *Janowara* ou *jaguara* au Breſil. --- Le jaguar.

Cuguacu arana ou *cugnocu ara*, ou *cougouacou ara.* -- Le couguar.

Tlaquatzin au Mexique, *aouaré* à la Guiane, *carigueya* au Breſil. -- Le philandre.

Hoitzlaquatzin, animal qui reſſemble au porc-épic, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *porc-épic de la nouvelle Eſpagne.*

Cuanda ou *gouandou*, animal qui reſſemble encore au porc-épic, que l'on a nommé *porc-épic du Breſil*, & qui peut-être eſt le même que le précédent.

ſi difficiles à prononcer, qu'il eſt étonnant que les Européens ayent pris la peine de les écrire.

Tout ſemble donc indiquer que les Américains étoient des hommes nouveaux, ou pour mieux dire des hommes ſi anciennement dépayſés, qu'ils avoient perdu toute notion, toute idée de ce monde dont ils étoient iſſus. Tout ſemble s'accorder auſſi pour prouver que la plus grande partie des continens de l'Amérique étoit une terre nouvelle, encore hors de la main de l'homme; & dans laquelle la Nature n'avoit pas eu le temps d'établir tous ſes plans, ni celui de ſe développer dans toute ſon étendue; que les hommes y ſont froids & les ani-

---

Tepe maxtlaton au Mexique, *maraguao* ou *maracaia* au Breſil. --- Le marac. Cet animal a la peau marquée comme celle d'une panthère; il eſt de la forme & de la groſſeur d'un chat; on l'a appellé mal-à-propos *chat tigre* ou *chat ſauvage tigré*, puiſque ſa robe eſt marquée comme celle de la panthère & non pas comme celle du tigre.

Quauhtechalletl thliltic ou *tlilocotequillin*, animal qui reſſemble à l'écureuil, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui *d'écureuil noir.*

Quimichpatlan ou *aſſapanick*, animal qui reſſemble à l'écureuil volan, & qui peut-être eſt le même.

Yzquiepatl. -- La *mouffette.* C'eſt un animal qu'on a appellé *petit renard*, *renard d'Inde*, *blaireau de Surinam*, mais qui n'eſt ni renard ni blaireau; comme il répand une odeur empeſtée & qui ſuffoque même à une aſſez grande diſtance, nous l'appellerons *mouffette.*

Xoloitzcuintli ou *cuetlachtli*, animal qui a quelque reſſemblance avec le loup, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *loup du Mexique*, *&c.*

maux petits, parce que l'ardeur des uns & la grandeur des autres dépendent de la salubrité & de la chaleur de l'air; & que dans quelques siècles, lorsqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé les fleuves & contenu les eaux, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus saine, la plus riche de toutes, comme elle paroît déjà l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées. Cependant, nous ne voulons pas en conclure qu'il y naîtra pour lors des animaux plus grands : jamais le tapir & le cabiai n'atteindront à la taille de l'éléphant ou de l'hippopotame; mais au moins les animaux qu'on y transportera ne diminueront pas de grandeur, comme ils l'ont fait dans les premiers temps : peu à peu l'homme remplira le vide de ces terres immenses qui n'étoient qu'un désert lorsqu'on les découvrit.

Les premiers historiens qui ont écrit les conquêtes des Espagnols ont, pour augmenter la gloire de leurs armes, prodigieusement exagéré le nombre de leurs ennemis : ces historiens pourront-ils persuader à un homme sensé, qu'il y avoit des millions d'hommes à Saint-Domingue & à Cuba, lorsqu'ils disent en même temps qu'il n'y avoit parmi tous ces hommes ni monarchie, ni république, ni presque aucune société; & quand on sait d'ailleurs que dans ces deux grandes isles voisines l'une de l'autre, & en même temps peu éloignées de la terre ferme du continent, il n'y avoit en tout que cinq espèces d'animaux quadrupèdes, dont la plus grande étoit

étoit à-peu-près de la grosseur d'un écureuil ou d'un lapin. Rien ne prouve mieux que ce fait, combien la Nature étoit vide & déserte dans cette terre nouvelle. » On ne trouva dans l'isle Saint-Domingue, dit de Laët, que fort peu d'espèces d'animaux à quatre pieds, comme le *hutias* qui est un petit animal peu différent de nos lapins, mais un peu plus petit, avec les oreilles plus courtes & la queue comme une taupe.... Le *chemi* qui est presque de la même forme, mais un peu plus grand que le *hutias*.... Le *mohui* un peu plus petit que le *hutias*.... Le *cori* pareil en grandeur au lapin, ayant la gueule comme une taupe, sans queue, les jambes courtes; il y en a de blancs & de noirs, & plus souvent mêlés des deux: c'est un animal domestique & grandement privé.... De plus une petite espèce de *chiens* qui étoient absolument muets; » aujourd'hui il y a fort peu de tous ces animaux, parce que les chiens d'Europe les ont détruits (*e*). » Il n'y avoit, dit Acosta, aux isles de Saint-Domingue & de Cuba, non plus qu'aux Antilles, presque aucuns animaux du nouveau continent de l'Amérique, & pas un seul des animaux semblables à ceux d'Europe (*f*).... Tout ce qu'il y a aux

(*e*) Voyez l'Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *Leyde*, 1640, *liv. I*, *chap. IV*, pag. 5. Voyez aussi l'Histoire de l'isle Saint-Domingue, par le P. Charlevoix. *Paris*, 1730, tome *I*, page 35.

(*f*) Voyez l'Histoire naturelle des Indes, par Joseph Acosta, traduction de Renaud. *Paris*, 1600, *page* 144 *& suivantes*.

Antilles, dit le Pere du Tertre, de moutons, de chèvres, de chevaux, de bœufs, d'ânes, tant dans la Guadeloupe que dans les autres isles habitées par les François, a été apporté par eux; les Espagnols n'y en mirent aucun, comme ils ont fait dans les autres isles, d'autant que les Antilles étant dans ce temps toutes couvertes de bois, le bétail n'y auroit pu subsister sans herbages (g) ». M. Fabry, que j'ai déjà eu occasion de citer dans cet ouvrage, qui avoit erré pendant quinze mois dans les terres de l'ouest de l'Amérique, au-delà du fleuve Missisipi, m'a assuré qu'il avoit fait souvent trois & quatre cents lieues sans rencontrer un seul homme. Nos Officiers qui ont été de Québec à la belle riviere d'Ohio, & de cette riviere à la Louisiane, conviennent tous qu'on pourroit souvent faire cent & deux cents lieues dans la profondeur des terres sans rencontrer une seule famille de Sauvages : tous ces témoignages indiquent assez jusqu'à quel point la Nature est déserte dans les contrées même de ce nouveau continent, où la température est la plus agréable; mais ce qu'ils nous apprennent de plus particulier & de plus utile pour notre objet, c'est à nous défier du témoignage postérieur des Descripteurs de Cabinets ou des No-

---

(g) Voyez l'Histoire générale des Antilles, par le Pere du Tertre, *Paris* 1667, *tome II*, *page* 289 *& suiv.* où l'on doit observer qu'il y a plusieurs choses empruntées de Joseph Acosta.

menclateurs, qui peuplent ce nouveau monde d'animaux, lesquels ne se trouvent que dans l'ancien, & qui en désignent d'autres comme originaires de certaines contrées où cependant jamais ils n'ont existé. Par exemple, il est clair & certain qu'il n'y avoit originairement dans l'isle Saint-Domingue aucun animal quadrupède plus fort qu'un lapin; il est encore certain que, quand il y en auroit eu, les chiens Européens, devenus sauvages & méchans comme des loups, les auroient détruits : cependant on a appellé *chat-tigre* ou *chat-tigré* (*h*) de Saint-Domingue le *marac* ou *maracaia* du Bresil, qui ne se trouve que dans la terre ferme du continent. On a dit que le *lézard écailleux* ou *diable de Java* se trouvoit en Amérique, & que les Brasiliens l'appelloient *tatoë* (*i*), tandis qu'il ne se trouve qu'aux Indes orientales : on a prétendu que la civette (*k*), qui est un animal des parties méridionales de l'ancien continent, se trouvoit aussi dans le nouveau, & surtout à la nouvelle Espagne, sans faire attention que les civettes étant des animaux utiles, & qu'on élève en plusieurs endroits de l'Afrique, du Levant & des Indes, comme des animaux domestiques pour en recueillir le parfum dont il se fait un grand commerce; les Espagnols n'auroient pas manqué

(*h*) Felis Silvestris; *Tigrinus en Hispaniola.* Seba *vol. I, page 77.*

(*i*) Seba, *vol I, page 88.*

(*k*) Brisson, *Regn. animal. page 258.*

d'en tirer le même avantage & de faire le même commerce, si la civette se fût en effet trouvée dans la nouvelle Espagne.

De la même maniere que les Nomenclateurs ont quelquefois peuplé mal-à-propos le nouveau monde d'animaux qui ne se trouvent que dans l'ancien continent, ils ont aussi transporté dans celui-ci ceux de l'autre; ils ont mis des philandres aux Indes orientales, d'autres à Amboine (*l*), des paresseux à Ceylan (*m*), & cependant les philandres & les paresseux sont des animaux d'Amérique si remarquables, l'un par l'espèce de saç qu'il a sous le ventre & dans lequel il porte ses petits, l'autre par l'excessive lenteur de sa démarche & de tous ses mouvemens, qu'il ne seroit pas possible, s'ils eussent existé aux Indes orientales, que les Voyageurs n'en eussent fait mention. Seba s'appuie du témoignage de *François Valentin*, au sujet du philandre des Indes orientales; mais cette autorité devient, pour ainsi dire, nulle, puisque ce François Valentin connoissoit si peu les animaux & les poissons d'Amboine, ou que ses descriptions sont si mauvaises, qu'Artedi lui en fait le reproche, & déclare qu'il n'est pas possible de les reconnoître aux notices qu'il en donne.

Au reste, nous ne prétendons pas assurer affirmativement & généralement, que

---

(*l*) Seba, *vol. I, pages 61 & 64.*
(*m*) *Idem, ibid.* page 54.

de tous les animaux qui habitent les climats les plus chauds de l'un ou de l'autre continent, aucun ne se trouve dans tous les deux à la fois; il faudroit, pour en être physiquement certain, les avoir tous vus; nous prétendons seulement en être moralement sûrs, puisque cela est évident pour tous les grands animaux, lesquels seuls ont été remarqués & bien désignés par les Voyageurs; que cela est encore assez clair pour la plupart des petits, & qu'il en reste peu sur lesquels nous ne puissions prononcer. D'ailleurs quand il se trouveroit à cet égard quelques exceptions évidentes (ce que j'ai bien de la peine à imaginer), elles ne porteroient jamais que sur un très petit nombre d'animaux, & ne détruiroient pas la loi générale que je viens d'établir, & qui me paroît être la seule boussole qui puisse nous guider dans la connoissance des Animaux. Cette loi qui se réduit à les juger autant par le climat & par le naturel, que par la figure & la conformation, se trouvera très rarement en défaut, & nous fera prévenir ou reconnoître beaucoup d'erreurs. Supposons, par exemple, qu'il soit question d'un animal d'Arabie, tel que l'hyæne; nous pourrons assurer, sans crainte de nous tromper, qu'il ne se trouve point en Lapponie, & nous ne dirons pas, comme quelques-uns de nos Naturalistes, que l'hyæne (*n*) & le glouton

---

(*n*) Voyez le Règne animal, par M. Brisson, page 234.

ſont le même animal. Nous ne dirons pas, avec Kolbe (*o*), que le renard croiſé, qui habite les parties les plus boréales de l'ancien & du nouveau continent, ſe trouve en même temps au cap de Bonne-eſpérance, & nous trouverons que l'animal dont il parle n'eſt point un renard, mais un chacal. Nous reconnoîtrons que l'animal du cap de Bonne-eſpérance, que le même auteur déſigne par le nom de *cochon de terre*, & qui vit de fourmis, ne doit pas être confondu avec les fourmillers d'Amérique, & qu'en effet cet animal du Cap eſt vraiſemblablement le lézard écailleux (*p*), qui n'a de commun avec les fourmillers, que de manger des fourmis. De même s'il eût fait attention que l'élan eſt un animal du nord (*q*), il n'eût pas appellé de ce nom un animal d'Afrique, qui n'eſt qu'une gazelle. Le phoca, qui n'habite que les rivages des mers ſeptentrionales, ne doit pas ſe trouver au cap de Bonne-eſpérance (*r*). La genette qui eſt un animal de l'Eſpagne, de l'Aſie mineure, &c. & qui ne ſe trouve que dans l'ancien continent, ne

---

(*o*) Voyez la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. *Amſterdam*, 1741, *tome III*, *page* 62.

(*p*) Voyez la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. *Amſterdam*, 1741, *tome III*, *page* 43.

(*q*) *Idem*, *ibid. page* 128. Voyez auſſi le Règne animal, &c.

(*r*) Voyez le Règne animal, par M. Briſſon, page 230, où il eſt dit d'apres Kolbe, que le phoca s'appelle *Chien-marin* par les habitans du cap de Bonne-eſpérance.

doit pas être indiquée par le nom de *coati*, qui eſt Américain, comme on le trouve dans M. Klein (*ſ*). L'*yſquiepatl* du Mexique, animal qui répand une odeur empeſtée, & que par cette raiſon nous appellerons *mouffette*, ne doit pas être pris pour un petit renard ou pour un blaireau (*t*). Le coati-mondi d'Amérique ne doit pas être confondu, comme l'a fait Aldrovande (*u*), avec le blaireau-cochon, dont on n'a jamais parlé que comme d'un animal d'Europe. Mais je n'ai pas entrepris d'indiquer ici toutes les erreurs de la nomenclature des quadrupèdes; je veux ſeulement prouver qu'il y en auroit moins, ſi l'on eût fait quelque attention à la différence des climats; ſi l'on eût aſſez étudié l'hiſtoire des Animaux pour reconnoître, comme nous l'avons fait les premiers, que ceux des parties méridionales de chaque continent ne ſe trouvent pas dans tous les deux à la fois; & enfin ſi l'on ſe fût en même temps abſtenu de faire des noms génériques, qui confondent enſemble une grande quantité d'eſpèces, non-ſeulement différentes, mais ſouvent très éloignées les unes des autres.

Le vrai travail d'un Nomenclateur ne conſiſte point ici à faire des recherches pour alonger ſa liſte, mais des comparaiſons rai-

(*s*) Vide Klein, *de quadrup.* page 63.

(*t*) Vide Seba, *vol. 1*, *page 68*; & le Règne animal de M. Briſſon, *page* 255.

(*u*) Vide Aldrovand. *quadrup. digit.* page 267.

ſonnées pour la raccourcir. Rien n'eſt plus aiſé que de prendre dans tous les Auteurs qui ont écrit des Animaux, les noms & les phraſes pour en faire une table, qui deviendra d'autant plus longue, qu'on examinera moins : rien n'eſt plus difficile que de les comparer avec aſſez de diſcernement pour réduire cette table à ſa juſte dimenſion. Je le répète, il n'y a pas dans toute la terre habitable & connue deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes, en y comprenant même les ſinges pour quarante ; il ne s'agit donc que de leur aſſigner à chacun leur nom, & il ne faudra pour poſſéder parfaitement cette nomenclature, qu'un très médiocre uſage de ſa mémoire, puiſqu'il ne s'agira que de retenir ces deux cents noms. A quoi ſert-il donc d'avoir fait pour les quadrupèdes des claſſes, des genres, des méthodes en un mot, qui ne ſont que des échaffaudages qu'on a imaginés pour aider la mémoire dans la connoiſſance des plantes, dont le nombre eſt en effet trop grand, les différences trop petites, les eſpèces trop peu conſtantes, & le détail trop minutieux & trop indifférent pour ne pas les conſidérer par blocs, & en faire des tas ou des genres, en mettant enſemble celles qui paroiſſent ſe reſſembler le plus ? Car, comme dans toutes les productions de l'eſprit, ce qui eſt abſolument inutile eſt toujours mal imaginé & devient ſouvent nuiſible ; il eſt arrivé qu'au lieu d'une liſte de deux cents noms, à quoi ſe réduit toute la nomenclature des quadrupèdes, on a fait des Dictionnaires d'un ſi grand nombre de termes & de

phrases, qu'il faut plus de travail pour les débrouiller, qu'il n'en faut pour les composer. Pourquoi faire du jargon & des phrases lorsqu'on peut parler clair, en ne prononçant qu'un nom simple? pourquoi changer toutes les acceptions des termes, sous le prétexte de faire des classes & des genres? pourquoi, lorsque l'on fait un genre d'une douzaine d'animaux, par exemple, sous le nom de *genre du lapin*, le lapin même ne s'y trouve-t-il pas, & qu'il faut l'aller chercher dans le genre du lièvre (*x*)? N'est-il pas absurde, disons mieux, il n'est que ridicule de faire des classes où l'on rassemble les genres les plus éloignés, par exemple, de mettre ensemble dans la premiere l'homme (*y*) & la chauve-souris, dans la seconde l'éléphant & le lézard écailleux, dans la troisième le lion & le furet, dans la quatrième le cochon & la taupe, dans la cinquième le rhinocéros & le rat, &c. Ces idées mal conçues ne peuvent se soutenir; aussi les ouvrages qui les contiennent sont-ils successivement détruits par leurs propres auteurs; une édition contredit l'autre, & le tout n'a de mérite que pour des écoliers ou des enfans, toujours dupes du mystère, à qui l'air méthodique paroît scientifique, & qui ont enfin d'autant plus de respect pour leur maître, qu'il a plus d'art à

(*x*) *Vide* Brisson, *Regn. animal.* page 140 & 142.

(*y*) *Vide* Linnæi, *Syst. nat.* Holmiæ, 1758, tome I, page 18 & 19.

leur présenter les choses les plus claires & les plus aisées, sous un point de vue le plus obscur & le plus difficile.

En comparant la quatrième édition de l'ouvrage de M. Linnæus, avec la dixième que nous venons de citer, l'homme (*z*) n'est pas dans la premiere classe ou dans le premier ordre avec la chauve-souris, mais avec le lézard écailleux; l'éléphant, le cochon, le rhinocéros, au lieu de se trouver le premier avec le lézard écailleux, le second avec la taupe, & le troisième avec le rat, se trouvent tous trois ensemble (*a*) avec la musaraigne: au lieu de cinq ordres ou classes principales (*b*), *antropomorpha*, *feræ*, *glires*, *jumenta*, *pecora*, auxquelles il avoit réduit tous les quadrupèdes, l'Auteur, dans cette derniere édition, en a fait sept (*c*) *primates*, *brutæ*, *feræ*, *bestiæ*, *glires*, *pecora*, *belluæ*. On peut juger par ces changemens essentiels & très généraux, de tous ceux qui se trouvent dans les genres, & combien les espèces, qui sont cependant les seules choses réelles, y sont balottées, transportées & mal mises ensemble. Il y a maintenant deux espèces d'hommes, l'homme de jour & l'homme de nuit (*d*), *homo diurnus sapiens*; *homo nocturnus tro-*

(*z*) *Vide* idem, ibid. *edit* IV. *Parisiis*, 1744, p. 64.

(*a*) Idem, ibid. *page* 69.

(*b*) Idem, ibid. *page* 63 *& sequent.*

(*c*) *Vide* Linnæi, *Syst. nat.* edit. X. Holmiæ, 1758, *page* 16 *&* 17.

(*d*) Idem, ibid. *page* 20 *&* 24.

glodites; ce ſont (*e*), dit l'auteur, deux eſpèces très diſtinctes, & il faut bien ſe garder de croire que ce n'eſt qu'une variété. N'eſt-ce pas ajouter des fables à des abſurdités ? & peut-on préſenter le réſultat des contes de bonnes-femmes ou les viſions menſongeres de quelques voyageurs ſuſpects, comme faiſant partie principale du ſyſtême de la Nature ? de plus, ne vaudroit-il pas mieux ſe taire ſur les choſes qu'on ignore que d'établir des caracteres eſſentiels & des différences générales ſur des erreurs groſſières, en aſſurant, par exemple, que dans tous les *animaux à mamelles*, la femme ſeule (*f*) a un clitoris; tandis que nous ſavons par la diſſection que nous avons vu faire de plus de cent eſpèces d'animaux, que le clitoris ne manque à aucune femelle. Mais j'abandonne cette critique, qui cependant pourroit être beaucoup plus longue, parce qu'elle ne fait point ici mon principal objet; j'en ai dit aſſez pour que l'on ſoit en garde contre les erreurs, tant générales que particulieres, qui ne ſe trouvent nulle part en auſſi grand nombre que dans ces ouvrages de nomenclature, parce que voulant y tout comprendre, on eſt forcé d'y réunir tout ce que l'on ne ſait pas au peu qu'on ſait.

(*e*) *Speciem troglodite ab homine ſapiente diſtinctiſſimam, nec noſtri generis illam nec ſanguinis eſſe, ſtatura quamvis ſimillima dubium non eſt, ne itaque varietatem credas quam vel ſola membrana nictitans abſolute negat.* Linnæi, *Syſt. nat.* edit. x, page 24.

(*f*) Linnæi, *Syſt. nat.* edit. x, page 24 & 25.

En tirant des conſéquences générales de tout ce que nous avons dit, nous trouverons que l'homme eſt le ſeul des êtres vivans dont la nature ſoit aſſez forte, aſſez étendue, aſſez flexible pour pouvoir ſubſiſter, ſe multiplier par-tout, & ſe prêter aux influences de tous les climats de la terre; nous verrons évidemment qu'aucun des animaux n'a obtenu ce grand privilège, que loin de pouvoir ſe multiplier par tout, la plupart ſont bornés & confinés dans de certains climats, & même dans des contrées particulières. L'homme eſt en tout l'ouvrage du ciel; les animaux ne ſont à beaucoup d'égards que des productions de la terre: ceux d'un continent ne ſe trouvent pas dans l'autre, ceux qui s'y trouvent ſont altérés, rapetiſſés, changés ſouvent au point d'être méconnoiſſables: en faut-il plus pour être convaincu que l'empreinte de leur forme n'eſt pas inaltérable; que leur nature, beaucoup moins conſtante que celle de l'homme, peut ſe varier & même ſe changer abſolument avec le temps; que par la même raiſon les eſpèces les moins parfaites les plus délicates, les plus peſantes, les moins agiſſantes, les moins armées, &c. ont déjà diſparu ou diſparoîtront? leur état, leur vie, leur être dépend de la forme que l'homme donne ou laiſſe à la ſurface de la terre.

Le prodigieux *mahmout*, animal quadrupède, dont nous avons ſouvent conſidéré les oſſemens énormes avec étonnement, & que nous avons jugé ſix fois au moins plus grand que le plus fort éléphant, n'exiſte plus nulle

part; & cependant on a trouvé de ses dépouilles en plusieurs endroits éloignés les uns des autres, comme en Irlande, en Sibérie, à la Louisiane, &c Cette espèce étoit certainement la premiere, la plus grande, la plus forte de tous les quadrupèdes : puisqu'elle a disparu, combien d'autres plus petits, plus foibles & moins remarquables ont dû périr aussi sans nous avoir laissé ni témoignages ni renseignemens sur leur existence passée ? combien d'autres espèces s'étant dénaturées, c'est-à-dire perfectionnées ou dégradées par les grandes vicissitudes de la terre & des eaux, par l'abandon ou la culture de la Nature, par la longue influence d'un climat devenu contraire ou favorable, ne sont plus les mêmes qu'elles étoient autrefois ? & cependant les animaux quadrupèdes sont, après l'homme, les êtres dont la nature est la plus fixe & la forme la plus constante : celle des oiseaux & des poissons varie davantage ; celle des insectes, encore plus ; & si l'on descend jusqu'aux plantes que l'on ne doit point exclure de la Nature vivante, on sera surpris de la promptitude avec laquelle les espèces varient, & de la facilité qu'elles ont à se dénaturer en prenant de nouvelles formes.

Il ne seroit donc pas impossible, que, même sans intervertir l'ordre de la Nature, tous ces animaux du nouveau monde ne fussent dans le fond les mêmes que ceux de l'ancien, desquels ils auroient autrefois tiré leur origine ; on pourroit dire qu'en ayant été séparés dans la suite par des mers

immenſes, ou par des terres impraticables, ils auront avec le temps reçu toutes les impreſſions, ſubi tous les effets d'un climat devenu nouveau lui-même & qui auroit auſſi changé de qualité par les cauſes mêmes qui ont produit la ſéparation; que par conſéquent ils ſe ſeront avec le temps rapetiſſés, dénaturés, &c. Mais cela ne doit pas nous empêcher de les regarder aujourd'hui comme des animaux d'eſpèces différentes : de quelque cauſe que vienne cette différence, qu'elle ait été produite par le temps, le climat & la terre, ou qu'elle ſoit de même date que la création, elle n'en eſt pas moins réelle : la Nature, je l'avoue, eſt dans un mouvement de flux continuel; mais c'eſt aſſez pour l'homme de la ſaiſir dans l'inſtant de ſon ſiècle, & de jeter quelques regards en arriere & en avant, pour tâcher d'entrevoir ce que jadis elle pouvoit être, & ce que dans la ſuite elle pourroit devenir.

Et à l'égard de l'utilité particuliere que nous pouvons tirer de ces recherches ſur la comparaiſon des animaux, on ſent bien, qu'indépendamment des corrections de la nomenclature, dont nous avons donné quelques exemples, nos connoiſſances ſur les animaux en ſeront plus étendues, moins imparfaites & plus ſûres; que nous riſquerons moins d'attribuer à un animal d'Amérique, ce qui n'appartient qu'à celui de Indes orientales, qui porte le même nom; qu'en parlant des animaux étrangers ſur les notices des voyageurs, nous ſaurons mieux diſtinguer les noms & les faits, & les rap-

porter aux vraies eſpèces ; qu'enfin l'hiſtoire des animaux que nous ſommes chargés d'écrire en ſera moins fautive, & peut-être plus lumineuſe & plus complette.



LE TIGRE (*a*).

Voyez planche VI, figure 1 de ce volume.

DANS la classe des Animaux carnassiers, le Lion est le premier, le Tigre est le second; & comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand & souvent le meilleur; le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la no-

(*a*) Le Tigre, le vrai tigre, le tigre des Indes orientales; en Latin, *Tigris*; en Italien, *Tigra*; en Allemand, *Tigerthier*; en Anglois, *Tiger*.

Tigris Gesner, *Hist. quadrup.* page 936.

Tigris. Ray, *Synops. quadrup.* page 165.

Tigris maculis oblongis. Linnæi, *System. natur.* edit. IV, page 64. *Nota.* Qu'il est ici seul de son genre avec la panthère. . . . *Felis caudâ elongatâ, maculis virgatis. Idem, ibidem*, edit. VI, page 4. *Nota.* Que du genre du tigre il a passé dans celui du chat, & qu'il est dans ce même genre avec le lion, la panthère, le chat-pard, le chat, le chat-cervier & deux espèces de lynx. . . . *Felis caudâ elongatâ, corporis maculis omnibus virgatis.* Linnæi, *Syst. Nat.* edit X, page 41. *Nota.* Qu'il se trouve ici avec le lion, la panthère, le jaguar, le chat-pard, le chat, le lynx, & que l'on ne sait ce qu'est devenu l'autre lynx non plus que le chat-cervier.

Tigris. Klein, *de quadrup.* page 78.

Felis flava, maculis longis nigris, variegata.... Tigris. Brisson, *Regn. animal.* page 268.

blesse,



1 Le Tigre. 2 La Panthere mâle.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

bleſſe, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre eſt baſſement féroce, cruel ſans juſtice, c'eſt-à-dire, ſans néceſſité. Il en eſt de même dans tout ordre de choſes où les rangs ſont donnés par la force; le premier, qui peut tout, eſt moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puiſſance plénière, s'en venge en abuſant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Auſſi le tigre eſt-il plus à craindre que le lion : celui-ci ſouvent oublie qu'il eſt le roi, c'eſt-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne ſoit provoqué : il ne précipite ſes pas, il ne court, il ne chaſſe que quand la faim le preſſe. Le tigre au contraire, quoique raſſaſié de chair, ſemble toujours être altéré de ſang, ſa fureur n'a d'autre intervalle que ceux du temps qu'il faut pour dreſſer des embûches; il ſaiſit & déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, & non pas d'aſſouvir, en dévorant la premiere; il déſole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aſpect ni les armes de l'homme, il égorge, il dévaſte les troupeaux d'animaux domeſtiques, met à mort toutes les bêtes ſauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même oſe braver le lion.

La forme du corps eſt ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ſes jambes eſt proportionnée à la longueur de ſon corps, l'épaiſſe & grande criniere qui couvre ſes épaules & ombrage ſa face, ſon regard aſſuré, ſa démarche

grave ; tout semble annoncer sa fière & majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, & qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, & déchirer leur mere lorsqu'elle veut les defendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entiere des monstres qu'il produit !

Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant & le rhinocéros : on prétend même que souvent le tigre accompagne ce dernier (*b*), & qu'il le suit pour manger sa fiente, qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement : il fréquente avec lui les bords des fleuves & des lacs ; car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le con-

(*b*) Vide Jac. Bontii, *Hist. Natur. Ind. or. Amst.* 1658, 54. Voyez aussi le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes, *Amst.* 1702, *tome VII*, *page* 278 & *suivantes*. Voyages de Schoutten aux Indes orientales.

ſume; & d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour : c'eſt-là qu'il choiſit ſa proie, ou plutôt qu'il multiplie ſes maſſacres; car ſouvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres; il ſemble qu'il cherche à goûter de leur ſang, il le ſavoure, il s'en enivre; & lorſqu'il leur fend & déchire le corps, c'eſt pour y plonger la tête, & pour ſucer à longs traits le ſang dont il vient d'ouvrir la ſource qui tarit preſque toujours avant que ſa ſoif ne s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelques gros animaux comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas ſur la place, s'il craint d'y être inquiété; pour les dépecer à ſon aiſe, il les emporte dans les bois (*c*), en les traînant avec tant de légèreté, que la vîteſſe de ſa courſe paroît à peine ralentie par la maſſe énorme qu'il entraîne. Ceci ſeul ſuffiroit pour faire juger de ſa force; mais pour en donner une idée plus juſte, arrêtons-nous un inſtant ſur les dimenſions & les proportions du corps de cet animal terrible. Quelques voyageurs l'ont comparé, pour la grandeur, à un cheval (*d*), d'autres à un buffle (*e*), d'autres ont ſeulement dit

(*c*) Vide Jac Bontii, *Hiſt. Nat. Ind. or.* Amſt. 1658, *page 53*.

(*d*) Voy. les Voyages de Dellon. *p. 104 & ſuiv.*

(*e*) Les tigres des Indes, dit la Boullaye-le-Gouz, ſont prodigieuſement grands; j'en ai vu des peaux

qu'il étoit beaucoup plus grand que le lion (*f*). Mais nous pouvons citer des témoignages plus récens & qui méritent une entiere confiance. M. de la Lande-Magon nous a fait assurer qu'il avoit vu aux Indes orientales un tigre de quinze pieds, en y comprenant sans doute la longueur de la queue ; si nous la supposons de quatre ou cinq pieds, ce tigre avoit au moins dix pieds de longueur. Il est vrai que celui dont nous avons la dépouille au Cabinet du Roi, n'a qu'environ sept pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; mais il avoit été pris, amené tout jeune, & ensuite toujours enfermé dans une loge étroite à la Ménagerie, où le défaut de mouvement & le manque d'espace, l'ennui de la prison, la contrainte du corps, la nourriture peu convenable ont abrégé sa vie & retardé le développement, ou même réduit l'accroissement du corps. Nous avons vu dans l'histoire du cerf (*g*), que ces animaux pris jeunes & renfermés dans des parcs trop peu

---

plus longues & plus larges que celles des bœufs ; ils s'adonnent quelquefois à manger les hommes, & en plusieurs endroits des Indes il n'y va point de voyageurs sans être bien armés, parce que cet animal étant de la figure d'un chat, il se hausse sur les pieds de derriere pour sauter sur celui qu'il veut assaillir. *Voyages de la Boullaye-le-Gouz.* Paris, *1657.* p. *246* & *247.*

(*f*) Vide Prosper Alp. *hist. nat. Ægypt.* Lugd. Bar. 1735, *p.* 237. --- Et Wotton, *p. 65.*

(*g*) Voyez le *second volume* de cette Histoire Naturelle, article du *Cerf.*

ſpacieux, non-ſeulement ne prennent pas leur croiſſance entiere, mais même ſe déforment & deviennent rachitiques & baſſets, avec des jambes torſes. Nous ſavons d'ailleurs par les diſſections que nous avons faites d'animaux de toute eſpèce élevés & nourris dans des ménageries, qu'ils ne parviennent jamais à leur grandeur entiere; que leur corps & leurs membres qui ne peuvent s'exercer, reſtent au-deſſous des dimenſions de la Nature; que les parties dont l'uſage leur eſt abſolument interdit, comme celles de la génération, ſont ſi petites & ſi peu développées dans tous ces animaux captifs & célibataires, qu'on a de la peine à les trouver, & que ſouvent elles nous ont paru preſqu'entiérement oblitérées. La ſeule différence du climat pourroit encore produire les mêmes effets que le manque d'exercice & la captivité : aucun animal des pays chauds ne peut produire dans les climats froids, y fût-il même très libre & très largement nourri; & comme la reproduction n'eſt qu'une ſuite naturelle de la pleine nutrition, il eſt évident que la premiere ne pouvant s'opérer, la ſeconde ne ſe fait pas complètement, & que dans ces animaux, le froid ſeul ſuffit pour reſtreindre la puiſſance du moule intérieur, & diminuer les facultés actives du développement, puiſqu'il détruit celles de la reproduction.

Il n'eſt donc pas étonnant que ce tigre dont le ſquelette & la peau nous ſont venus de la Ménagerie du Roi, ne ſoit pas parvenu à ſa juſte grandeur; cependant la

ſeule vue de cette peau bourée donne encore l'idée d'un animal formidable ; & l'examen du ſquelette ne permet pas d'en douter. L'on voit ſur les os des jambes des rugoſités qui marquent des attaches de muſcles encore plus fortes que celles du lion ; ces os ſont auſſi ſolides, mais plus courts, & comme nous l'avons dit, la hauteur des jambes dans le tigre n'eſt pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainſi cette vîteſſe terrible dont parle Pline, & que le nom (*r*) même du tigre paroît indiquer, ne doit pas s'entendre des mouvemens ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une courſe ſuivie ; il eſt évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher (*ſ*) ni courir auſſi vîte que ceux qui les ont proportionnellement plus longues : mais cette vîteſſe terrible s'applique très bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire ſans effort ; car

(*r*) *Tigris vocabulum eſt linguæ Armeniæ, nam ibi & ſagitta & quod vehementiſſimum flumen, dicitur* tigris. Varro, *de lingua latina.* --- *Perſæ & Medi ſagittam* tigrim *nuncupant.* Geſner, *Hiſt. quadrud.* pag. 936.

(*ſ*) Ce que dit Pline, que cet animal eſt d'une vîteſſe terrible, eſt une erreur, dit Bontius ; car au contraire il eſt lent à courir, & c'eſt à cauſe de cela qu'il attaque plus volontiers les hommes que les animaux qui courent bien, comme les cerfs, les ſangliers, les buffles, les bœufs ſauvages, qu'il n'attaque tous qu'en ſe mettant en embuſcade ; il ſe jette impétueuſement ſur leur tête, & terraſſe d'un ſeul coup de patte les animaux les plus forts. Bont. *p.* 53 & 54. Il eſt, comme l'on voit, fort aiſé de concilier ces faits avec les expreſſions de Pline.

en lui ſuppoſant, proportion gardée, autant de force & de ſoupleſſe qu'au chat qui lui reſſemble beaucoup par la conformation, & qui dans l'inſtant d'un clin d'œil, fait un ſaut de pluſieurs pieds d'étendue, on ſentira que le tigre, dont le corps eſt dix fois plus long, peut dans un inſtant preſque auſſi court faire un bond de pluſieurs toiſes. Ce n'eſt donc point la célérité de ſa courſe, mais la vîteſſe du ſaut que Pline a voulu déſigner, & qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'en éviter l'effet.

Le tigre eſt peut-être le ſeul de tous les animaux dont on ne puiſſe fléchir le naturel; ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens; la douce habitude qui peut tout, ne peut rien ſur cette nature de fer; le temps loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage, il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ſes regards avides, qu'il menace par des frémiſſemens affreux mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élance ſouvent malgré les chaînes & les grilles, qui briſent ſa fureur ſans pouvoir la calmer.

Pour achever de donner une idée de la force (*t*) de ce cruel animal, nous croyons

(*t*) *Indi tigrim elephanto robuſtiorem multo exiſtimant.* — *Nearchus ſcribit Indos referre tigrim eſſe maximi equi*

devoir citer ici ce que le Pere Tachard, témoin oculaire, rapporte d'un combat du tigre contre des éléphans. On avoit élevé, dit cet auteur (*u*), une haute palissade de bambous d'environ cent pas en carré : au milieu de l'enceinte étoient entrés trois éléphans destinés pour combattre le tigre. Ils avoient une espèce de grand plastron, en forme de masque, qui leur couvroit la tête & une partie de la trompe. Dès que nous fumes arrivés sur le lieu, on fit sortir de la loge qui étoit dans un enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux François qui assistoient à ce combat; car outre qu'il étoit bien plus grand, bien plus gros & d'une taille moins effilée que ceux que nous avions vus en France, sa peau n'étoit pas mouchetée de même; mais au lieu de toutes ces taches semées sans ordre, il avoit de longues larges bandes en forme de cercle; ces bandes prenant sur le dos se rejoignoient par-dessous le ventre, & continuant le long de la queue, y faisoient comme des anneaux blancs & noirs placés alternativement dont elle étoit toute couverte. La tête n'avoit rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, hors qu'elles ètoient plus grandes & plus grosses que celles des tigres communs, quoique celui-ci

magnitudine, velocitate & viribus bestias omnes superare, elephantum etiam; insidientem in caput ejus, facile suffocare. Gesn. *hist. quadrup.* pag. 937.

(*u*) Premier voyage de Siam, par le P. Tachard. *Paris*, 1686, *p.* 292 *& suivantes.*

ne

ne fût qu'un jeune tigre qui avoit encore à croître, car M. Conſtance nous a dit qu'il y en avoit dans le royaume de plus gros trois fois que celui-là; & qu'un jour étant à la chaſſe avec le Roi, il en vit un de fort près qui étoit grand comme un mulet. Il y en a auſſi de petits dans le pays, ſemblables à ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, & on nous en montra un le même jour à Louvo. »

»On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devoit combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de ſorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de ſa trompe ſur le dos : ce choc fut ſi rude que le tigre en fut renverſé & demeura quelque temps étendu ſur la place ſans mouvement, comme s'il eût été mort; cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette premiere attaque eût bien rabattu de ſa furie, il fit un cri horrible & voulut ſe jeter ſur la trompe de l'éléphant qui s'avançoit pour le frapper; mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ſes défenſes, qu'il préſenta en même temps & dont il atteignit le tigre ſi à propos qu'il lui fit faire un grand ſaut en l'air; cet animal en fut ſi étourdi qu'il n'oſa plus approcher. Il fit pluſieurs tours le long de la paliſſade, s'élançant quelquefois vers les perſonnes qui paroiſſoient vers les galeries : on pouſſa enſuite trois éléphans contre lui, qui lui donnerent tour à tour de ſi rudes coups qu'il fit encore une fois le mort, & ne penſa plus qu'à éviter leur

rencontre : ils l'eussent tué sans doute, si l'on n'eût fait finir le combat. » Il est clair par la description même du Pere Tachard, que ce tigre qu'il a vu combattre des éléphans, est le vrai tigre ; qu'il parut aux François un animal nouveau, parce que probablement ils n'avoient vu en France dans les Ménageries que des Panthères ou des Léopards d'Afrique, ou bien des Jaguars d'Amérique, & que les petits tigres qu'il vit à Louvo n'étoient de même que des Panthères. On sent aussi par ce simple récit, quelle doit être la force & la fureur de cet animal ; puisque celui-ci, quoique jeune encore, & n'ayant pas pris tout son accroissement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens, quoique seul contre trois, étoit encore assez redoutable aux colosses qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plastron dans toutes les parties de leur corps que la Nature n'a pas cuirassées comme les autres d'une enveloppe impénétrable.

Le tigre dont le Pere Gouie (*x*) a com-

(*x*) On ne connoît guere en Europe que les tigres dont la peau est mouchetée de taches ; mais dans la Tartarie & dans la Chine, on en connoît aussi dont la peau est rayée de bandes noires ; & même en ces pays-là, on prétend que ce sont deux espèces différentes, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir d'autres différences que celle-là. Le tigre rayé que les Jésuites de la Chine disséquèrent, & qui avoit été tué à la chasse par l'Empereur, avec quatre autres, ne pesoit que deux cents soixante-cinq livres, aussi n'étoit-il pas des plus grands : un des autres pesoit quatre cents

muniqué à l'Académie des Sciences une description anatomique, faite par les Peres Jésuites à la Chine, paroît être de l'espèce du vrai tigre; aussi-bien que celui que les Portugais ont appellé *tigre royal*, duquel M. Perrault (*y*) fait mention dans ses Mémoires sur les animaux, & dont il dit que la description a été faite à Siam. Dellon (*z*), dans ses voyages, dit expressément que le Malabar est le pays des Indes où il y a le plus de tigres, qu'il y en a de plusieurs espèces, mais que le plus grand de tous, celui que les Portugais appellent *Tigre royal*, est extrêmement rare, qu'il est grand comme un cheval, &c.

Le tigre royal ne paroît donc pas faire une espèce particuliere & différente de celle du vrai tigre; il ne se trouve qu'aux Indes orientales, & non pas au Brésil, comme l'ont écrit quelques-uns de nos naturalistes (*a*). Je suis même porté à croire que le vrai tigre ne se trouve qu'en Asie & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique dans l'intérieur des terres; car la plupart des

---

livres. Celui qui fut disséqué avoit un tiers de l'estomac plein de vers & l'on ne pouvoit pas dire qu'il fût corrompu. Quelqu'un qui étoit présent, dit qu'on avoit trouvé la même chose à un autre tigre qu'il avoit vu ouvrir à Macao. *Histoire de l'Académie des Sciences. année 1699, p. 51.*

(*y*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux *partie II, p. 287.*

(*z*) Voyage de Dellon, *p. 104.*

(*a*) Brisson, *Regn. animal. p. 269.*

voyageurs qui ont fréquenté les côtes de l'Afrique, parlent à la vérité des tigres, & disent même qu'ils y sont très communs; néanmoins, il est aisé de voir par les notices mêmes qu'ils donnent de ces animaux, que ce ne sont pas de vrais tigres, mais des léopards, des panthères ou des onces, &c. Le Docteut Shaw (*b*), dit expressément qu'aux royaumes de Tunis & d'Alger le lion & la panthère tiennent le premier rang entre les bêtes féroces; mais que le tigre ne se trouve pas dans cette partie de la Barbarie : cela paroît vrai, car ce furent des Ambassadeurs Indiens (*c*), & non pas des Africains, qui présenterent à Auguste, dans se temps qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains; & ce fut aussi des Indes qu'Héliogable fit venir ceux qu'il vouloit atteler à son char pour contrefaire le dieu Bacchus.

L'espèce du tigre a donc toujours été plus rare & beaucoup moins répandue que celle du lion, cependant la tigresse produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits; elle est furieuse en tout temps, mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls, elle suit les ravisseurs, qui se trouvant pressés sont obligés de lui relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient

---

(*b*) Voyage de Shaw. *La Haye*, 1743, *tome I p.* 315.

(*c*) Voyez la description de isles de l'Archipel par Dapper. *Amsterdam*, 1703 *p.* 206.

quelques inſtans après & les pourſuit juſqu'aux portes des villes ou juſqu'à leurs vaiſſeaux : & lorſqu'elle a perdu tout eſpoir de recouvrer ſa perte, des cris forcenés & lugubres, des hurlemens affreux expriment ſa douleur cruelle & font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

Le tigre fait mouvoir la peau de ſa face, grince des dents, frémit, rugit comme fait le lion; mais ſon rugiſſement eſt différent; quelques voyageurs (*d*) l'ont comparé au cri de certains grands oiſeaux. *Tigrides indomitœ rancant, rugiuntque Leones.* (*Autor Philomelœ*). Ce mot *Rancant* n'a point d'équivalent en françois; ne pourrions-nous pas lui en donner un, & dire, les tigres *rauquent* & les lions rugiſſent; car le ſon de la voix du tigre eſt en effet très rauque (*e*) ?

La peau de ces animaux eſt aſſez eſtimée, ſurtout à la Chine : les Mandarins militaires en couvrent leurs chaiſes (*f*) dans les marches publiques, ils en font auſſi des couvertures de couſſins pour l'hiver; en Europe, ces peaux quoique rares ne ſont pas d'un grand prix. On fait beaucoup plus de cas de celles du léopard de Guinée & du Sénégal

---

(*d*) Second voyage de Siam, par le P. Tachard. *Paris*, *1689, p. 248.*

(*e*) Les tigres de l'eſt de l'Aſie ſont d'une groſſeur & d'une légèreté ſurprenante; ils ont ordinairement le poil d'un roux-fauve..... Ils rugiſſent comme les lions; leur cri ſeul pénètre d'horreur. *Voyages de Coreal. Paris*, 1722, *tome*, *I p. 173.*

(*f*) Hiſtoire générale des voyages, par *M.* l'abbé Prevôt, *tome VI*, *p.* 602.

que nos fourreurs appellent *Tigre*. Au reste, c'est la seule petite utilité qu'on puisse tirer de cet animal très nuisible, dont on a prétendu que la sueur (*g*) étoit un venin & le poil de la moustache un poison (*h*) sûr pour les hommes & pour les animaux; mais c'est assez du mal très-réel qu'il fait de son vivant, sans chercher encore des qualités imaginaires & des poisons dans sa dépouille; d'autant que les Indiens mangent de sa chair & ne la trouvent ni mal saine ni mauvaise; & que si le poil de sa moustache pris en pillule, tue, c'est qu'étant dur & roide, une telle pillule fait dans l'estomac le même effet qu'un paquet de petites éguilles.

(*g*) Histoire Naturelle de Siam, par Gervaise. *Paris*, *1688*, *p. 36.*

(*h*) La chine illustrée, par Kircher, traduction de Dalquier. *Amst. 1670*, *p. 110 & 111.*





1 La Panthère femelle. 2 L'Once.
3 Le Léopard.

LA PANTHÈRE, L'ONCE, ET LE LÉOPARD.

Voyez planche VI, fig. 2, & planche VII, fig. 1, 2 & 3 de ce volume.

POUR me faire mieux entendre, pour éviter le faux emploi des noms, détruire les équivoques & prévenir les doutes; j'obſerverai d'abord, qu'avec les tigres dont nous venons de donner l'hiſtoire, il ſe trouve encore dans l'ancien continent, c'eſt-à-dire, en Aſie & en Afrique, trois autres eſpèces d'animaux de ce genre, toutes trois différentes du tigre, & toutes trois différentes entr'elles. Ces trois eſpèces ſont la *Panthère*, l'*Once* & le *Léopard*, leſquelles non-ſeulement ont été priſes les unes pour les autres par les Naturaliſtes, mais même ont été confondues avec les eſpèces du même genre qui ſe ſont trouvées en Amérique. Je mets à part pour le moment préſent ces eſpèces que l'on a appellées indiſtinctement *tigres*, *panthères*, *léopards*, dans le nouveau monde, pour ne parler que de celles de l'ancien continent, & afin de ne pas confondre les choſes, & d'expoſer plus nettement les objets qui y ſont relatifs.

La premiere eſpèce de ce genre & qui ſe trouve dans l'ancien continent, eſt la grande panthère que nous appellerons ſimplement

panthère, qui étoit connue des Grecs sous le nom de *Pardalis*, des anciens Latins sous celui de *Panthera*, ensuite sous le nom de *Pardus*, & des Latins modernes sous celui de *Leopardus*. Le corps de cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement entier, a cinq ou six pieds de longueur en le mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle est longue de plus de deux pieds; sa peau est pour le fond du poil d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos & sur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre sous le ventre; elle est marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de roses; ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou plusieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau; ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales & les autres circulaires ont souvent plus de trois pouces de diamètre; il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre & sur les jambes.

La seconde espèce est la petite panthère d'Oppien (*a*), à laquelle les Anciens n'ont pas donné de nom particulier; mais que les Voyageurs modernes ont appellé *Once* du nom corrompu *Lynx* ou *Lunx*. Nous conserverons à cet animal le nom d'*Once*, qui nous paroît bien appliqué, parce qu'en effet il a quelque rapport avec le lynx. Il est

---

(*a*) Oppianus, *de venatione*, lib. III.

beaucoup plus petit que la panthère, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur, ce qui eſt à-peu-près la taille du lynx; il a le poil plus long que la panthère, la queue beaucoup plus longue, de trois pieds de longueur & quelquefois davantage, quoique le corps de l'once ſoit en tout d'un tiers au moins plus petit que celui de la panthère, dont la queue n'a guère que deux pieds ou deux pieds & demi tout au plus; le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre, au lieu que le dos & les côtés du corps de la panthère ſont toujours d'un fauve plus ou moins foncé, les taches ſont à-peu-près de la même forme & de la même grandeur dans l'une & dans l'autre.

La troiſième eſpèce, dont les Anciens ne font aucune mention, eſt un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays méridionaux que les Anciens n'avoient pas découverts : nous l'appellerons *léopard*, qui eſt le nom qu'on a mal-à-propos appliqué à la grande panthère, & que nous emploierons, comme l'ont fait pluſieurs Voyageurs, pour déſigner l'animal du Sénégal, dont il eſt ici queſtion. Il eſt un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthère, n'ayant guere plus de quatre pieds de longueur; la queue a deux pieds ou deux pieds & demi; le fond du poil, ſur le dos & ſur les côtés du corps, eſt d'une couleur fauve plus ou moins foncée, le deſſous du ventre eſt blanchâtre, les taches ſont en

anneaux ou en rose, mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once, & la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines : il y a aussi de ces taches pleines disposées irrégulierement.

Ces trois animaux sont, comme l'on voit, très différens les uns des autres, & sont chacun de leur espèce : les marchands fourreurs appellent les peaux de la premiere espèce, *peaux de panthère* ; ainsi nous n'aurons pas changé ce nom puisqu'il est en usage ; ils appellent celles de la seconde espèce *peaux de tigres d'Afrique*, ce nom est équivoque & nous avons adopté celui d'*once*; enfin, ils appellent improprement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appellons ici *léopard*..

Oppien (*b*) connoissoit nos deux premieres espèces, c'est-à-dire, la panthère & l'once; il a dit le premier, qu'il y avoit deux espèces de panthère; les unes plus grandes & plus grosses, les autres plus petites, & cependant semblables par la forme du corps, par la variété & la disposition des taches, mais qui différoient par la longueur de la queue, que les petites ont beaucoup plus longue que les grandes. Les Arabes ont indiqué la grande panthère par le nom *al Nemer* (*Nemer* en retranchant l'article), & la petite par le nom *al Phet* ou *al Fhed* (*Phet* ou *Fhed* en retranchant l'article); ce dernier nom,

(*b*) Oppianus, *de venatione*, lib. III.

quoiqu'un peu corrompu se reconnoît dans celui de *Faadh*, qui est le nom actuel de cet animal en Barbarie. » Le Faadh, dit le D. Shaw (*c*), ressemble au léopard (il veut dire la panthère), en ce qu'il est tacheté comme lui; mais il en diffère à d'autres égards, il a la peau plus obscure & plus grossière, & n'est pas si farouche. » Nous apprenons d'ailleurs par un passage d'Albert, commenté par Gesner (*d*), que le *Phett* ou *Fhed* (*e*) des Arabes s'est appellé en Italien & dans quelques autres langues de l'Europe, *Leunza* ou *Lonza*. On ne peut donc pas douter, en rapprochant ces indications, que la petite panthère d'Oppien, le *Phet* ou le *Fhed* des Arabes, le *Faadh* de la Barbarie, l'*Onze* ou l'*Once* des Européens, ne soient le même animal. Il y a grande apparence aussi que c'est le *Pard* ou *Pardus* des Anciens, & la *Panthera* de Pline; puisqu'il dit, que le fond (*f*) de son poil est blanc, au lieu que celui de la grande panthère est, comme nous l'avons dit, d'une couleur fauve plus ou moins foncée: d'ailleurs, il est très probable que la petite panthère s'est appellée simplement *Pard* ou *Par-*

(*c*) Voyage de Shaw. *La Haye*, 1743, tome II, page 26.... *Nota*. Qu'en Anglois l'a se prononce comme *ai*, & que le Docteur Shaw en écrivant *Faadh*, prononçoit *Faidh*, ce qui approche encore plus de *Fhed*.

(*d*) Gesner, *Hist. quadrup.* p. 825.

(*e*) *Alphed id est Leopardus minor.* Albertus.

(*f*) *Pantheris in* candido *breves macularum oculi.* Plin. *Hist. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

dus, & qu'on est venu ensuite à nommer la grande panthère, *Léopard* ou *Leopardus*, parce qu'on a imaginé que c'étoit une espèce métive qui s'étoit agrandie par le secours & le mélange de celle du lion; mais comme ce préjugé n'est nullement fondé, nous avons préféré le nom ancien & primitif de *Panthère*, au nom composé & plus nouveau, *Léopard*, que nous avons appliqué à un animal nouveau qui n'avoit encore que des noms équivoques.

Ainsi, l'once diffère de la panthère, en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi & d'une couleur grise ou blanchâtre, & le léopard diffère de la panthère & de l'once en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif & brillant, quoique plus ou moins foncé avec des taches plus petites, & la plupart disposées par groupes comme si chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.

Pline (*g*), & plusieurs autres après lui, ont écrit que dans les panthères, la femelle avoit la robe plus blanche que le mâle; cela pourroit être vrai de l'once; mais nous n'avons pas observé cette différence dans les panthères de la ménagerie de Versailles qui ont été dessinées vivantes : s'il y a donc quelque différence dans la couleur du poil entre le mâle & la femelle de la panthere, il faut que cette différence

---

(*g*) Plinii, *Hist. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

ne ſoit pas bien conſtante ni bien ſenſible. On trouve à la vérité des nuances plus ou moins fortes dans pluſieurs peaux de ces animaux que nous avons comparées ; mais nous croyons que cela dépend plutôt de la différence de l'âge ou du climat que de celle des ſexes.

Les animaux que MM. de l'Académie des Sciences ont décrits (*h*) & diſſéqués ſous le nom de *Tigres*, & l'animal décrit par Caïus dans Geſner (*i*), ſous le nom d'*Uncia*, ſont de même eſpèce que notre léopard ; on ne peut en douter, en comparant la figure & la deſcription que nous en donnons ici avec celles de Caïus & celles de M. Perraut ; il dit à la vérité que les animaux décrits & diſſéqués par MM. de l'Académie des Sciences, ſous le nom de *Tigres*, ne ſont pas l'once de Caïus (*k*) : les ſeules raiſons qu'il

(*h*) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie*, *III*, *p*. 3.

(*i*) Geſner, *Hiſt. quadrup.* page 825.

(k) Nous obſerverons que les éditeurs de la troiſième partie des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, ont laiſſé paſſer dans l'impreſſion une faute qu'il eſt d'autant plus néceſſaire de corriger, qu'elle eſt plus répétée. On a écrit par-tout *Ours* au lieu d'*Once* ; il eſt dit, *p*. 5, *ligne* 28, l'ours décrit par Caïus dans Geſner. --- *P*. 8, l'ours que Caïus a décrit. --- *P*. 18, *ligne* 11, l'ours & le léopard. --- *P*. 18, deſcription très exacte qu'il a donnée d'un Ours. Il eſt évident qu'il faut ſubſtituer dans ces quatre endroits le mot *Once* à celui d'*Ours*, puiſque l'animal dont il eſt queſtion, a été décrit par Caïus ſous le nom d'*Uncia* dans Geſner. *Hiſt quadrud. p*. 825.

en donne, sont, que celui-ci est plus petit & qu'il n'a pas le dessous du corps blanc : cependant, si M. Perrault eût comparé la description entiere de Caïus avec les sujets qu'il avoit sous les yeux, je suis persuadé qu'il auroit reconnu qu'ils ne différoient en rien de l'once de Caïus. Comme il pourroit rester sur cela des doutes, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de rapporter ici les parties essentielles de cette description de Caïus, qui, quoique faite sur un animal mort me paroît fort exacte (*l*). On y observera, que

---

(*l*) *Uncia fera est sævissima, canis villatici magnitudine, facie & aure Leonina : corpore, caudâ, pede & ungue felis, aspectu truci : dente tam robusto & acuto, ut vel ligna dividat : ungue ita pollet, ut eodem contra nitentes in adversum, retineat : colore per summa corporis pallescentis ochræ, per ima cineris, asperso undique macula nigra & frequenti, cauda reliquo corpore aliquanto obscuriori & grandiori macula. Auris intus pallet sinè nigro, foris nigricat sine pallore, si unam flavam & obscuram maculam è medio eximas... Reliquum caput totum est maculosum frequentissimâ maculâ nigrâ, (ut & reliquum corpus) nisi ea parte quæ inter nasum & oculum est, qua nullæ sunt, nisi utrinque duæ, & eæ parvæ : quemadmodum & cæteræ omnes in extremis & imis partibus, reliquis sunt minores : maculæ in summis quidem crurum partibus & in cauda, nigriores sunt & singulares, per latera vero compositæ* quasi singulæ maculæ ex quatuor fierent. *Ordo nullus est in maculis nisi in labro* superiori, ubi ordines quinque sunt. *In primo & superiori duæ discretæ :* in *secundo sex conjunctæ, ut linea esse videantur.* HI *duo ordines liberi sunt, nec inter se commisti. In tertio ordine octo conjunctæ sunt, sed cum quarto ubi finit commiscentur.... Nasus nigrescit, linea per longitudinem perque summam superficiem inducta leniter; oculi glauci sunt.... vivit ex carne : fœmina mare cru-*

Caïus, ſans donner préciſément la longueur du corps de l'animal qu'il décrit, dit qu'il eſt plus grand qu'un chien de berger & auſſi gros qu'un dogue; quoique plus bas de jambes; je ne vois donc pas pourquoi M. Perrault dit que l'once de Caïus étoit bien plus petit que les tigres diſſéqués par MM. de l'Académie des Sciences. Ces tigres n'avoient que quatre pieds de longueur en les meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue; le léopard que nous décrivons ici, & qui eſt certainement le même animal que les tigres de M. Perrault, n'a auſſi qu'environ quatre pieds, & ſi l'on meſure un dogue, ſurtout un dogue de forte race, on trouvera qu'il excède ſouvent ces dimenſions. Ainſi, les tigres décrits par MM. de l'Académie des Sciences ne différoient pas aſſez de l'*Unciæ* de Caius par la grandeur, pour que M. Perrault fût fondé à conclure de cette ſeule différence, que ce ne pouvoit être le même animal. La ſeconde diſconvenance, c'eſt celle de la couleur du poil ſur le

---

delior eſt & minor, utriuſque ſexus una ad nos ex Mauritania eſt advecta nave. Naſcuntur in Libya. *Si quod illis coeundi ſtatum tempus eſt, hic menſis junius eſt: nam hoc mas fœminam ſupervenit.... Iſta animalia tam ferocia ſunt, ut cuſtos cum primo vellet de loco in locum movere, cogebatur fuſte in caput acto (ut aiunt) ſemi-mortua reddere.... Quod ſcribunt eſſe cane longius, id mihi non videtur: nam ſunt apud nos multi canes villatici, qui longitudine æquent: pecuario tamen & major eſt & longior, ut & villatico humilior.* Caïus *apud* Geſner, *Hiſt. quadrup.* page 825 & 826.

ventre ; M. Perrault dit qu'il est blanc ; & Caïus qu'il est cendré, c'est-à-dire, blanchâtre ; ainsi ces deux caracteres, par lesquels M. Perrault a jugé que les tigres disséqués par MM. de l'Académie n'étoient pas l'once de Caïus, auroient dû le porter à prononcer le contraire, surtout s'il eût fait attention que tout le reste de la description s'accorde parfaitement. On ne peut donc pas se refuser à regarder les tigres de MM. de l'Académie, l'*Uncia* de Caïus, & notre *Léopard*, comme le même animal ; & je ne conçois pas pourquoi quelques-uns de nos Naturalistes ont pris ces tigres de M. Perrault, pour des animaux d'Amérique, & les ont confondus avec le jaguar.

Nous nous croyons donc certains que les tigres de M. Perrault, l'*uncia* de Caïus & notre léopard, sont le même animal : nous nous croyons également assurés que notre panthère est le même animal que la panthère des Anciens ; elle en diffère à la vérité par la grandeur, mais elle lui ressemble par tous les autres caracteres ; & comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, on ne doit pas être étonné qu'un animal élevé dans une ménagerie ne prenne pas son accroissement entier, & qu'il reste au-dessous des dimensions de la Nature. Cette différence de grandeur nous a tenu nous mêmes assez long-temps dans la perplexité; mais après l'examen le plus long, & nous pouvons dire le plus scrupuleux, après la comparaison exacte & immédiate des grandes peaux de la pan-

thère,

thère, qui se trouvent chez les Fourreurs avec celle de notre panthère, il ne nous a plus été permis de douter, & nous avons vu clairement que ce n'étoient pas des animaux différens. La panthère que nous décrivons ici & deux autres de la même espèce, qui étoient en même temps à la ménagerie du Roi, sont venues de la Barbarie : la régence d'Alger fit présent à Sa Majesté des deux premieres, il y a dix ou douze ans ; la troisiéme a été achetée pour le Roi, d'un Juif d'Alger.

Une autre observation que nous ne pouvons nous dispenser de faire, c'est que des trois animaux dont nous donnons ici la description sous les noms de *Panthère*, d'*Once* & de *Léopard*; aucun ne peut se rapporter à l'animal que les Naturalistes ont indiqué par le nom de *pardus* ou de *leopardus*. Le *pardus* de M. Linnæus & le léopard de M. Brisson, qui paroissent être le même animal, sont désignés par les phrases suivantes ; *Pardus, felis caudâ elongatâ, corporis maculis superioribus orbiculatis, inferioribus virgatis.* Syst, nat. edit. x, pag. 41. , ... Le léopard, *Felis ex albo flavicans ; maculis nigris in dorso orbiculatis, in ventre longis, variegata.* Regn. anim. pag. 272. Ce caractère des taches longues sur le ventre, ou alongées en forme de verges sur les parties inférieures du corps, n'appartient ni à la panthère, ni à l'once, ni au léopard, desquels il est ici question. Cependant il paroît que c'est de la panthère des Anciens, du *panthera, pardalis, pardus, leopardus* de Gesner; du *pardus, panthera* de

Prosper Alpini, du *panthera, varia Affricana* de Pline; de la panthère, en un mot, qui se trouve en Afrique *(m)* & aux Indes orientales, que ces Auteurs ont entendu parler, & qu'ils ont désignée par les phrases que nous venons de citer. Or, je le répète, aucun des trois animaux que nous décrivons ici, quoique tous trois d'espèce différente, n'ont ce caractere de taches longues & en forme de verges sur les parties inférieures; & en même temps nous pouvons assurer par les recherches que nous avons faites, que ces trois espéces & peut-être une quatrième dont nous parlerons dans la suite, & qui n'a pas plus que les trois premieres, ce caractère des taches longues sur le ventre, sont les seules de ce genre qui se trouvent en Asie & en Afrique; en sorte, que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme douteux ce caractère, qui fait le fondement des phrases indicatives de ces Nomenclateurs. C'est tout le contraire dans ces trois animaux, & peut-être dans tous ceux du même genre; car non-seulement ceux de l'Afrique & de l'Asie, mais ceux même de l'Amérique, lorsqu'ils ont des taches longues en forme de verges ou des traînées, les ont toujours sur les parties supérieures du corps, sur le garrot, sur le cou, sur le dos, & jamais sur les parties inférieures.

Nous remarquerons encore, que l'animal

---

[m] Brisson, *Regn. animal.* page 273.

dont on a donné la description dans la troisième partie des Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, sous le nom de *panthère* (*n*), est un animal différent de la panthère, de l'once & du léopard, dont nous traitons ici.

Enfin nous observerons qu'il ne faut pas confondre, en lisant les Anciens, le *panther* avec la *panthère.* La panthère est l'animal dont il est ici question; le panther du Scholiaste d'Homère & des autres Auteurs, est une espèce de loup timide que nous croyons être le chacal, comme nous l'expliquerons lorsque nous donnerons l'histoire de cet animal: au reste le mot *pardalis* est l'ancien nom grec de la panthère; il se donnoit indistinctement au mâle & à la femelle. Le mot *pardus* est moins ancien, Lucain & Pline sont les premiers qui l'aient employé; celui de *leopardus* est encore plus nouveau, puisqu'il paroît que c'est Jule Capitolin qui s'en est servi le premier ou l'un des premiers: & à l'égard du nom même de *panthera*, c'est un mot que les anciens Latins ont dérivé du grec, mais que les Grecs n'ont jamais employé.

Après avoir dissipé, autant qu'il est en nous, les ténèbres dont la nomenclature ne cesse d'obscurcir la Nature, après avoir exposé pour prévenir toute équivoque, les figures exactes des trois animaux dont nous

---

[*n*] Mémoire pour servir à l'histoire des anim. *part. III*, page 32.

traitons ici ; passons à ce qui les concerne chacun en particulier.

La panthère que nous avons vue vivante, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, & les cris semblables à celui d'un dogue en colère ; elle a même la voix plus forte & plus rauque que le chien irrité ; elle a la langue rude & très rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, semée de taches noires arrondies en anneaux, ou réunies en forme de roses, le poil court, la queue marquée de grandes taches noires au-dessus & d'anneaux noirs & blancs vers l'extrémité. La panthère est de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

Les relations des voyageurs s'accordent avec les témoignages des Anciens au sujet de la grande & de la petite panthère : c'est-à-dire, de notre panthère & de notre once. Il paroît qu'il existe aujourd'hui, comme du temps d'Oppien, dans la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la mer méditerranée, & dans les parties de l'Asie qui étoient connues des Anciens, deux espèces de panthères, la plus grande a été appellée *panthère* ou *léopard*, & la plus petite *once*, par la plupart des Voyageurs. Ils conviennent tous que l'once s'apprivoise aisément, qu'on le dresse à la chasse (*o*), & qu'on s'en sert

(*o*) Les Persans ont une certaine bête appellée

à cet uſage en Perſe & dans pluſieurs autres provinces de l'Aſie; qu'il y a des onces aſſez petits pour qu'un Cavalier puiſſe

---

Once, qui a la peau tachetée comme un tigre, mais qui eſt fort douce & fort privée. Un Cavalier la porte en trouſſe à cheval, & ayant apperçu la gazelle, il fait deſcendre l'once, qui eſt ſi lègère qu'en trois ſauts elle ſaute au cou de la gazelle, quoiqu'elle coure d'une vîteſſe incroyable. La gazelle eſt une eſpèce de petit chevreuil, dont le pays eſt rempli; l'once l'étrangle auſſitôt avec ſes dents aigues; mais ſi par malheur elle manque ſon coup & que la gazelle lui échappe, elle demeure ſur la place honteuſe & confuſe, & dans ce moment un enfant la pourroit prendre ſans qu'elle ſe défendît. *Voyages de Tavernier, Rouen 1713, tome II, page 26.* . . . Pour les grandes chaſſes on ſe ſert de bêtes féroces dreſſées à chaſſer, lions, léopards, tigres, panthères, onces; les Perſans appellent ces dernieres bêtes *Youzze*. Elle ne font point de mal aux hommes; un Cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, & ſe tient ſur la route des bêtes qu'on relance & qu'on lui fait paſſer devant elle le plus près qu'on peut; quand le cavalier en apperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal, & lui tourne la tête du côté de la bête relancée; s'il l'apperçoit, il fait un cri, s'élance à grands ſauts, ſe jette deſſus la bête & la terraſſe s'il la manque après quelques ſauts, il ſe rebute d'ordinaire, & pour le conſoler on le careſſe. . . J'ai vu cette ſorte de chaſſe en Hircanie, l'an 1666. . . , Il y a de ces bêtes dreſſées qui font la chaſſe finement, ſe traînant ſur le ventre le long des haies & des buiſſons juſqu'à ce qu'elles ſoient proche de la proie, & alors elles s'élancent deſſus. *Voyages de Chardin en Perſe, &c. Amſterdam; 1711, tome II, pages 32 & 33*; Voyez auſſi le *Voyage autour du monde de Gemelli Careri. Paris 1619, tome II, page 96 & 212*, où cependant l'auteur paroît avoir emprunté pluſieurs choſes de Chardin. . . . *Quo tempore*

les porter en croupe, qu'ils sont assez doux pour se laisser manier & caresser avec la main. La panthère paroît être d'une nature plus fière & moins flexible; on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise, jamais elle ne

---

perveni Alexandriam, duos pardos. . . . Vidi apud Antonium Calepium. . . Usque adeò cicures erant & mansueti, ut semper in lectulis decumbentes dormiebant. . . . Carne eos nutriebat : sæpe à nobis cum pardo ibatur ad venandas gazellas, & pugnam inter ipsos pulcherrimam quæ fiebat admirabamur, præsertim gazellæ artificium cum pardo cornibus durissimis armatæ pugnando, sed eam tam multo fatigatam atque ex pugna admodum defessam interimebat. Cairi postea vidimus quandam mulierem quinque catulos recentes à panthera effusos, ex Arabe coemisse eosque ut feles aluisse. . . . Erant omnino visu pulcherrimi, albicabant colore maculis parvis rotundis toto corpore evariati. . . . Parum quidem differentiæ inter pardum & pantheram observavimus intercedere, panthera quidem major & toto corpore est & capite atque multo ferocior. Prosp. Alpin. *Hist. Ægypt.* part. I, Lugd. Bat. 1735, page 238. . . . . *Accepi à quodam oculato teste in aula regis Galliarum, leopardos duorum generum ali; magnitudine tantum differentes, majores vituli corpulentia esse; humiliores, oblongiores; alteros minores ad canis molem accedere, & unum ex minoribus aliquando ad spectaculum regi exhibendum, à bestiario aut venatore, equo insidente à tergo super stragulo aut pulvino vehi, alligatum catena & lepore objecto dimitti quem ille saltibus aliquot bene magnis assecutus jugulet.* Gesner, *Hist. quadrup.* page 831. . . . Emanuel, Roi de Portugal, envoya à Léon X, une penthère dressée à la chasse. *Histoire des conquêtes des Portugais, par le P. Lafitau, Paris, 1733, tome I, page 525.* Cette panthère étoit une once, car l'auteur dit aussi qu'on se sert en Perse de l'once ou panthère pour chasser les gazelles; qu'on fait venir ces animaux d'Arabie, & qu'ils sont assez privés pour qu'on puisse les porter en croupe à cheval.

perd en entier ſon caractère féroce, & lorſqu'on veut s'en ſervir pour la chaſſe (*p*) il faut beaucoup de ſoins pour la dreſſer, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mène ſur une charrette enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte lorſque le gibier paroît; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre ſauts, la terraſſe & l'é-

---

(*p*) *Tigres ex Ethiopiâ in Ægyptum convectas vidimus, etſi nullo modo cicuratæ hæ manſueſiant, neque unquam ferinam naturam relinquant; ſunt leænis quam ſimiles & forma & colore albicante, rotundis maculis fulveſcentibus evariatæ, ſed leænis longe majores ſunt.* Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægyp.* page 237. . . . Quand on a découvert quelques gazelles, on tâche de les faire appercevoir au léopard, que l'on tient enchaîné ſur une petite charette; cet animal ruſé ne ſe met pas incontinent à courir après, comme on pourroit l'imaginer, mais il s'en va tournant, ſe cachant & ſe courbant pour les approcher de près & les ſurprendre; & comme il eſt capable de faire cinq ou ſix ſauts ou bonds d'une vîteſſe incroyable, quand il ſe ſent à portée, il s'élance deſſus, les étrangle & ſe ſoûle de leur ſang, du cœur & de leur foie; & s'il manque ſon coup, ce qui arrive aſſez ſouvent, il en demeure là; auſſi ſeroit-ce en vain qu'il prétendroit de les prendre à la courſe, parce qu'elles courent bien mieux & plus long-temps que lui: le maître ou gouverneur vient enſuite bien doucement autour de lui, le flattant & lui jettant des morceaux de chair, & en l'amuſant ainſi, il lui met des lunettes qui lui couvrent les yeux, l'enchaîne & le remet ſur la charette. *Voyage de Bernier dans le Mogol. Amſterdam, 1710, tome II, page 243 & ſuivantes.* Il paroît que c'eſt de la grande panthère dont il s'agit ici, parce qu'on n'eſt pas obligé de prendre tant de précautions avec l'once.

trangle : mais si elle manque son coup, elle devient furieuse & se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, dont il lui en jette un pour calmer sa fureur.

Au reste, l'espèce de l'once paroît être plus nombreuse & plus répandue que celle de la panthère; on la trouve très communément en Barbarie, en Arabie & dans toutes les parties méridionales de l'Asie, à l'exception peut-être de l'Égypte (*q*); elle s'est même étendue jusqu'à la Chine où on l'appelle *Hinenpao* (*r*).

Ce qui fait qu'on se sert de l'once pour la chasse dans les climats chauds de l'Asie, c'est que les chiens y sont très rares (*s*); il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, & encore perdent-ils en peu

(*q*) Il n'y a point de lions, ni de tigres, ni de léopards en Egypte. *Description de l'Egypte, par Mascrier. La Haye, 1740, tome II, page 125.*

(*r*) *Hinen-pao.* C'est une espèce de léopard ou de panthère que l'on voit dans la province de Pekin ; il n'est pas si féroce que les tigres ordinaires. Les Chinois en font grand cas. *Relation de la Chine, par Thévenot. Paris, 1696, page 19.*

(*s*) Comme les Maures, à Surate & sur les côtes de Malabar, n'ont point de chiens pour chasser les gazelles & les daims, ils tâchent de suppléer à ce défaut par le moyen des léopards apprivoisés qu'ils dressent à cet exercice. Ces animaux se jettent adroitement sur la proie, & quand ils l'ont attrapée ils ne la quittent point & s'y tiennent fermement attachés. *Voyage de Jean Ovington. Paris, 1725, tome I, page 278.*

de temps leur voix & leur instinct; d'ailleurs ni la panthère, ni l'once, ni le léopard ne peuvent souffrir les chiens; ils semblent les chercher & les attaquer de préférence sur toutes les autres bêtes (*t*). En Europe, nos chiens de chasse n'ont pas d'autres ennemis que le loup; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de panthères, de léopards & d'onces, qui tous sont plus forts & plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'once n'a pas l'odorat aussi fin que le chien, il ne suit pas les bêtes à la piste, il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie; il ne chasse qu'à vue, & ne fait, pour ainsi dire, que s'élancer & se jeter sur le gibier; il saute si légérement qu'il franchit aisément un fossé ou une muraille de plusieurs pieds; souvent il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage & se laisse tomber dessus; cette maniere d'attraper la proie est commune à la panthère, au léopard & à l'once.

Le léopard (*u*) a les mêmes mœurs &

(*t*) Les Léopards sont ennemis mortels des chiens, & ils en dévorent autant qu'ils peuvent en rencontrer. *Voyage de le Maire, 1695, page 99.*

(*u*) Le léopard de Guinée est d'ordinaire de la hauteur & de la grosseur d'un gros chien de boucher; il est féroce, sauvage & incapable d'être apprivoisé; il se jette avec furie sur toutes sortes d'animaux, même sur les hommes, ce que ne font pas les lions & les tigres de cette côte de Guinée, à moins qu'ils ne soient extrêmement pressés de la faim. Il a quel-

le même naturel que la panthère, & je ne vois nulle part qu'on l'ait apprivoisé comme l'once, ni que les Nègres du Sénégal ou de Guinée, où il est très commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. Communément, il est plus grand que l'once & plus petit que la panthère; il a

---

que chose du lion & quelque chose du grand chat sauvage; sa peau est toute mouchetée de taches rondes, noires de différentes teintes sur un fond grisâtre; il a la tête médiocrement grosse, le museau court, la gueule large, bien armée de dents dont les femmes du pays se font des colliers. Il a la langue pour le moins aussi rude que celle du lion. Ses yeux sont vifs & dans un mouvement continuel, son regard cruel; il ne respire que le carnage: ses oreilles rondes & assez courtes sont toujours droites; il a le cou gros & court, les cuisses épaisses, les pieds larges, cinq doigts à ceux de devant, & quatre à ceux de derriere, les uns & les autres armés de griffes fortes, aiguës & tranchantes; il les ferme comme les doigts de la main, & lâche rarement sa proie qu'il déchire avec les ongles autant qu'avec les dents: quoiqu'il soit fort carnassier & qu'il mange beaucoup, il est toujours maigre; il peuple beaucoup, mais il a pour ennemi le tigre, qui étant plus fort & plus alerte en détruit un grand nombre. Les Nègres prennent le tigre, le léopard, le lion dans des fosses profondes recouvertes de roseaux & d'un peu de terre sur laquelle ils mettent quelques bêtes mortes pour appât. *Voyages de Desmarchais, tome I, p. 202*. . . . Le tigre du Sénégal est plus furieux que le lion; sa hauteur & sa longueur est presque comme celle d'un levrier: il attaque indifféremment les hommes & les bêtes. Les Nègres le tuent avec leurs zagayes & leurs flêches, afin d'en avoir la peau: quelque percé qu'il soit de leurs coups, il se défend tant qu'il a un reste de vie, & il en tue toujours quelques-uns. *Voyage de le Maire. Paris, 1665, page 99.*

la queue plus courte que l'once, quoiqu'elle ſoit longue de deux pieds ou deux pieds & demi.

Ce léopard du Sénégal ou de Guinée, auquel nous avons appliqué particuliérement le nom de *léopard*, eſt probablement l'animal que l'on appelle à Congo *engoi* (*x*), c'eſt peut-être auſſi l'*antamba* de Madagaſcar (*y*); nous rapportons ces noms, parce qu'il ſeroit utile pour la connoiſſance des animaux, qu'on eût la liſte de leurs noms dans les langues des pays qu'ils habitent.

L'eſpèce du léopard paroît être ſujette à plus de variétés que celle de la panthère & de l'once: nous avons vu un grand nombre de peaux de ce léopard qui ne laiſſent pas de différer les unes des autres, ſoit par les nuances du fond du poil, ſoit par celle des taches dont les anneaux ou roſes ſont plus marqués & plus terminés dans les unes que dans les autres; mais ces anneaux ſont toujours de beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once. Dans toutes les peaux du léopard

---

[*x*] Les tigres de Congo s'appellent *Engoi*, dans le pays. *Voyage de François Drack. Paris*, *1641*, *page 105*. . , Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes. *Amſterdam* 1702, *tome IV*, page 326.

(*y*) L'antamba de Madagaſcar eſt une bête grande comme un chien, qui a la tête ronde; & au rapport des Nègres, elle a la reſſemblance d'un léopard: elle dévore les hommes & le bétail, & ne ſe trouve que dans les endroits les plus déſerts de l'iſle. *Voyage de Madagaſcar*, *par Flaccourt. Paris*, *1661*, *tome I*, *page 154*.

les taches ſont chacune à-peu-près de la même grandeur, de la même figure, & c'eſt plutôt par la force de la teinte qu'elles diffèrent, étant moins fortement exprimées dans les unes de ces peaux & beaucoup plus fortement dans les autres. La couleur du fond du poil ne diffère qu'en ce qu'elles ſont d'un fauve plus ou moins foncé; mais comme toutes ces peaux ſont à très peu-près de la même grandeur, tant pour le corps que pour la queue, il eſt très vraiſemblable qu'elles appartienent toutes à la même eſpèce d'animal, & non pas à des animaux d'eſpèce différente.

La panthère l'once & le léopard n'habitent que l'Afrique & les climats les plus chauds de l'Aſie; ils ne ſe ſont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées. Ariſtote parle de la panthère comme d'un animal de l'Afrique & de l'Aſie, & il dit expreſſément qu'il n'y en a point en Europe. Ainſi ces animaux, qui ſont, pour ainſi dire, confinés dans la zone torride de l'ancien continent, n'ont pu paſſer dans le nouveau par les terres du Nord, & l'on verra par la deſcription que nous allons donner des animaux de ce genre qui ſe trouvent en Amérique, que ce ſont des eſpèces différentes que l'on n'auroit pas dû confondre avec celles de l'Afrique & l'Aſie, comme l'ont fait la plupart des Auteurs qui ont écrit la nomenclature.

Ces animaux en général ſe plaiſent dans les forêts touffues, & fréquentent ſouvent

lès bords des fleuves & les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques & les bêtes sauvages qui viennent chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués; ils grimpent aisément sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie & qu'ils soient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger; les Indiens & les Nègres la trouvent bonne; mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme si c'étoit un mets délicieux: à l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses & font de très belles fourrures; la plus belle & la plus chère, est celle du léopard; une seule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif & brillant, & que les taches en sont bien noires & bien terminées.



LE JAGUAR [a].

Voyez planche VIII, fig. 3 de ce Volume.

LE Jaguar ressemble à l'Once par la grandeur du corps, par la forme de la plupart des taches dont sa robe est semée, même par le naturel ; il est moins fier & moins féroce que le léopard & la panthère : il a le fond du poil d'un beau fauve comme le léopard, & non pas gris comme l'once ; il

(a) Le *Jaguar* ou *Jaguara*, nom de cet animal au Bresil, que nous avons adopté pour le distinguer du tigre, de la panthère, de l'once & du léopard avec lesquels on l'a souvent confondu : les premiers historiens du nouveau monde appelloient cet animal *Janou-are* ou *Janouar* ; ce sont Pison & Marcgrave qui, les premiers, ont écrit *Jaguara* au lieu de *Janouara*. Les Mexicains l'appelloient *Tlatlauhqui occlotl*, selon Hernandès, *page* 498. Les Portugais l'ont appellé *Onça*, parce qu'en effet il ressemble à l'once à quelques égards.

Jaguara. Pison. *Hist. Nat.* page 103.

Jaguara Brasiliensibus. Marcgravius, *Hist. Brasil*, page 235.

Pardus an lynx Brasiliensis jaguara dicta Marcgravii, Ray. *Synops. quadrup.* page 168.

Tigris Americana Jaguara Brasiliensis. Klein, *de quadrup.* page 80.

Tigre de la Guiane. *Voyage de Desmarchais, tome III, page* 299.



1 Le Couguar. 2 Le Lynx. 3 Le Jaguar.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

a la queue plus courte que l'un & l'autre, le poil plus long que la panthère & plus court que l'once ; il l'a crêpé lorſqu'il eſt jeune, & liſſe lorſqu'il devient adulte. Nous n'avons pas vu cet animal vivant, mais on nous l'a envoyé bien entier & bien conſervé dans une liqueur préparée, & c'eſt ſur ce ſujet que nous en avons fait le deſſin & la deſcription : il avoit été pris tout petit, & élevé dans la maiſon juſqu'à l'âge de deux ans, qu'on le fit tuer pour nous l'envoyer (*b*) ; il n'avoit donc pas encore acquis toute l'étendue de ſes dimenſions naturelles ; mais il n'en eſt pas moins évident

---

(*b*) Cet animal nous a été envoyé ſous le nom de *Chat-tigre*, par M. Pagès Médecin du Roi au Cap, dans l'iſle Saint-Domingue. Il me marque par la lettre qui étoit jointe à cet envoi, que cet animal étoit arrivé à Saint-Domingue par un vaiſſeau Eſpagnol qui l'avoit amené de la grande terre où il eſt très commun : il ajoute qu'il avoit deux ans quand il l'a fait tuer, qu'il n'étoit pas ſi gros, & qu'il s'eſt renflé dans l'eſprit de tafia ; qu'il buvoit, mangeoit & faiſoit le même cri qu'un chat qui n'eſt pas privé ; qu'il miauloit, & qu'il mangeoit plus volontiers encore le poiſſon que la viande. Piſon & Marcgrave diſent de même que les jaguars du Breſil aiment beaucoup le poiſſon. Le nom de *chat-tigre* que lui donne M. Pagès, ne nous a pas empêchés de le reconnoître pour le jaguar, parce que ce nom du Breſil n'eſt pas en uſage parmi les François des Colonies, & qu'ils appellent indiſtinctement *chats-tigres* les chat-pards & les tigres. Le chat-tigre, dit Dampier, *tome III, page 306*, qui eſt très commun dans la baie de Campèche, a les jambes courtes & le corps ramaſſé comme un mâtin ; mais par la tête, le poil & la maniere de guetter ſa proie, il reſſemble au tigre.

par la ſeule inſpection de cet animal, âgé de deux ans, qu'il eſt à peine de la taille d'un dogue ordinaire ou de moyenne race, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier. C'eſt cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel, c'eſt en un mot le tigre du nouveau monde, dans lequel la Nature ſemble avoir rapetiſſé tous les genres d'animaux quadrupèdes. Le jaguar vit de proie comme le tigre, mais il ne faut, pour le faire fuir, que lui préſenter un tiſon allumé, & même lorſqu'il eſt repu, il perd tout courage & toute vivacité, un chien ſeul ſuffit pour lui donner la chaſſe; il ſe reſſent en tout de l'indolence du climat; il n'eſt léger, agile, alerte que quand la faim le preſſe (*c*). Les Sauvages, naturellement poltrons, ne laiſſent pas de

(*c*) Il y a des tigres au Breſil, leſquels étant agités par la rage de famine, ſont courageux, mais étant repus deviennent ſi lâches qu'ils s'adonnent incontinent à fuir de peur des chiens. *Deſcription des Indes orientales, par Herrera. Amſt.* 1722, *page* 252. --- Il y a une grande quantité de tigres au Breſil, que la faim rend très légers & très à craindre; mais étant raſſaſiés, ce qui eſt admirable, ils ſont ſi poltrons & ſi peſans que le moindre chien de berger leur donne la fuite. *Hiſtoire des Indes par Maffée Paris*, 1665, *p.* 69. --- Il y a des tigres autour de Porto-bello, dont les environs ſont aſſez déſerts, apparemment que ce ſont des tigres de petite eſpèce, puiſqu'un homme ſeul en vient à bout avec une lance ou une autre arme blanche, & lui coupe les pattes l'une après l'autre quand l'animal ſe dreſſe pour l'attaquer. *Voyage de Don Juan & Don Antoine de Ulloa. Extrait de la Bibliothèque raiſonnée, tome XLIV, page* 413.

redouter ſa rencontre ; ils prétendent qu'il a pour eux un goût de préférence, que quand il les trouve endormis avec des Européens, il reſpecte ceux-ci, & ne ſe jette que ſur eux (*d*). On conte la même choſe du léopard (*e*), on dit qu'il préfère les hommes noirs aux blancs, qu'il ſemble les connoître à l'odeur, & qu'il les choiſit la nuit comme le jour.

Les Auteurs qui ont écrit l'hiſtoire du nouveau monde, ont preſque tous fait mention de cet animal, les uns ſous le nom de *tigre* ou de *léopard*, les autres ſous les noms propres qu'il portoit au Breſil, au Mexique, &c. Les premiers qui en ayent donné une deſcription détaillée, ſont Piſon & Marcgrave, ils l'ont appellé *jaguara* au lieu de *janouara*, qui étoit ſon nom en langue Braſilienne (*f*); ils ont auſſi indiqué un autre

---

(*d*) J'ai ouï quelquefois conter que ces tigres étoient animés contre les Indiens, & qu'ils n'aſſailloient point les Eſpagnols ou bien peu ; qu'ils alloient quelquefois prendre ou choiſir un Indien endormi au milieu des Eſpagnols, & qu'ils l'emportoient. *Hiſtoire Naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta. Paris, 1620, page 190.*

(*e*) La province de Bamba au royaume de Congo a des tigres qui n'attaquent jamais les hommes blancs ; mais qui ſe ruent ſouvent ſur les noirs, tellement que quelquefois trouvant deux hommes, l'un blanc & l'autre noir, qui dorment l'un près de l'autre, ces animaux vont de furie contre le noir ſans offenſer le blanc en aucune ſorte. *Voyage autour du monde, par Drack. Paris, 1641, page* 105.

(*f*) Il y a au Breſil une bête raviſſante que les

animal du même genre & peut-être de la même espèce sous le nom de *jaguarete.* Nous l'avons distingué du jaguar dans notre énumération, comme l'ont fait ces deux Auteurs, parce qu'il y a quelque apparence que ce peuvent être des animaux d'espèce différente; cependant comme nous n'avons vu que l'un de ces deux animaux, nous ne pouvons pas décider si ce sont en effet deux espèces distinctes, ou si ce n'est qu'une variété de la même espèce. Pison & Marcgrave disent que le jaguarète diffère du jaguar en ce qu'il a le poil court, plus lustré & d'une couleur toute différente, étant noir, semé de taches encore plus noires. Mais au reste, il ressemble si fort au jaguar par la forme du corps, par le naturel & par les habitudes, qu'il se pourroit que ce ne fût qu'une variété de la même espèce; d'autant plus qu'on a dû remarquer, par le témoignage même de Pison, que dans le jaguar, la couleur du fond du poil & celle des

---

Sauvages appellent *Janou-ara*, laquelle est presque aussi haute de jambes qu'un lévrier, mais ayant de grands poils autour du menton, (il entend les poils de la moustache) la peau fort belle & bigarée comme celle d'un once, elle lui ressemble aussi bien fort en tout le reste. *Voyage par Jean de Lery. Paris 1578, page* 162. --- Le Janouar est une espèce d'once grande comme un dogue d'Angleterre, ayant la peau fort riche & toute marquetée. *Mission des Capucins, par le Pere d'Abbeville. Paris* 1614, *p.* 251. --- Le janoura du Bresil ne vit que de proie; il est de la taille d'un lévrier, il a la peau tachetée. *Voyage de Coréal, tome I, p.* 173.

taches dont il eſt marqué, varient dans les différens individus de cette même eſpèce. Il dit que les uns ſont marqués de taches noires, & les autres de taches rouſſes ou jaunes; & à l'égard de la différence totale de la couleur, c'eſt-à-dire, du blanc, du gris, ou du fauve au noir, on la trouve dans plusieurs autres eſpèces d'animaux; il y a des loups noirs, des renards noirs, des écureuils noirs, &c. Et ſi ces variations de la Nature ſont plus rares dans les animaux ſauvages que dans les animaux domeſtiques, c'eſt que le nombre des haſards qui peuvent les produire, eſt moins grand dans les premiers, dont la vie étant plus uniforme, la nourriture moins variée, la liberté plus grande que dans les derniers, leur nature doit être plus conſtante, c'eſt-à-dire, moins ſujette aux changemens & à ces variations qu'on doit regarder comme accidentelles, quand elles ne tombent que ſur la couleur du poil.

Le jaguar ſe trouve au Breſil, au Paraguay (*g*), au Tucumam (*h*), à la Guiane (*i*), au pays des Amazonnes (*k*), au Mexique

---

(*g*) Hiſtoire du Paraguay, par le Pere Charlevoix, *tome I, p. 31 & 179. Voyez auſſi* idem, *tome IV, p. 95.*

(*h*) Voyez *idem, ibidem.*

(*i*) Voyage de la France équinoxiale, par Binet, *Paris, 1664, p. 343*; & Deſmarchais, *tome III, p. 299.*

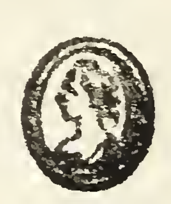
(*k*) On trouve le janouar dans les terres du Maragnon. *Hiſtoire de la miſſion des Capucins dans l'iſle de Maragnon, par le P. d'Abbeville. Paris, 1614, page 251.*

(*l*), & dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique ; il est cependant plus rare à Cayenne que le couguar, qu'ils ont appellé *tigre rouge* ; & le jaguar est maintenant moins commun au Bresil, qui paroît être son pays natal, qu'il ne l'étoit autrefois : on a mis sa tête à prix ; on en a beaucoup détruit, & il s'est retiré loin (*m*) des côtes dans la profondeur des terres. Le jaguarète a toujours été plus rare, ou du moins il s'éloigne encore plus des lieux habités (*n*), & le petit nombre des Voyageurs qui en ont fait mention, paroissent n'en parler que d'après Marcgrave & Pison.

(*l*) On voit dans les montagnes du Mexique un animal féroce qu'on appelle un *Once*, qui est de la forme & de la taille d'un loup-cervier, mais qui a des serres, & dont la tête ressemble davantage à celle d'un tigre. *Voyages de Voodes Rogers, traduit de l'Anglois. Amst.* 1710, *tome II, p.* 42.

(*m*) Voyage de Dampier. *Rouen*, 1715, *tome IV, p.* 69.

(*n*) Voyage de Desmarchais, *tome III, p.* 300.



LE COUGUAR [a].

Voyez planche VIII. fig. 1 de ce Volume.

LE Couguar a la taille aussi longue, mais moins étoffée que le Jaguar; il est plus levreté, plus effilé & plus haut sur ses jambes; il a la tête petite, la queue longue, le poil court & de couleur presqu'uniforme, d'un roux vif, mêlé de quelques teintes noirâtres, surtout au-dessus du dos; il n'est marqué ni de bandes longues comme le tigre, ni de taches rondes & pleines comme le léopard, ni de taches en anneaux ou en roses comme l'once & la panthère; il a le menton blanchâtre, ainsi que la gorge &

---

[a] Le *Couguar*, nom que nous avons donné à cet animal, & que nous avons tiré par contraction de son nom Brasilien, *Cuguacu ara*, que l'on prononce *Couguacouare*. On l'appelle *Tigre rouge*, à la Guiane.

Cuguacu ara. Pison, *Hist. Nat. p. 105.*

Cuguacu arana. Marcgravii, *Hist. Nat. p. 245.*

Cuguacu arana Brasiliensibus. Ray, *Synops. quadrup. p. 169.*

Tigris fulvus. Barrère, *Hist. Franc. equin. p. 166.*

Felis ex flavo rufescens, mento & infimo ventre albicantibus..... Tigris fulva. Le *tigre rouge.* Brisson, *Regn. animal p.* 272.

Tigre, en Amérique, dont la peau est brune sans être mouchetée. *Voyages de M. la Condamine sur la riviere des Amazones. Paris*, 1745, *p.* 162.

toutes les parties inférieures du corps. Quoique plus foible, il est aussi féroce & peut-être plus cruel que le jaguar; il paroît être encore plus acharné sur sa proie (*b*), il la dévore sans la dépecer; dès qu'il l'a saisie, il l'entame, la suce, la mange de suite & ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.

Cet animal est assez commun à la Guiane; autrefois on l'a vu arriver à la nage & en nombre dans l'isle de Cayenne (*c*), pour attaquer & dévaster les troupeaux : c'étoit dans les commencemens un fléau pour la Colonie, mais peu à peu on l'a chassé, détruit & relégué loin des habitations. On le trouve au Bresil, au Paraguay, au pays des Amazones, & il y a grande apparence que l'animal qui nous est indiqué dans quelques relations, sous le nom d'*Ocorome* (*d*) dans le pays des Moxes au Pérou, est le même que le couguar, aussi-bien que celui du pays des Iroquois (*e*), qu'on a regardé

(*b*) *Cuguacu arana*, Tigre rouge, ou plutôt bay-rouge, qui est le plus goulu & le plus carnassier de tous. Barrère, *Hist. de la France équin. p.* 166.

(*c*) Voyage de Desmarchais, *p.* 300. --- La Colonie de Cayenne n'eut pas de plus grand fléau à essuyer que celui des tigres. *Voyage de Voodes Rogers. Amsterdam*, 1710, *tome III*, *p.* 28.

(*d*) L'ocorome, du pays des Moxes au Pérou, est de la grandeur d'un grand chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. *Lettres édifiantes, dixième recueil. Paris*, 1715. Second volume des Voyages de Coréal. *Paris*, 1722, *p.* 352.

[*e*] On trouve au pays des Iroquois, des Tigres de

comme un tigre, quoiqu'il ne ſoit point moucheté comme la panthère, ni marqué de bandes longues comme le tigre.

Le couguar, par la légèreté de ſon corps & la plus grande longueur de ſes jambes, doit mieux courir que le jaguar & grimper auſſi plus aiſément ſur les arbres; ils ſont tous deux également pareſſeux & poltrons dès qu'ils ſont raſſaſiés; ils n'attaquent preſque jamais les hommes, à moins qu'ils ne les trouvent endormis. Lorſqu'on veut paſſer la nuit ou s'arrêter dans les bois, il ſuffit d'allumer du feu (*f*) pour les empêcher d'approcher. Ils ſe plaiſent à l'ombre dans les grandes forêts; ils ſe cachent dans un fort ou même ſur un arbre touffu, d'où ils s'élancent ſur les animaux qui paſſent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie & qu'ils s'abreuvent plus ſouvent de ſang que d'eau, on prétend que leur chair eſt très bonne à manger: Piſon dit ex-

---

couleur de petit-gris qui ne ſont point mouchetés; ils ont la queue fort longue, & donnent la chaſſe au porc-épic. Les Iroquois les tuent plus ſouvent ſur les arbres qu'à terre. . . . Quelques-uns ont le poil rougeâtre; tous l'ont très fin, & leurs peaux font de très bonnes fourrures. *Hiſt. de la nouvelle France, par le P. Charlevoix. Paris 1744, tome I, p. 272.*

(*f*) Les Indiens des bords de l'Orénoque dans la Guiane, allument du feu pendant la nuit pour épouvanter les tigres qui n'oſent approcher du lieu où ils ſont tant que le feu brûle. . . . On n'a rien à craindre de ces tigres, quand même ils ſeroient en grand nombre, tant que le feu dure. *Hiſt. naturelle de l'Orènoque, par le Pere Joſeph Jumilla, traduite de l'Eſpagnol. Avignon, 1758, tome II, p. 3.*

preſſément qu'elle eſt auſſi bonne que celle du veau (*g*) ; d'autres la comparent à celle du mouton (*h*) : j'ai bien de la peine à croire que ce ſoit en effet une viande de bon goût, j'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Deſmarchais (*i*), qui dit que ce qu'il y a de mieux dans ces animaux, c'eſt la peau dont on fait des houſſes de cheval, & qu'on eſt peu friand de leur chair, qui d'ordinaire eſt maigre & d'un fumet peu agréable.

(*g*) *Nec eſt, quod aliquis putet à Barbaris tantum expeti carnem horum rapacium animalium : illæ enim quæ rufeſcentibus & flaveſcentibus maculis ſunt, ab omnibus paſſim Europæis incolis, inſtar vitulinæ eſtimantur.* Piſon, *Hiſt. nat. p, 103.*

(*h*) Les Tigres du pays des Iroquois ſont bons, au jugement même des François qui en eſtiment la chair autant que celle du mouton. *Hiſtoire de la nouvelle France, par le Pere Charlevoix. Paris, 1744, tome I, p, 272.*

[*i*] Voyages de Deſmarchais. *Paris*, 1730. *tome III, p. 299 & 300.*



LE

LE LYNX
OU
LOUP-CERVIER (a).

Voyez planche VIII, fig. 2 de ce Volume.

MESSIEURS de l'Académie des Sciences nous ont donné une très bonne description

(a) Le Lynx *ou* Loup-cervier. Æliani. *Chaus, lupus cervarius.* Plinii. *Raphius* vel *rufus* apud Gallos *Plinio teste*; en Italien *Lupo cerveiro*, *Luppo gatto*; en Espagnol *Lynce*; en Allemand, *Luchs*; en Polonois, *Rys*, *Ostrowidz*; en Anglois, *Ounce*, selon Ray; *Luzarne*, selon Caïus; en Suédois, *Warglo*, selon Linnæus.

Lupus cervarius, *lynx*, *Chaus raphius*. Gesner, *Hist. quadrup.* p. 678.

Lynx. Aldrov. *de quadrup. dig. vivip.* p. 90 & 92.

Lynx. Ray, *Synops. quadrup.* p. 166.

Felis caudâ truncatâ, corpore rufescente maculato. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, p. 64, & edit. VI, p. 4. --- *Felis caudâ abreviatâ, apice atrâ auriculis apice barbatis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, p. 43.

Lynx Jonston, *de quadrup.* p. 83.

Loup-cervier. *Mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, *partie I*, *p.* 127.

Lynx. Aldrovandi, Klein, *de quadrup.* p. 77.

Felis auricularum apicibus pilis longissimis præditis, caudâ brevi. --- *Lynx.* Le loup-cervier. Brisson, *Regn. animal.* p. 275.

du *Lynx* ou *Loup-cervier* (b), & ils ont discuté, en Critiques éclairés, les faits & les noms qui ont rapport à cet animal dans les écrits des Anciens : ils font voir que le lynx d'Ælien est le même animal que celui qu'ils ont décrit & disséqué sous le nom de *Loup-cervier*; & ils censurent, avec raison, ceux qui l'ont pris pour le *Thos* d'Aristote. Cette discussion est mêlée d'observations & de réflexions qui sont intéressantes & solides. En général la description de cet animal est une des mieux faites de tout l'ouvrage; on ne peut même les blâmer de ce qu'après avoir prouvé que cet animal est le *Lynx* d'Ælien & non pas le *Thos* d'Aristote, ils ne lui ayent pas conservé son vrai nom *Lynx*, & qu'ils lui ayent donné en françois le même nom que Gaza a donné en latin au *Thos* d'Aristote : Gaza est en effet le premier qui, dans sa traduction de l'histoire des animaux d'Aristote, ait traduit par θὼς *Lupus-cervarius*; ils auroient dû seulement avertir que par le nom de *Loup-cervier*, ils n'entendoient pas le *Lupus-cervarius* de Gaza ou le *Thos* d'Aristote, mais le *Lupus-cervarius* ou le *Chaus* de Pline. Il nous a aussi paru qu'après avoir très bien indiqué, d'après Oppien, qu'il y avoit deux espèces ou deux races de loups-cerviers, les uns plus grands qui chassent & attaquent les daims & les cerfs, les autres plus petits qui ne

---

(b) Mémoires pour servir à l'histoire des animaux *partie I, p. 127 & suivantes.*

chaſſent guère qu'au lièvre ; ils ont mis enſemble deux eſpèces réellement différentes ; ſavoir, le lynx marqué de taches qui ſe trouve communément dans les pays ſeptentrionaux, & le lynx du Levant ou de la Barbarie dont le poil eſt ſans taches & de couleur uniforme. Nous avons vu ces deux animaux vivans ; ils ſe reſſemblent à bien des égards, ils ont tous deux un long pinceau de poil noir au bout des oreilles : ce caractère particulier par lequel Ælien a le premier indiqué le lynx, n'appartient en effet qu'à ces deux animaux ; & c'eſt probablement ce qui a déterminé MM. de l'Académie à les regarder tous deux comme ne faiſant qu'un. Mais indépendamment de la différence de la couleur & des taches du poil, on verra que très vraiſemblablement ce ſont deux animaux d'eſpèces différentes.

M. Klein (*c*) dit que les plus beaux lynx ſont en Afrique & en Aſie, principalement en Perſe ; qu'il en a vu un à Dreſde qui venoit d'Afrique, qui étoit bien moucheté & qui étoit haut ſur ſes jambes ; que ceux d'Europe, & notamment ceux qui viennent de Pruſſe & des autres pays ſeptentrionaux ſont moins beaux ; qu'ils n'ont que peu ou point de blanc, qu'il ſont plutôt roux avec des taches brouillées ou cumulées (*maculis confluentibus*, *&c.*) Sans vouloir nier abſolument ce que dit ici M. Klein, j'avoue que je n'ai trouvé nulle part ailleurs, que le lynx

(*c*) *Klein de quadrup. p.* 77.

habitât les pays chauds de l'Afrique & de l'Asie. Kolbe (*d*) est le seul qui dise qu'il est commun au cap de bonne-espérance, & qu'il ressemble parfaitement à celui du Brandebourg en Allemagne; mais j'ai reconnu tant d'autres méprises dans les Mémoires de cet Auteur, que je n'ajoute presque aucune foi à son témoignage, à moins qu'il ne s'accorde avec celui des autres. Or, tous les Voyageurs disent avoir vu des *Lynx* ou *Loups-cerviers* à peau tachée dans le nord de l'Allemagne, en Lithuanie, en Moscovie, en Sibérie, au Canada & dans les autres parties septentrionales de l'un & de l'autre continent; mais aucun, du moins de tous ceux que j'ai lus, ne dit avoir rencontré cet animal dans les climats chauds de l'Afrique & de l'Asie: les lynx du Levant, de la Barbarie, de l'Arabie & des autres pays chauds, sont, comme nous l'avons dit ci-dessus, d'une couleur uniforme & sans taches; ce ne sont donc pas ceux dont parle M. Klein, qui, selon lui, sont bien mouchetés, ni ceux de Kolbe, qui ressemblent, dit-il, parfaitement à ceux du Brandebourg. Il seroit difficile de concilier ces témoignages avec ce que nous savons d'ailleurs: le lynx est certainement un animal plus commun dans les pays froids que dans les pays tempérés, & il est au moins très rare dans les pays chauds. Il étoit à la vérité connu des

---

(*d*) Mém. de Kolbe. *Amst.* 1741, *tome III*, *p.* 63.

Grecs (*e*) & des Latins, mais cela ne ſuppoſe pas qu'il vînt d'Afrique ou des provinces méridionales de l'Aſie; Pline dit au contraire que les premiers qu'on vit à Rome du temps de Pompée, avoient été envoyés des Gaules. Maintenant, il n'y en a plus en France, ſi ce n'eſt peut-être quelque-uns dans les Pyrénées & les Alpes; mais auſſi ſous le nom de Gaules, les Romains comprenoient beaucoup de pays ſeptentrionaux, & d'ailleurs tout le monde ſait qu'aujourd'hui la France eſt bien moins froide que ne l'étoit la Gaule. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie (*f*) ſous le nom de *loup-cervier*, & de Canada (*g*) ſous celui *chat-cervier*, parce que ces animaux étant comme tous les autres plus petits dans le nouveau que dans l'ancien continent, on

---

(*e*) Les Grecs qui dans leurs fictions, ne laiſſoient pas de conſerver les vraiſemblances, & ſurtout les circonſtances des temps & des lieux, ont dit que c'étoit un Roi de *Scythie* qui avoit été changé en lynx, ce qui paroît indiquer que le lynx étoit un animal de Scythie.

(*f*) On trouve en Ruſſie beaucoup de loups-cerviers qui ont la peau belle, quoiqu'ils ne valent pas ceux de Sibérie. *Nouveau Mémoire ſur la grande Ruſſie. Paris, 1725, tome II, p. 73.*

(*g*) Le Loup-cervier de l'Amérique ſeptentrionale eſt une eſpèce de chat, mais bien plus gros; il monte auſſi ſur les arbres, vit d'animaux qu'il attrape; le poil en eſt grand, d'un gris-blanc, c'eſt une bonne fourrure; la chair en eſt blanche & très bonne à manger. *Deſcription des côtes de l'Amérique ſeptentrionale. Paris, 1672, tome II, p. 441.*

les a comparés au loup pour la grandeur en Europe, & au chat sauvage en Amérique (*h*).

Ce qui paroît avoir déçu M. Klein, & qui pourroit encore en tromper beaucoup d'autres moins habiles que lui; c'est 1°. que les Anciens ont dit que l'Inde avoit fourni des lynx au dieu Bacchus (*i*); 2°. que Pline a mis des lynx en Èthiopie (*k*), & a dit

---

(*h*) Il y a dans les bois du Canada, beaucoup de loups ou plutôt des chats-cerviers, car ils n'ont du loup qu'une espèce de hurlement, en tout le reste ils sont, dit M. Sarrasin, *ex genere felino*. Ce sont de vrais chasseurs qui ne vivent que du gibier qu'ils peuvent attraper & qu'ils poursuivent jusqu'à la cîme des plus grands arbres; leur chair est blanche & bonne à manger; leur poil & leur peau sont fort connus en France, c'est une des plus belles fourrures de ce pays & qui entre le plus dans le commerce. *Histoire de la nouvelle France, par le Pere Charlevoix, tome III*, p. 333.

(*i*). *Victa racemifero lyncas dedit India Baccho.* Ovid. Métamorph.

(*k*) Plinii, *hist. nat. lib. VIII, cap. XXI*; *& lib. XXVIII, cap. VIII.* --- On observera que Pline ne parle ici que du *lynx* & non pas du *lupus cervarius*; que toutes les vertus & propriétés du poil, des ongles, de l'urine, &c. n'ont rapport qu'à l'animal qu'il appelle *lynx*, & qu'il cite comme un animal extraordinaire, un monstre d'Ethiopie, & qu'il n'est pas ici question du loup-cervier, puisqu'il assure positivement que celui-ci avoit été envoyé des Gaules aux spectacles de Rome. La seule chose qui pourroit faire soupçonner que le *Chaüs* ou *lupus-cervarius* de Pline ne seroit pas notre loup-cervier, c'est qu'il dit qu'il a la figure du loup & les taches de la panthere; mais ce doute s'évanouira lorsqu'on considérera toutes les circonstances, & qu'on se rappellera d'ailleurs que

qu'on en préparoit le cuir & les ongles à *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpantho* ou *Zerpanto*, isle de la Méditerranée, entre Rhodes & Candie; 2°. que Gesner (*l*) a fait un article particulier du linx d'Asie ou d'Afrique, lequel article contient l'extrait d'une lettre d'un Baron de Balicze : *Vous n'avez pas fait mention*, dit-il à Gesner, *dans votre livre des animaux, du lynx Indien ou Africain; comme Pline en a parlé, l'autorité de ce grand homme m'a engagé à vous envoyer le dessin de cet animal, afin que vous en parliez.... Il a été dessiné à Constantinople, il est fort différent du loup-cervier d'Allemagne, il est beaucoup plus grand, il a le poil beaucoup plus rude & plus court*, &c. Gesner sans faire d'autres réflexions sur cette lettre se contente d'en rapporter la substance, & de dire par une parenthèse que le dessin de l'animal ne lui est pas parvenu.

Pour que l'on ne tombe plus dans la même méprise, nous observerons, 1°. que les poëtes & les Peintres ont attelé le char de Bacchus de tigres, de panthères & de lynx, selon leur caprice, ou plutôt parce que toutes ces bêtes féroces, à peau tachée, étoient également consacrées à ce Dieu, 2°. que c'est le mot *lynx* qui fait ici toute l'équivoque, puisqu'il est évident, en comparant

---

de tous les animaux de proie qui se trouvent dans les pays septentrionaux, le loup-cervier est le seul dont la robe soit tachée comme celle de la panthère.

(*l*) Gesner, *hist. quadrup. p. 883.*

Pline avec lui même (*m*), que l'animal qu'il appelle *Lynx*, & qu'il dit être en Éthiopie n'est nullement celui qu'il appelle *Chaus* ou *Lupus-cervarius* qui venoit des pays septentrionaux; que c'est par ce même nom mal appliqué, que le baron de Balicze a été trompé, quoiqu'il regarde le lynx Indien comme un animal différent du *Luchs* d'Allemagne, c'est-à-dire, de notre lynx ou loup-cervier: ce lynx Indien ou Africain, qu'il dit être beaucoup plus grand & mieux taché que notre loup-cervier, pourroit bien n'être qu'une sorte de panthère. Quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, il paroît que le lynx loup-cervier, dont il est ici question, ne se trouve point dans les contrées méridionales, mais seulement dans les pays

(*m*) *Pompeii magni primum ludi ostenderunt Chaum, quem Galli Rhaphium vocabant, effigie lupi, pardorum maculis.* Plinii, lib. VIII, cap. XIX. --- *Sunt in eo genere (scilicet luporum) qui cervarii vocantur, qualem è Galliâ in Pompeii magni harenâ spectatum diximus.* Plinii, lib. VIII, cap. XXII. ---- *Lyncas vulgo frequentes & sphingas, fusco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat, multaque alia monstra similia.* Plinii, lib. VIII, cap. XXI. --- Il est clair en comparant ces trois passages, que le *Chaus* & le *lupus cervarius* sont le même animal, & que le *lynx* en est un autre. La seule chose qu'on puisse reprocher ici à Pline, c'est que, trompé apparemment par le nom, il dit que cet animal a la figure du loup (*effigie lupi*). Le loup-cervier est comme le loup commun, un animal de proie, il en approche encore par la grandeur du corps, il a comme lui une espèce de hurlement ou de cri prolongé, mais pour tout le reste il en diffère absolument.

pays ſeptentrionaux de l'ancien & du nouveau continent. Olaüs (*n*) dit qu'il eſt commun dans les forêts du nord de l'Europe: Oléarius (*o*) aſſure la même choſe en parlant de la Moſcovie: Roſinus Lintilius dit que les lynx ſont communs en Curlande, en Lithuanie, & que ceux de la Caſſubie (province de la Poméranie) ſont plus petits (*p*) & moins tachés que ceux de la Pologne & de Lithuanie; enfin, Paul Jove ajoute à ces témoignages, que les plus belles peaux de loup-cervier viennent de la Sibérie (*q*), & qu'on en fait un grand commerce à Uſtivaga, ville diſtante de ſix cents milles de Moſcou.

Cet animal qui, comme l'on voit, habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, eſt du nombre de ceux qui ont pu paſſer d'un continent à l'autre par les terres du Nord; auſſi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique ſeptentrionale. Les Voyageurs (*r*) l'ont indiqué d'une manière à ne

---

(*n*) *Hiſt. de gentibus ſeptent. ab Olao magno.* Antuerpiæ, 1558, lib. XVIII, p. 139.

(*o*) Relation d'Adam Oléarius, *tome 1, p. 121.*

(*p*) *Auctuarium hiſt. nat. Poloniæ Gabriele Rzaczynski*, Gedani, 1742.

(*q*) *Vide* Aldrov. *de quadrup. digit. p. 69.*

(*r*) On voit encore chez les Gaſpéſiens trois ſortes de loups. Le loup-cervier eſt d'un poil argenté, il a deux cornichons à la tête (il veut dire aux oreilles) qui ſont de poil tout noir. La viande en eſt aſſez bonne, quoiqu'elle ſente un peu trop le ſauvageon: cet animal eſt plus affreux à voir que cruel; la peau en eſt très bonne pour en faire des fourrures. *Nou-*

s'y pas méprendre, & d'ailleurs on sait que la peau de cet animal fait un objet de commerce de l'Amérique en Europe. Ces loups-cerviers de Canada sont seulement, comme je l'ai déjà dit, plus petits & plus blancs que ceux d'Europe; & c'est cette différence de grandeur qui les a fait appeler *chats-cerviers* & qui a induit les Nomenclateurs (*s*) à les regarder comme des animaux d'espèce différente (*t*). Sans vouloir prononcer dé-

---

velle relation de la Gaspésie, par le Pere Chrétien Leclerq. Paris, 1691, *p.* 448. — Au pays des Hurons les loups-cerviers sont plus fréquens que les loups communs, qui y sont assez rares. *Voyage de Sagar Théodat. Paris*, 1632, *p.* 307. — En Amérique se voient bêtes ravissantes comme léopards & loups-cerviers, mais de lions nullement. *Singularités de la France antarctique, par Thevet. Paris*, 1558, *p.* 103.

(*s*), M. Linnæus, qui demeure à Upsal & qui doit connoître cet animal, puisqu'il se trouve en Suède & dans les pays circonvoisins, avoit d'abord distingué le loup-cervier du chat-cervier. Il nommoit le premier, *felis caudâ truncatâ, corpore rufescente maculato*. Syst. nat. *edit. IV, p.* 64; *& edit. VI, p.* 4. Il nommoit le second, *felis caudâ truncatâ, corpore albo maculato*. Syst. nat. *idem, ibidem*. Il nomme même en suédois le premier *Warglo*, & le second *Kattlo*. Fauna Suec. *p.* 2. Mais dans sa derniere édition il ne distingue plus les animaux, & ne fait mention que d'une seule espèce qu'il indique par la phrase suivante, *felis caudâ abbreviatâ, apice atrâ auriculis apice barbatis*, & dont il donne une courte & bonne description. Il paroît donc que cet Auteur, qui d'abord distinguoit le loup-cervier du chat-cervier, est venu à penser comme nous, que tous deux n'étoient que le même animal.

(*t*) *Felis alba maculis nigris variegata, caudâ brevi*... *Catus cervarius*, le chat-cervier. — *Felis auricularum apicibus pilis longissimis preditis, caudâ brevi*... *Lynx*,

cisivement sur cette question, il nous a paru que le chat-cervier de Canada & le loup-cervier de Moscovie sont de la même espèce, 1°. parce que la différence de grandeur n'est pas fort considérable, & qu'elle est à peu près relativement la même que celle qui se trouve entre les animaux communs aux deux continents ; les loups, les renards, &c. étant plus petits en Amérique qu'en Europe, il doit en être de même du lynx ou loup-cervier ; 2°. parce que dans le nord de l'Europe même, ces animaux varient pour la grandeur, & que les Auteurs (*u*) font mention de deux espèces, l'une plus petite & l'autre plus grande ; 3°. enfin parce que ces animaux affectant les mêmes climats, & étant du même naturel, de la même figure, & ne différant entr'eux que par la grandeur du corps & quelques nuances de couleur, ces caractères ne me paroissent pas suffisans pour les séparer & prononcer qu'ils soient de deux espèces différentes.

Le lynx dont les Anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appellée *Lapis lyncurius*,

---

le loup-cervier. Brisson, *Regn. animal.* p. 273 & 275.

(*u*) *Lynces ambæ (magnæ & parvæ) corporis figurâ similes sunt, & similiter utrisque oculi suaviter fulgent, facies utrisque alacris perlucet, parvum utrisque caput, &c.* Oppianus.

est un animal fabuleux, aussi-bien que toutes les propriétes qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait la plupart des Naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire, à l'existence duquel Pline lui-même n'a pas l'air de croire; puisqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire, & qu'il le met à la tête des sphynx, des pégases, des licornes & des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Éthiopie.

Notre lynx ne voit point au travers les murailles, mais il est vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable & gai; son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les chasseurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier*, parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à-peu-près comme celles des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée. Le lynx est moins gros que le loup (*x*), & plus

(*x*) *Lynces nostræ lupis minores sunt, tergo maculosæ.* Stumphius.

bas ſur ſes jambes; il eſt communément de la grandeur d'un renard : il diffère de la panthère & de l'once par les caractères ſuivans; il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées, les oreilles bien plus grandes & ſurmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité, le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle eſt mieux marquée que celle de la femelle : il ne court pas de ſuite comme le loup, il marche & ſaute comme le chat : il vit de chaſſe & pourſuit ſon gibier juſqu'à la cime des arbres; les chats ſauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper; il ſaiſit auſſi les oiſeaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les lièvres au paſſage & s'élance deſſus; il les prend à la gorge, & lorſqu'il s'eſt rendu maître de ſa victime, il lui ſuce le ſang & lui ouvre la tête pour manger la cervelle, après quoi ſouvent il l'abandonne pour en chercher une autre; rarement il retourne à ſa premiere proie, & c'eſt ce qui a fait dire, que de tous les animaux, le lynx étoit celui qui avoit le moins de mémoire. Son poil change de couleur ſuivant les climats & la ſaiſon, les fourrures d'hiver ſont plus belles, meilleures & plus fournies que celles de l'été : ſa chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'eſt pas bonne à manger (*y*).

(*y*) Rzaczynski. *auct. hiſt. nat. Pol. p.* 315.

LE CARACAL [a].

Voyez planche IX, figure 1 de ce volume.

QUOIQUE le Caracal ressemble au Lynx par la grandeur & la forme du corps, par l'air de la tête, & qu'il ait comme lui le caractere singulier &, pour ainsi dire, unique d'un long pinceau de poils noirs à la pointe des oreilles; nous avons présumé par les disconvenances qui se trouvent entre ces deux animaux, qu'ils étoient d'espèces différentes. Le caracal n'est point moucheté comme le lynx, il a le poil plus rude & plus court, la queue beaucoup plus longue & d'une couleur uniforme, le museau plus alongé, la mine beaucoup moins douce & le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays

(a) *Le Caracal*, nom que nous avons donné à cet animal, & que nous avons tiré de son nom en langue Turque, *Karrak-kulak* ou *Karacoulac*: en Arabe, *Gat el challah*; en Perse, *Siyah-gush*, ce qui dans ces trois langues veut dire *Chat aux oreilles noires*.

Siyah-gush. Charleton, *Exercitationes*. Oxoniæ, 1677, p. 21, 22 & 23.

Siyah-gush. Auricula atra. Scheich Saadi *in libro* Gulistan *seu* rosario *sexcentis circiter ab hinc annis conscripto quem persice & latine edidit* Georg. Gentius. *Ubi vide apologum* Leonis & auriculæ atræ, p. 81.

Le Pourvoyeur du Lion, selon plusieurs Voyageurs.
Le Guide du Lion, selon d'autres Voyageurs.



1 Le Caracal . 2 Le Loup noir - 3 l'Hyæne .



froids ou tempérés; le caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds : c'est autant par cette différence du naturel & du climat, que nous les avons jugés de deux espèces différentes, que par l'inspection & par la comparaison des deux animaux que nous avons vus vivans, & qui, comme tous ceux que nous avons donnés jusqu'ici, ont été dessinés & décrits d'après nature.

Cet animal est commun en Barbarie, en Arabie & dans tous les pays qu'habitent le lion, la panthère & l'once; comme eux il vit de proie, mais étant plus petit & bien plus foible, il a plus de peine à se procurer sa subsistance; il n'a, pour ainsi dire, que ce que les autres lui laissent, & souvent il est forcé à se contenter de leurs restes : il s'éloigne de la panthère, parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est pleinement rassasiée; mais il suit le lion qui, dès qu'il est repu, ne fait de mal à personne; le caracal profite des débris de sa table, quelquefois même il l'accompagne d'assez près, parce que grimpant légèrement sur les arbres, il ne craint pas la colère du lion, qui ne pourroit l'y suivre comme fait la panthère. C'est par toutes ces raisons que l'on a dit du caracal, qu'il étoit le guide (*b*), ou le pour-

(*b*) Les Karacoulacs sont des animaux un peu plus grands que des chats, & faits de même ; ils ont les oreilles longues de près de demi-pied & noires ; & c'est d'où ils tirent leur nom qui signifie *oreille noire.* Ils servent de Chiaoux aux lions (comme disent les

voyeur du lion ; que celui-ci dont l'odorat n'est pas fin, s'en servoit pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageoit ensuite avec lui la dépouille (*c*).

---

gens du pays), car ils vont devant eux quelques pas, & sont comme leur guide pour les conduire aux lieux où il y a de quoi manger, & pour récompense ils en ont leur part : quand cet animal appelle le lion, il semble que ce soit la voix d'une personne qui en appelle une autre, quoique pourtant la voix en soit plus claire. *Voyage de Thévenot. Paris, 1664, tome II, p. 114 & 115.*

(*c*) Je vis dans une cage de fer un animal que les Arabes nomment le *Guide du Lion.* Il est très ressemblant au chat, c'est pourquoi quelques-uns l'appellent *Chat de Syrie*, & j'en ai vu un autre à Florence appellé de ce nom : il est assez farouche ; si quelqu'un tâche de retirer la viande qu'il lui a présentée, il se met en une grande furie, & si on ne l'appaise, il s'élance infailliblement sur lui. Il a de petits flocons de poil au sommet des oreilles, & il est appellé le *guide du Lion*, parce que, à ce qu'on dit, le lion n'a pas l'odorat bien fin ; si bien que se joignant à cet animal qui l'a très-aigu, il suit par ce moyen la proie, & l'ayant prise il en donne une partie à son conducteur *Voyage d'Orient du Pere Philippe, Carme-déchaussé. Lyon. 1669. liv II, p. 76 & 77.* --- *Le Gat el challah* des Arabes que les Persans appllent *Siyah-gush*, & les Turcs *Karra-kulak*, c'est-à-dire, le *Chat noir* ou le *Chat aux oreilles noires*, comme son nom porte dans ces trois langues, est de la grandeur d'un gros chat. Il a le corps d'un brun tirant sur le rouge, le ventre d'une couleur plus claire & quelquefois tacheté, le museau noir & les oreilles d'un gris foncé, dont les bouts sont garnis d'une petite touffe de poil noir & roide comme celle du lynx. La figure de cet animal, donnée par Charleton, est très différente du *Siyah-gush* de Barbarie qui a la tête plus ronde avec les lèvres noires, mais du reste il ressemble en-

Le caracal eſt de la grandeur d'un renard, mais il eſt beaucoup plus féroce & plus fort: on l'a vu aſſaillir, déchirer & mettre à mort en peu d'inſtans un chien d'aſſez grande taille qui, combattant pour ſa vie, ſe défendoit de toutes ſes forces : il ne s'apprivoiſe que très difficilement, cependant lorſqu'il eſt pris jeune & enſuite élevé avec ſoin, on peut le dreſſer à la chaſſe qu'il aime naturellement & à laquelle il réuſſit très bien, pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui lui ſoient inférieurs & qui ne puiſſent lui réſiſter; autrement il ſe rebute & refuſe le ſervice dès qu'il y a du danger : on s'en ſert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins & même les grands oiſeaux, qu'il ſurprend & ſaiſit avec une adreſſe ſinguliere.

---

tiérement à un chat. *Voyage de Shaw. La Haye, 1743, tome I, p.* 320 & 321. *NOTA.* La figure donnée par Charleton pèche en ce que le poil n'y eſt pas exprimé, & que la tête eſt, pour ainſi dire, chauve, ce qui lui ôte de la rondeur; mais il n'en eſt pas moins vrai que le *Siyah-gush* de Charleton & celui de Barbarie, dont parle ici le Docteur Shaw, ſont tous deux des animaux de la même eſpèce que notre Caracal.



L'HYÆNE (*a*).

Voyez planche IX, fig. 3 de ce Volume.

ARISTOTE nous a laissé deux notices au sujet de l'Hyæne (*b*), qui seules suffiroient pour faire reconnoître cet animal & pour le distinguer de tous les autres; néanmoins les Voyageurs & les Naturalistes l'ont confondu avec quatre autres animaux, dont les espèces sont toutes quatre différentes entre elles & différentes de celle de l'hyæne. Ces animaux sont le chacal, le glouton, la civette & le babouin, qui tous quatre sont carnassiers & féroces comme l'hyæne, & qui

(*a*) L'Hyæne. *Zabo*, en Arabie; *Dubbah*, en Barbarie; *Kaftaar* ou *Castar*, en Perse.

Hyæna. Aristot. *hist. animal.* lib. VI, cap. XXXII.

Taxus porcinus seu hyæna veterum. Kœmpfer, *amænitates*, p. 411.

Hyæna. Canis caudâ rectâ annulatâ, pilis cervicis erectis, auriculis nudis. Linn. *Syst. nat.* edit x, p. 40. *Nota.* Que ce caractere de la queue annelée, qui a aussi été donné par Kœmpfer, n'est ni bien sensible ni constant; l'hyæne que nous avons vue, a tous les caracteres que M. Linnæus donne à cet animal, à l'exception de celui de la queue qui n'avoit pas des anneaux bien marqués, mais seulement quelques teintes de brun sur un fond gris, qui formoient plutôt des ondes que des anneaux.

(*b*) Aristote, *hist. animal.* lib. VI, cap. XXXII; & lib. VIII, cap. V.

ont chacun quelques petites convenances & quelques rapports particuliers avec elle, lesquels ont donné lieu à la méprise & à l'erreur. Le chacal se trouve à-peu-près dans le même pays, il approche comme l'hyæne de la forme du loup; comme elle, il vit de cadavres & fouille les sépultures pour en tirer les corps : c'en est assez pour qu'on les ait pris l'un pour l'autre. Le glouton a la même voracité, la même faim pour la chair corrompue, le même instinct pour déterrer les morts, & quoiqu'il soit d'un climat fort différent de celui de l'hyæne & d'une figure aussi très différente, cette seule convenance de nature a suffi pour que les auteurs les ayent confondus. La civette se trouve aussi dans le même pays que l'hyæne, elle a comme elle de longs poils le long du dos & une ouverture ou fente particulière; caracteres singuliers qui n'appartiennent qu'à quelques animaux, & qui ont fait croire à Bellon que la civette étoit l'hyæne des Anciens. Et à l'égard du babouin, qui ressemble encore moins à l'hyæne que les trois autres, puisqu'il a des mains & des pieds comme l'homme ou le singe; il n'a été pris pour elle qu'à cause de la ressemblance du nom : l'hyæne s'appelle *dubbah* en Barbarie, selon le docteur Shaw, & le babouin se nomme *dabuh*, selon Marmol & Léon l'Africain; & comme le babouin est du même climat, qu'il gratte aussi la terre & qu'il est à-peu-près de la forme de l'hyæne, ces convenances ont trompé les Voyageurs & ensuite les Naturalistes qui ont copié les Voyageurs; ceux même qui ont distingué nette-

ment ces deux animaux, n'ont pas laissé de conserver à l'hyæne le nom *dabuh*, qui est celui du babouin. L'hyæne n'est donc pas le *dabuh* des Arabes, ni le *jesef* ou *sesef* des Africains, comme le disent nos Naturalistes (*c*); & il ne faut pas non plus la confondre avec le *deeb* de Barbarie. Mais afin de prévenir pour jamais cette confusion de noms, nous allons donner en peu de mots le précis des recherches que nous avons faites au sujet de ces animaux.

Aristote donne deux noms à l'hyæne, communément il l'appelle *hyæna* & quelquefois *glanus* : pour être assuré que ces deux noms ne désignent que le même animal, il suffit de comparer les passages (*d*) où il en

(*c*) Charleton, *Exercit. page* 14. --- Brisson, *Regn. animal. page* 234.

(*d*) *Hyæna colore lupi prope est, sed hirsutior, & jubâ per totum dorsum prædita est. Quod autem de eâ fertur, genitale simul & maris & fœminæ eamdem habere, commentitium est : sed virile similiter, atque in lupis, & canibus habetur. Quod vero fœmineum esse videtur, sub caudâ positum est, figurâ simile genitali fœminæ, sed sine ullo meatu. Sub hoc meatus excrementorum est. Quin etiam fœmina hyæna præter suum illud etiam simile, ut mas habet sub caudâ sine ullo meatu, à quo excrementorum meatus est, atque sub eo genitale verum continetur. Vulvam etiam hyæna fœmina, ut ceteræ hujusce modi fœminæ animantes habet. Sed raro hyæna fœmina capitur, jam inter undecim numero, unam tantum cepisse venator retulit quidam.* Lib. VI, cap. XXXII. --- *Quam autem alii hyænam appellant, corpore non minore, quàm lupus est, jubâ quâ equus, sed setâ duriore, longioreque, & per totum dorsum porrecta. Molitur hæc insidias homini, canes etiam vomitionem hominis imitando capit & sepul-*

eſt queſtion. Les Anciens latins ont conſervé le nom d'*hyæna* & n'ont point adopté celui de *glanus*; on trouve ſeulement dans les latins modernes le mot de *ganus* ou *gannus* (*e*), & celui de *belbus* (*f*) pour indiquer l'hyæne. Selon Raſis (*g*), les Arabes ont appellé l'hyæne *kabo* ou *zabo*, noms qui paroiſſent dérivés du mot *zeeb*, qui dans leur langue eſt le nom du *loup*. En Barbarie, l'hyæne porte le nom de *dubbah*, comme on peut le voir par la courte deſcription que le D. Shaw (*h*) nous a donnée de cet animal. En Turquie, l'hyæne ſe nomme *zirtlaat*, ſelon

---

chra effodit humanæ avida carnis, ac eruit. Ariſtote, *hiſt. animal.* lib. VIII, cap. v.

(*e*) Geſner. *Hiſt. quadrup.* p. 555.

(*f*) *Bélbi, id eſt, hyæna, decem fuerunt ſub Gordiano Romæ. Julius Capitolinus.* Idem, ibidem.

(*g*) Geſner. *Hiſt. quadrup.* 555.

(*h*) Aux royaumes de Tunis & d'Alger le dubbah eſt de la grandeur du loup. . . . Il a le cou ſi exceſſivement roide, que lorſqu'il veut regarder derriere lui, ou ſeulement de côté, il eſt obligé de tourner tout le corps comme les cochons, les taiſſons & les crocodiles. Sa couleur eſt d'un brun-ſombre tirant ſur le rouge, avec quelques raies d'un brun encore plus obſcur; le poil de la nuque du cou eſt preſque de la grandeur d'une paume, mais moins rude que les ſoies de cochon. Il a les pieds grands & bien armés, dont il ſe ſert pour remuer la terre & en tirer les rejetons du palmier & d'autres racines, & quelquefois des corps morts. . . . Après le lion & la panthère, le dubbah eſt le plus féroce & le plus cruel de tous les animaux de la Barbarie. Comme cette bête eſt pourvue d'une crinière, qu'elle a de la peine à tourner la tête & qu'elle fouille dans les ſépulcres, il y a toute apparence que c'eſt l'hyæne des Anciens. *Voyage de Shaw, tome I, p. 320.*

Nieremberg (*i*); & en Perse *kaftaar*, suivant Kœmpfer (*k*); & *castar*, selon Pietro della Valle (*l*); ce sont-là les seuls noms qu'on doive appliquer à l'hyæne, puisque ce sont les seuls sous lesquels on puisse la reconnoî-

---

(*i*) Euseb. Nieremberg. *hist. nat.* Antuerpiæ, 1635, page 181.

(*k*) *Kaftaar, id est, taxus porcinus, sive hyæna veterum* (Vid in Tab. §. 4. N°. 4.) *animal est porci, seu scrophæ grandioris, magnitudinem ejusdemque formam corporis obtinens, si caput, caudam & pedes excipio. Pilis vestitur longis, incanis, in orâ dorsi, porcino more, longioribus, pene spithamalibus, apicibus nigris; caput habet lupino non dissimile, rostro nigro, fronte longiori, oculis rostro propinquioribus nigris & volubilibus, auribus nudis, fuscis & acuminatis; caudâ donatur prælongâ, villis densis longioribus vestita; circulisque nigricantibus ad decorem intercepta. Crura in orbem quodam modo variegata, posteriora prioribus sunt longiora; pedes in quaternos ungues divisi, quos lupino more contrahit. Corpus habet striis à dorso ventre tenus pictum paucis, latis & inæqualibus, alternatim fuscis & nigris. . . . Mira vi terram effodit cavernisque abditum se illatebrare amat, diu sine cibo vivit, & raptu victum quærit. . . . Ferox & carnivora bestia, quippe in humana sæviens cadavera, quæ noctu ex tumulis impigre effodit, &c.* Kœmpfer, *amænitates*, page 411 & 412.

(*l*) Je vis à Schiras un certain animal vivant, que les Persans nomment en leur langue *Castar*, aussi puissant qu'un gros chien, qui n'étoit pas encore, à ce que je crois, dans sa perfection; il avoit la grandeur, la forme & la couleur d'un tigre (il entend la panthère), & la tête avec le museau effilé d'un pourceau. L'on dit qu'il se nourrissoit de chair humaine, & qu'il fouilloit les tombeaux & les sépulcres pour manger les cadavres, ce qui m'a fait juger depuis que ce pourroit être l'hyæne des Latins; quoi qu'il en soit, c'étoit un animal farouche que je n'avois jamais vu. *Voyage de Pietro della Valle. Rouen* 1745, *tome V*, p. 343.

tre clairement : il nous paroît cependant très vraiſemblable, quoique moins évident, que le *lycaon* & la *crocute* des Indes & de l'Éthiopie dont parlent les Anciens, ne ſont pas autres que l'hyæne. Porphyre (*m*) dit expreſſément que la *crocute* des Indes eſt l'hyæne des Grecs ; & en effet tout ce que ceux-ci ont écrit, & même tout ce qu'ils ont dit de fabuleux au ſujet du *lycaon* & de la *crocute*, convient à l'hyæne, ſur laquelle ils ont auſſi débité plus de fables que de faits. Mais nous bornerons ici nos conjectures ſur ce ſujet, afin de ne nous pas trop éloigner de notre objet préſent, & parce que nous traiterons dans un diſcours à part, de ce qui regarde les animaux fabuleux & des rapports qu'ils peuvent avoir avec les animaux réels.

Le *panther* des Grecs, le *lupus Canarius* de Gaza, le *lupus Armenius* des Latins modernes & des Arabes, nous paroiſſent être le même animal ; & cet animal eſt le chacal que les Turcs appellent *cical* ſelon Pollux (*n*), *thacal* ſuivant Spon (*o*) & Wheler ; les Grecs modernes *zachalia* (*p*), les Perſans *ſiechal* (*q*) ou *ſchachal* (*r*), les Maures de Barbarie *deeb*

(*m*) *Porphirius in eo opere quod inſcripſit de abſtinentiâ ab uſu carnium, hyænam dicit ab Indis appellari crocutam.* Gillius *apud* Geſnerum, *hiſt. quadrup. p.* 555.

(*n*) Geſner, *hiſt. quadrup.* page 675.

(*o*) Voyages de Jacob Spon & George Wheler, *Lyon*, 1678, *tome I*, *p.* 114 & 115.

(*p*) *Idem* ; *ibidem.*

(*q*) Voyage de Chardin en Perſe. *Amſterd.* 1711, *tome II*, *p.* 29.

(*r*) Kœmpfer, *amænitates exoticæ* ; page 413.

(*s*) ou *jackal.* Nous lui conservons le nom *chacal*, qui a été adopté par plusieurs Voyageurs, & nous nous contenterons de remarquer ici qu'il diffère de l'hyæne non-seulement par la grandeur, par la figure, par la couleur du poil, mais aussi par les habitudes naturelles, allant ordinairement en troupe, au lieu que l'hyæne est un animal solitaire : les nouveaux Nomenclateurs ont appellé le *chacal* d'après Kœmpfer, *lupus-aureus*, parce qu'il a le poil d'un fauve-jaune, vif & brillant.

Le chacal est, comme l'on voit, un animal très différent de l'hyæne : il en est de même du glouton, qui est une bête du Nord, reléguée dans les pays les plus froids, tels que la Lapponie, la Russie, la Sibérie; inconnue même dans les régions tempérées, & qui par conséquent n'a jamais habité en Arabie, non plus que dans les autres climats chauds où se trouve l'hyæne : aussi en diffère-t-il à tous égards, le glouton est à-peu-près de la forme d'un très gros blaireau, il a les jambes courtes, le ventre presqu'à terre, cinq doigts aux pieds de devant comme à ceux de derriere, point de crinière sur le cou, le poil noir sur tout le corps, quelquefois d'un fauve brun sur les flancs. Il n'a de commun avec l'hyæne que d'être très vorace; il n'étoit pas connu des Anciens, qui n'avoient pas pénétré fort avant dans

---

(*s*) Voyage de Shaw. *La Haye*, 1743, *tome I*, page 313.

les

les terres du Nord. Le premier Auteur qui ait fait mention de cet animal eſt Olaüs (*t*), il l'a appellé *gulo* à cauſe de ſa grande voracité : on l'a enſuite nommé *roſomak* en langue Sclavone (*u*), *jerff* & *wildfras* en Allemand ; nos voyageurs François (*x*) l'ont appellé *glouton.* Il y a des variétés dans cette eſpèce auſſi-bien que dans celle du chacal, dont nous parlerons dans l'hiſtoire particulière de ces animaux ; mais nous pouvons aſſurer d'avance que ces variétés, loin de les rapprocher, les éloignent encore de l'eſpèce de l'hyæne.

La civette n'a de commun avec l'hyæne que l'ouverture ou ſac ſous la queue, & la crinière le long du cou & de l'épine du dos ; elle en diffère par la figure, par la grandeur du corps, étant de moitié plus petite ; elle a les oreilles velues & courtes, au lieu que l'hyæne les a longues & nues ; elle a de plus, les jambes bien plus courtes, cinq doigts à chaque pied, tandis que l'hyæne a les jam-

(*t*) *Inter omnia animalia quæ immani voracitate creduntur inſatiabilia, gulo in partibus Succiæ ſeptentrionalis, præcipuum ſuſcepit nomen, ubi patrio ſermone* Jerff *dicitur, & lingua Germanica* Wilsfraſſ, *Sclavonice* Roſomaka, *à multâ comeſtione ; latinâ vero non niſi fictitio gulo videlicet à guloſitate appellatur.* Hiſt. de gent. ſeptent. ab *Olao* magno. *Antuerpiæ*, 1558, page 138.

(*u*) Hiſtoire de la Lapponie, par Schœffer. *Paris*, 1678, page 314. --- Rzaczynski, *Auct. hiſt. nat. Polon.* p. 311.

(*x*) Relation de la grande Tartarie. *Amſt.* 1737, page 8.

bes longues & n'a que quatre doigts à tous les pieds; la civette ne fouille pas la terre pour en tirer les cadavres : il est donc très facile de les distinguer l'une de l'autre. A l'égard du babouin qui est le *papio* des latins, il n'a été pris pour l'hyæne que par une équivoque des noms, à laquelle un passage de Léon l'Africain (*y*), copié par Marmol (*z*), semble avoir donné lieu. Le *dabuh*, disent ces deux Auteurs, *est de la grandeur & de la forme du loup, il tire les corps morts des sépulcres.* La ressemblance de ce nom *dabuh* avec *dubbah*, qui est celui de l'hyæne, & cette avidité pour les cadavres, commune au *dabuh* & au *dubbah*, les a fait prendre pour le même animal, quoiqu'il soit dit expressément dans les mêmes passages que nous venons de citer, que le *dabuh* a des mains & des pieds comme l'homme, ce qui convient au babouin & ne peut convenir à l'hyæne.

On pourroit encore, en jetant les yeux sur la figure du *lupus marinus* (*a*) de Bellon, copiée par Gesner (*b*), prendre cet animal

(*y*) Dabuh *Arabicâ appellatione Africanis* Sefef *dicitur. Animal & magnitudine & formâ lupum refert*, pedes & crura hominis similes; *reliquo bestiarum generi non est noxius sed humana corpora sepulchris evellit ac devorat.* Afric. de Afric. descript. *Lugd. Bat.* 1632, *tome II*, *p.* 756.

(*z*) L'Afrique de Marmol. *Paris*, 1667, *tome I*, page 57.

(*a*) Bellon, *de aquatil.* page 35.

(*b*) Gesner, *hist. quadrup.* page 674.

pour l'hyæne ; car cette figure donnée par Bellon, reſſemble beaucoup à celle de notre hyæne : mais ſa deſcription ne s'accorde point avec la nôtre en ce qu'il dit que c'eſt un animal amphibie qui ſe nourrit de poiſſon, qui a été vu quelquefois ſur les côtes de l'Océan britannique, & que d'ailleurs Bellon ne fait aucune mention des caractères ſinguliers qui diſtinguent l'hyæne des autres animaux. Il ſe peut que Bellon, prévenu que la civette étoit l'hyæne des Anciens, ait donné la figure de la vraie hyæne ſous le nom d'un autre animal qu'il a appellé *lupus marinus*, & qui certainement n'eſt pas l'hyæne ; car je le répète, les caractères de l'hyæne ſont ſi marqués & même ſi ſinguliers qu'il eſt fort aiſé de ne s'y pas méprendre : elle eſt peut-être le ſeul de tous les animanx quadrupèdes, qui n'ait, comme je viens de le dire, que quatre doigts, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derriere ; elle a comme le blaireau, une ouverture ſous la queue, qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps ; elle a les oreilles longues, droites & nues, la tête plus carrée & plus courte que celle du loup ; les jambes, ſurtout celles de derrière, plus longues ; les yeux placés comme ceux du chien ; le poil du corps & la crinière d'une couleur gris-obſcur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes tranſverſales & noirâtres ; elle eſt de la grandeur du loup & paroît ſeulement avoir le corps plus court & plus ramaſſé.

Cet animal ſauvage & ſolitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les

fentes des rochers ou dans des tanieres qu'il se creuse lui-même sous terre : il est d'un naturel féroce, & quoique pris tout petit (*c*), il ne s'apprivoise pas; il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort & paroît plus hardi; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail (*d*), suit de près les troupeaux & souvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries : ses yeux brillent dans l'obscurité, & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les Naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomiroit avec

---

(*c*) *Hyænam marem Ispahani curiositatis causâ alebat dives quidam* Gabr. *seu ignicola, suburbii* Gabristaan, *captam dum ubera sugeret, in latibulis vicini montis. Ad eam spectandam progressus, bestiam eo situ depinxi, qua in foveâ subdiali duarum orgiarum profonditatis (cui inclusa servabatur) cubantem inveni. Desiderio nostro possessor omni ex parte satisfacturus, eam educi quoque curavit in aream; quod ut tuto fieret, demisso fune rostrum prius illaqueabat; mox descendentes servi protracta utrinque labra funiculo ex pilis contorto, strenue colligabant. Hoc facto educitur, laxatoque fune, qui rostrum frenabat, bestia latius discurrere permittitur, non semel apprehensa, more athletico in terram projicitur, ac variis lacessitur vexationibus; quibus illa irrito nocendi nisu obluctata, subinde mugitum ediditvitulino simillimum. Narrabant Gabri sic frænatam nuper se opposuisse duobus leonibus, quos aspectante oculo serenissimo in fugam verterit.* Kœmpfer, *amænitates*, page 412 & 413.

(*d*) En Abissinie, les loups sont petits & fort lâches, mais on y voit un animal, nommé *Hyæne*, extrêmement hardi & carnassier; il attaque les gens en plein jour comme la nuit, & rompt souvent les portes & les clôtures des bergeries. *Hist. de l'Abissinie, par Ludolf*, page 41.

effort, ou plutôt au mugissement du veau, comme le dit Kœmpfer, témoin auriculaire (*e*).

L'hyæne se défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut lui résister; lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds & en tire par lambeaux les cadavres des animaux & des hommes que dans le pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique & de l'Asie, & il paroît que l'animal appellé *farasse* à Madagascar (*f*), qui ressemble au loup par la figure, mais qui est plus grand, plus fort & plus cruel, pourroit bien être l'hyœne.

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les Anciens ont écrit gravement que l'hyæne étoit mâle & femelle alternativement; que quand elle portoit, allaitoit & élevoit ses petits, elle demeuroit femelle pendant toute l'année; mais que l'année suivante, elle reprenoit les fonctions du mâle, & faisoit subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fon-

(*e*) Kœmpfer, *in loco supra citato.*

(*f*) Il se trouve à Madagascar des animaux que les habitans appellent *Farasses*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. *Mémoires pour servir à l'histoire des Indes orientales*, 1702, page 168. — Voyez aussi *l'histoire de l'Orenoque, par Joseph Jumilla. Avignon*, 1758, *tome III*, page 603, où il paroît que l'auteur a copié le passage que nous venons de citer,

dement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a, comme la femelle, indépendamment des parties propres de la génération qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyæne semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des Bergers, les appeller, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles; faire en même temps courir les Bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, &c. . . . . . . Tout cela peut arriver sans hyæne; & je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à compiler & raconter ces fables.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Zibet. 2 La Civette. 3 La Genette.

LA CIVETTE (*a*),

ET

LE ZIBET (*b*).

Voyez planche X, fig. 1 & 2 de ce Volume.

LA plupart des Naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espèce d'animal qui fournît le parfum qu'on appelle la *Civette*; nous avons

---

(*a*) La Civette. *Animal zibethi*, Caïus *apud* Gesnerum, p. 877.

Civette. Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *Ire. partie, p. 157.*

(*b*) Le Zibet, en Arabe, *Zebed* ou *Zebet.*

Animal du Musc. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1731, p. 433.*

Nota. Les Nomenclateurs, que nous allons citer, n'ont point distingué ces deux animaux, & l'on ne sait auquel des deux on doit appliquer leurs phrases, parce qu'elles n'exposent que des caracteres qui leur sont communs à tous deux.

Felis zibethi. Gesner, *hist. quadrup.* p. 836. *Nota.* La figure que Gesner donne ici ne vaut rien, quoiqu'il dise qu'elle ait été faite d'après nature à Milan. Celle de Caïus, *p. 837*, est bonne, & sa description très bonne aussi.

Animal zibethi. Aldrov. *de quadrup. digit*, p. 350. *Meles unguibus uniformibus.* Linn. *Syst. nat.* edit. IV, page 65. ---- *Meles unguibus uniformibus, cinerea. Syst. nat.* edit. VI, p. 6. --- *Zibetha. Viverra caudâ annu-*

vu deux de ces animaux qui se ressemblent à la vérité par les rapports essentiels de la conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caractères, pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux espèces réellement différentes. Nous avons conservé au premier de ces animaux le nom de *Civette*, & nous avons donné au second celui de *Zibet*, pour les distinguer. La civette dont nous donnons

---

lutâ, dorso cinereo nigroque undatim striato. Syst, nat. edit. x, p. 44. *Nota.* 1°. Que du genre du blaireau où étoit la civette dans la quatrième & la sixième édition, elle a passé dans celui des *Viverra*; que d'abord elle étoit avec le blaireau seul, *édition IVe*, ensuite avec le blaireau & l'Ichneumon, *édition VIe*, & qu'enfin dans la *dixième édition* elle ne se trouve plus avec le blaireau, mais avec l'ichneumon, la mouffette, le putois rayé & la genette. *Nota.* 2°. Que l'Auteur a changé l'acception reçue du mot *viverra* dont il fait un nom générique pour cinq animaux, parmi lesquels on croiroit au moins devoir trouver le vrai *viverra*, c'est-à-dire, le furet, qui cependant ne s'y trouve pas, & qu'il faut aller le chercher dans le genre des belettes, *page 46.* *NOTA.* 3°. Que le blaireau qui étoit seul de son genre avec la civette, *édition IVe*, & avec l'ichneumon & la civette *édition VIe*, se trouve, *édition X*, avec l'ours, l'ours blanc de Groënland, le louveteau de la baie de Hudson & le raton ou racoon d'Amérique. Je ne cite ces disparates de nomenclature que pour faire sentir combien ces prétendus genres sont arbitraires & peu fixes dans la tête même de ceux qui les imaginent.

Meles fasciis & maculis albis, nigris & rufescentibus variegata. . . . . Civetta, la civette, Brisson, *Regn. animal.* p. 276.

ici

ici la figure, nous a paru être la même que la civette décrite par MM. de l'Académie Royale des Sciences, dans les Mémoires pour servir à l'histoire des animaux; nous croyons aussi qu'elle est la même que celle de Caïus dans Gesner, *page 837*, & la même encore que celle dont Fabius Columna a donné les figures (tant du mâle que de la femelle) dans l'ouvrage de Jean Faber, qui est à la suite de celui de Hernandès (*c*).

La seconde espèce que nous appellons le *Zibet*, nous a paru être le même animal que celui qui a été décrit par M. de la Peyronnie, sous le nom d'*animal du musc*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences *année 1731*: tous deux diffèrent de la civette par les mêmes caractères, tous deux manquent de crinière ou plutôt de longs poils sur l'épine du dos, tous deux ont des anneaux bien marqués sur la queue, au lieu que la civette n'a ni crinière, ni anneaux apparens. Il faut avouer cependant que notre zibet & l'animal du musc de M. de la Peyronnie, ne se ressemblent pas assez parfaitement pour ne laisser aucun doute sur leur identité d'espèce: les anneaux de la queue du zibet sont plus larges que ceux de l'*animal du musc* : il n'a pas un double collier, il a la queue plus courte à proportion du corps; mais ces différences nous paroissent légères, & pourroient bien n'être que des variétés accidentelles auxquel-

(*c*) Hernandès, *hist. Mex. Romæ*, *1628*, page 580 & 581.

les les civettes doivent être plus sujettes que les autres animaux sauvages, puisqu'on les élève & qu'on les nourrit comme des animaux domestiques, dans plusieurs endroits du Levant & des Indes. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre zibet ressemble beaucoup plus à l'animal du musc de M. de la Peyronnie qu'à la civette, & que par conséquent on peut les regarder comme des animaux de même espèce, puisqu'il n'est pas même absolument démontré que la civette & le zibet ne soient pas des variétés d'une espèce unique; car nous ne savons pas si ces animaux ne pourroient pas se mêler & produire ensemble; & lorsque nous disons qu'ils nous paroissent être d'espèces différentes, ce n'est point un jugement absolu, mais seulement une présomption très forte, puisqu'elle est fondée sur la différence constante de leurs caractères, & que c'est cette constance des différences qui distingue ordinairement les espèces réelles des simples variétés.

L'animal que nous appellons ici *Civette*, se nomme *Falanoue* à Madagascar (*d*), *Nzime* ou *Nzfusi* à Congo (*e*), *Kankan* en Éthiopie (*f*), *Kastor* dans la Guinée (*g*). C'est la ci-

(*d*) Voyage de Flaccourt. *Paris*, *1661*, *pages 150 & 151.*

(*e*) Merolla cité par M. l'Abbé Prevôt. *Histoire générale des Voyages*, *tome IV*, *p. 585.*

(*f*) Voyez *idem*, *tome III*, *pages 295 & 296.* Kankan.

(*g*) Voyez *idem. ibidem; & tome IV*, *page 236*, *tome V*, *p. 86 & suiv.*

vette de Guinée, car nous sommes sûrs que celle que nous avons eue avoit été envoyée vivante de Guinée à Saint-Domingue à un de nos Correspondans, qui l'ayant nourrie quelque temps à Saint-Domingue, la fit tuer pour nous l'envoyer plus facilement.

Le zibet est vraisemblablement la civette de l'Asie, des Indes orientales & de l'Arabie, où on la nomme *Zebet* ou *Zibet*, nom Arabe qui signifie aussi le parfum de cet animal, & que nous avons adopté pour désigner l'animal même; il diffère de la civette en ce qu'il a le corps plus alongé & moins épais, le museau plus délié, plus plat & un peu concave à la partie supérieure, au lieu que le museau de la civette est plus gros, moins long & un peu convexe. Il a aussi les oreilles plus élevées & plus larges, la queue plus longue & mieux marquée de taches & d'anneaux, le poil beaucoup plus court & plus mollet; point de crinière, c'est-à-dire, de poils plus longs que les autres sur le cou, ni le long de l'épine du dos, point de noir au-dessous des yeux, ni sur les joues; caractères particuliers & très remarquables dans la civette. Quelques voyageurs avoient déjà soupçonné qu'il y avoit deux espèces de civettes (*h*), mais personne ne les avoit reconnues assez clairement pour les décrire. Nous les avons vues toutes deux, & après les avoir soigneusement comparées, nous les

(*h*) Aldrov. *de quadrup. digit.* p. 341.

avons jugées d'espèce & peut-être de climat différent.

On appelle ces animaux *chats musqués* ou *chats civettes*, cependant ils n'ont rien de commun avec le chat que l'agilité du corps; ils ressemblent plutôt au renard, surtout par la tête : ils ont la robe marquée de bandes & de taches, ce qui les a fait prendre aussi pour de petites panthères par ceux qui ne les ont vus que de loin, mais ils diffèrent des panthères à tous autres égards. Il y a un animal qu'on appelle la *Genette*, qui est taché de même, qui a la tête à-peu-près de la même forme, & qui porte, comme la civette, un sac dans lequel se filtre une humeur odorante : mais la genette est plus petite que nos civettes; elle a les jambes beaucoup plus courtes & le corps bien plus mince; son parfum est très foible & de peu de durée: au contraire le parfum des civettes est très fort, celui du zibet est d'une violence extrême & plus vif encore que celui de la civette (*i*). Ces liqueurs odorantes se trouvent dans l'ouverture que ces deux animaux ont auprès des parties de la génération;

(*i*) Malgré toute l'attention qu'on a depuis long-temps de rassembler à la Ménagerie différens animaux étrangers, ce sont les deux seuls de cette espèce qui y ayent paru, & les seuls dans le nombre des animaux musqués qu'on y ait vus, qui ayent donné un aussi grand parfum. *Mémoire de M. de la Peyronnie inséré dans ceux de l'Académie des Sciences, année 1731, p. 444.* Il est question dans ce passage de l'*animal du musc*, que nous croyons être le même que notre zibet.

c'eſt une humeur épaiſſe, d'une conſiſtance ſemblable à celle des pommades, & dont le parfum, quoique très fort, eſt agréable au ſortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matiere des civettes avec le muſc qui eſt une humeur ſanguinolente qu'on tire d'un animal tout différent de la civette ou du zibet; cet animal qui produit le muſc, eſt une eſpèce de chevreuil ſans bois, ou de chèvre ſans cornes, qui n'a rien de commun avec les civettes, que de fournir comme elles un parfum violent.

Ces deux eſpèces de civettes n'avoient donc jamais été nettement diſtinguées l'une de l'autre, toutes deux ont été quelquefois confondues avec les belettes odorantes (*k*), la genette & le chevreuil du muſc; on les a priſes auſſi pour l'hyæne. Bellon, qui a donné une figure & une deſcription de la civette, a prétendu que c'étoit l'hyæne des Anciens (*l*); ſon erreur eſt d'autant plus excuſable, qu'elle n'eſt pas ſans fondement; il eſt sûr que la plupart des fables que les Anciens ont débitées ſur l'hyæne, ont été priſes de la civette; les philtres qu'on tiroit de certaines parties de l'hyæne, la force de ces

(*k*) Aldrovande a dit que la belette odorante, qu'on appelle à la Virginie *Cæſam*, étoit la civette. Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 342. Cette erreur a été adoptée par Hans Sloane qui, dans ſon hiſtoire de la Jamaïque, dit qu'il y a des civettes à la Virginie.

(*l*) Bellon, *Obſerv. Paris*, 1555, fol. 93.

philtres pour exciter à l'amour, indiquent assez la vertu stimulante que l'on connoît à la pommade de civette dont on se sert encore à cet effet en Orient. Ce qu'ils ont dit de l'incertitude du sexe dans l'hyæne, convient encore mieux à la civette, car le mâle n'a rien d'apparent au dehors que trois ouvertures tout-à-fait pareilles à celles de la femelle, à laquelle il ressemble si fort par ces parties extérieures, qu'il n'est guère possible de s'assurer du sexe autrement que par la dissection; l'ouverture au dedans de laquelle se trouve la liqueur, ou plutôt l'humeur épaisse du parfum, est entre les deux autres & sur une même ligne droite qui s'étend de l'os sacrum au pubis.

Une autre erreur qui a fait beaucoup plus de progrès que celle de Bellon, c'est celle de Grégoire de Bolivar au sujet des climats où se trouve l'animal civette : après avoir dit qu'elle est commune aux Indes orientales & en Afrique, il assure positivement qu'elle se trouve aussi, & même en très grand nombre, dans toutes les parties de l'Amérique méridionale. Cette assertion qui nous a été transmise par Faber, a été copiée par Aldrovande, & ensuite adoptée par tous ceux qui ont écrit sur la civette; cependant il est certain que les civettes sont des animaux des climats les plus chauds de l'ancien continent, qui n'ont pu passer par le Nord pour aller dans le nouveau, & que réellement & dans le fait, il n'y a jamais eu en Amérique d'autres civettes que celles qui y ont été transportées des isles Philippines & des côtes de

l'Afrique. Comme cette aſſertion de Bolivar eſt poſitive, & que la mienne n'eſt que négative, je dois donner les raiſons particulieres par leſquelles on peut prouver la fauſſeté du fait. Je cite ici les paſſages de Faber en entier (*m*) pour qu'on ſoit en état d'en juger, ainſi que des remarques que je vais faire à ce ſujet : 1°. la figure donnée par Faber, *page. 538*, lui avoit été laiſſée par Recchi ſans deſcription (*n*); cette figure a pour inſcription, *animal zibethicum Americanum*,

---

(*m*) *Hoc animal* (*zibethicum ſcilicet*) *naſcitur in multis Indiæ orientalis atque occidentalis partibus, cujuſmodi in orientali ſunt provinciæ Bengala, Ceilan, Sumatra, Java major & minor, Malipur ac plures aliæ. . . In novâ Hiſpaniâ verò ſunt provinciæ de Quatemala, Campege, Nicaragua, de vera-Cruce, Florida & magna illa inſulâ Sancti Dominici, aut Hiſpaniola, Cuba, Mantalino, Gualalupa & aliæ. . . In regno Peruano animal hoc magnâ copiâ reperitur. in Paraguay, Tucuman, Chiraguanas, Sancta-Crùce, de la Sierra, Jungas, Andes, Chiachiapoias, Quizos, Timana, novo regno, & in omnibus provinciis magno flumine Maragnone confinibus, quæ circa hoc fermè ſine numero ad duo leucarum millia ſunt extenſa. Multo adhuc plura ejuſmodi animalia naſcuntur in Braſiliâ ubi mercatura vel cambium zibethi ſive algaliæ exercitatur.* Novæ Hiſp. anim. Nardi Antonii Recchi imagines & nomina, Joannis Fabri Lyncei expoſitione, p. 539.

(*n*) Voici ce que dit Faber dans ſa préface au ſujet de ſes commentaires ſur les animaux dont il va traiter. *Non itaque ſis neſcius, hos in animalia quos modo commentarios edimus, merâ noſtrâ conſcriptos eſſe induſtriâ ac conjecturâ ad quas nam animantium noſtrorum ſpecies illa reduci poſſint, cum in autographo præter nudum nomen & exactam picturam de hiſtoriâ negrè quidem reperiatur.* p. 465.

elle ne ressemble point du tout à la civette ni au zibet, & représente plutôt un blaireau; 2°. Faber donne la description & les figures de deux civettes, l'une femelle & l'autre mâle, lesquelles ressemblent à notre zibet, mais ces civettes ne sont pas le même animal (*o*) que celui de la premiere figure; & les deux secondes ne représentent point des animaux d'Amérique, mais des civettes de l'ancien continent que Fabius Columna, confrère de Faber à l'Académie des *Lyncei*, avoit fait dessiner à Naples, & desquelles il lui avoit envoyé la description & les figures : 3°. après avoir cité Grégoire de Bolivar au sujet des climats où se trouve la civette, Faber finit par admirer la grande mémoire de Bolivar (*p*), & par dire qu'il a entendu de sa bouche ce récit avec toutes ses circonstances. Ces trois remarques suffiroient seules pour rendre très suspect le prétendu *animal zibethicum Americanum*, aussi-bien que les assertions de Faber empruntées

(*o*) Faber est obligé de dire lui-même que ces figures ne se ressemblent pas. *Quantum hæc icon ab illâ Mexicanâ differat, ipsa pagina ostendit. Ego climatis & regionis differentiam plurimum posse non nego*, p. 581.

(*p*) *Miror profecto Gregorii nostri summam in animalium perquisitione industriam & tenacissimam eorum quæ vidit unquam memoriam. Juro tibi, mi lector, hæc omnia quæ hactenus ipsius ab ore & scriptis hausi, & posthac dicturus sum, plura rarioraque illius ipsum ope librè memoriter descripsisse, & per compendium quodam modo (cum inter colloquia protractiora & jam plura afferat) tantum contraxisse*, p. 540.

de Bolivar ; mais ce qui achève de démontrer l'erreur, c'est que l'on trouve dans un petit ouvrage de Fernandès sur les animaux d'Amérique, à la fin du volume qui contient l'Histoire Naturelle du Mexique de Hernandès, de Recchi & de Faber, que l'on trouve, dis-je, *chap. XXXIV, page 11*, un passage qui contredit formellement Bolivar, & où Fernandès (*q*) assure que la civette n'est point un animal naturel à l'Amérique, mais que de son temps l'on avoit commencé à en amener quelques-unes des isles Philippines (*r*) à la nouvelle Espagne. Enfin en réunissant ce témoignage positif de Fernandès avec celui de tous les Voyageurs qui disent que les civettes sont en effet très communes aux isles Philippines, aux Indes orientales, en Afrique, & dont aucun ne dit en avoir vu

---

(*q*) *De Æluro à quo Gallia vocata corraditur*, c. XXXIV.

Non me latet vulgare esse, hoc felis vocari genus Hispanis, quamquam advenam *non* indigenam, *verum qui ex insulis Philippicis cœpit jam in hanc novam Hispaniam adferri.* Histoire anim. & minerv. nov. Hisp, lib. I, à Francisc. Fernandès, p. 11.

(*r*) La civette se trouve aux isles Philippines dans les montagnes ; sa peau ressemble assez à celle du tigre, elle n'est pas moins sauvage que lui, mais elle est beaucoup plus petite. Ils la prennent, la lient, & après lui avoir ôté la civette qui est dans une petite bourse qu'elle a dessous la queue, ils la laissent en liberté pour la reprendre une autre fois. *Relation de divers voyages, par Thévenot. Paris, 1696. Relation des isles Philippines*, p. 10. --- On trouve quantité de civettes dans les montagnes des isles Philippines. *Histoire générale des Voyages, tome X, p. 397.*

en Amérique ; on ne peut plus douter de ce que nous avons avancé dans notre énumération des animaux des deux continens, & il restera pour certain, quoique tous les Naturalistes ayent écrit le contraire, que la civette n'est point un animal naturel de l'Amérique, mais un animal particulier & propre aux climats chauds de l'ancien continent, & qui ne s'est jamais trouvé dans le nouveau qu'après y avoir été transporté. Si je n'eusse pas moi-même été en garde contre ces espèces de méprises qui ne sont que trop fréquentes, nous aurions donné notre civette pour un animal Américain, parce qu'elle nous étoit venue de Saint-Domingue ; mais ayant recherché le mémoire & la lettre de M. Pagès (*s*), qui nous l'avoit envoyée, j'y ai trouvé qu'elle étoit

---

(*s*) La civette a été amenée de Guinée ; elle se nourrissoit des fruits de ce pays, mais elle mangeoit aussi très volontiers de la viande. Pendant tout le temps qu'elle a été vivante, elle répandoit une odeur de musc insoutenable à une très grande distance. Quand elle a été morte, j'ai eu beaucoup de peine d'en soutenir l'odeur dans la chambre. Je lui ai trouvé une fente précisément sous le scrotum, qui étoit une ouverture commune de deux poches qu'elle avoit, une de chaque côté des testicules. Ces poches étoient pleines d'une humeur grise, épaisse & gluante, mêlée de poils assez longs qui étoient de la même couleur de ceux que j'ai trouvés dans ces poches. Ces sacs pouvoient avoir environ un pouce & demi de profondeur ; leur diamètre est beaucoup plus grand à l'ouverture que dans le fond. *Extrait du Mémoire de M. Pagès, Médecin du Roi à Saint-Domingue, daté du Cap le 6 septembre* 1759.

venue de Guinée. J'inſiſte ſur tous ces faits particuliers comme ſur autant de preuves du fait général de la différence réelle qui ſe trouve entre tous les animaux des parties méridionales de chaque continent.

La civette & le zibet ſont donc toutes deux des animaux de l'ancien continent, elles n'ont entr'elles que les différences extérieures que nous avons indiquées ci-devant : celles qui ſe trouvent dans leur parties intérieures & dans la ſtructure des réſervoirs qui contiennent leur parfum, ont été ſi bien indiquées, & les réſervoirs eux-mêmes décrits avec tant de ſoin par MM. Morand & de la Peyronnie (*t*), que je ne pourrois que répéter ce qu'ils en diſent. Et à l'égard de ce qui nous reſte à expoſer au ſujet de ces deux animaux, comme ce ſont ou des choſes qui leur ſont communes, ou des faits qu'il ſeroit bien difficile d'appliquer à l'un plutôt qu'à l'autre ; nous avons cru devoir réunir le tout dans un ſeul & même article.

Les civettes (c'eſt-à-dire la civette & le zibet, car je me ſervirai maintenant de ce mot au plurier, pour les indiquer toutes deux), les civettes, dis-je, quoiqu'originaires & natives des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Aſie, peuvent cependant vivre dans les pays tempérés & même froids, pourvu qu'on les défende avec ſoin des injures de l'air, & qu'on leur donne des

(*t*) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *années* 1728 & 1731.

alimens succulens & choisis ; on en nourrit en assez grand nombre en Hollande, où l'on fait commerce de leur parfum. La *civette* faite à Amsterdam est préférée par nos commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui est ordinairement moins pure : celle qu'on tire de Guinée seroit la meilleure de toutes (*u*), si les Nègres, ainsi que les Indiens & les Levantins (*x*), ne la falsifioient en y mêlant

---

(*u*) On voit quantité de civettes à Malabar ; c'est un petit animal à-peu-près fait comme un chat, à la réserve que son museau est plus pointu, qu'il a les griffes moins dangereuses, & crie autrement ; le parfum qu'il produit s'engendre comme une espèce de graisse dans une ouverture qu'il a sous la queue ; on la tire de temps en temps, & elle ne foisonne qu'autant que la civette est bien nourrie. On en fait un grand trafic à Calécut, mais à moins de la cueillir soi-même, elle est presque toujours falsifiée. *Voyage de Dellon, page 11.* --- *Optimum zibethi genus ex Guineâ advehitur, sinceritate eximium. Joannes Hugo.*

(*x*) Le chat qui produit la civette a la tête & le museau d'un renard ; il est grand & tacheté comme le chat tigre ; il est très farouche ; on en tire tous les deux jours la civette, qui n'est qu'une certaine mucosité ou sueur épaisse qu'il a sous la queue dans une concavité, &c. *Voyages de le Maire. Paris*, 1695, p. 100 & 101 ; c'est de la civette de Guinée dont parle ici ce Voyageur. --- Je vis au Caire, dans la maison d'un Vénitien, plusieurs animaux fiers extrêmement, de la grandeur presque d'un chien couchant, mais plus grossiers & de forme toute semblable à nos chats ; ils les appellent *Chats musqués*, & les gardent dans des cages. . . . . Pour en venir à bout, & de peur qu'ils ne mordent, ils les tiennent séparément dans des cages de bois bien fortes, mais si étroites que l'animal ne peut pas s'y tourner. . . . . Ils ouvrent ensuite la cage par derriere autant qu'il faut pour tirer les

des ſucs de végétaux, comme du ladanum, du ſtorax & d'autres drogues balſamiques & odoriférantes. Pour recueillir ce parfum, ils mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut ſe tourner; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette ſituation en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gènent les jambes de derriere, enſuite ils font entrer une petite cuiller dans le ſac qui contient le parfum, ils raclent avec ſoin toutes les parois intérieures de ce ſac, & mettent la matiere qu'ils en tirent dans un vaſe qu'ils couvrent avec ſoin : cette opération ſe répète deux ou trois fois par

---

jambes de l'animal dehors ſans qu'il puiſſe ſe tourner pour bleſſer celui qui le tient; & ayant ramaſſé la civette, ils les remettent dedans, tenant toujours l'animal bien ſerré. *Voyage de Pietro della Valle. Rouen*, 1745, *tome I, p.* 401. --- Les civettes qu'on nomme en Arabe *Zebides*, ſont naturellement ſauvages & ſe tiennent dans les montagnes d'Ethiopie. On en tranſporte beaucoup en Europe, car on les prend petites & on les nourrit dans des cages de bois bien fortes, où on leur donne à manger du lait, de la farine, du blé cuit, du riz & quelquefois de la viande, &c. *L'Afrique de Marmol, tome I, p.* 57. --- Voyez auſſi le *Voyage de Thévenot. Paris*, 1664, *tome I, p.* 476. --- Les civettes de l'isle de Java rendent bien autant de parfum que celles de Guinée, mais il n'eſt pas ſi blanc ni ſi bon. *Suite de la relation d'Adam Olearius, tome II, p.* 350. --- *Indigenæ ita hoc pigmentum adulterant ut auſim affirmare nullum zibethum ſincerum ad nos deferri.* Proſ. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* Lugd. Bat. 1735, page 239.

ſemaine; la quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture & de l'appétit de l'animal; il en rend d'autant plus qu'il eſt mieux & plus délicatement nourri : de la chair crue & hachée, des œufs, du riz, de petits animaux, des oiſeaux, de la jeune volaille, & ſurtout du poiſſon, ſont les mets qu'il faut lui offrir, & varier de maniere à entretenir ſa ſanté & exciter ſon goût; il lui faut très peu d'eau, & quoiqu'il boive rarement, il urine fréquemment, & l'on ne diſtingue pas le mâle de la femelle à leur maniere de piſſer.

Le parfum de ces animaux eſt ſi fort, qu'il ſe communique à toutes les parties de leur corps, le poil en eſt imbu, & la peau pénétrée au point que l'odeur (*x*) s'en conſerve long-temps après leur mort, & que

---

(*x*) Le réſervoir qui contient la liqueur odorante de la civette, eſt au-deſſous de l'anus, & au-deſſus d'un autre orifice ſi ſemblable dans les deux ſexes, que ſans la diſſection toutes les civettes paroîtroient femelles. . . . Comme on a remarqué que les civettes ſont incommodées de cette liqueur, quand les vaiſſeaux qui la contiennent en ſont trop pleins, on leur a trouvé auſſi des muſcles dont elles ſe ſervent pour comprimer ces vaiſſeaux & la faire ſortir. Quoiqu'elle ſoit en plus grande quantité dans ces réſervoirs & qu'elle s'y perfectionne mieux, il y a lieu de croire qu'elle ſe répand auſſi en ſueur par toute la peau; en effet, le poil des deux civettes ſentoit bon, & ſurtout celui du mâle étoit ſi parfumé que quand on avoit paſſé la main deſſus, elle en conſervoit long-temps une odeur agréable. *Hiſtoire de l'Académie des Sciences depuis ſon établiſſement. Paris, 1733, tome I, pages 82 & 83.*

de leur vivant l'on ne peut en ſoutenir la violence, ſurtout ſi l'on eſt enfermé dans le même lieu. Lorſqu'on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exalte encore davantage, & ſi on les tourmente juſqu'à les faire ſuer, on recueille la ſueur qui eſt auſſi très parfumée & qui ſert à falſifier le vrai parfum ou du moins à en augmenter le volume.

Les civettes ſont naturellement farouches & même un peu féroces; cependant on les apprivoiſe aiſément, au moins aſſez pour les approcher & les manier ſans grand danger : elles ont les dents fortes & tranchantes, mais leurs ongles ſont foibles & émouſſés; elles ſont agiles & même légeres; quoique leur corps ſoit aſſez épais, elles ſautent comme les chats & peuvent auſſi courir comme les chiens; elles vivent de chaſſe, ſurprennent & pourſuivent les petits animaux, les oiſeaux; elles cherchent comme les renards à entrer dans les baſſe-cours pour emporter les volailles; leurs yeux brillent la nuit, & il eſt à croire qu'elles voient dans l'obſcurité. Lorſque les animaux leur manquent, elles mangent des racines & des fruits; elles boivent peu & n'habitent pas dans les terres humides, elles ſe tiennent volontiers dans les ſables brûlans & dans les montagnes arides. Elles produiſent en aſſez grand nombre dans leur climat, mais quoiqu'elles puiſſent vivre dans les régions tempérées & qu'elles y rendent, comme dans leur pays natal, leur liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier: elles ont la voix plus forte & la langue moins

rude que le chat, leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

On appelle en françois *Civette* l'humeur onctueuse & parfumée, que l'on tire de ces animaux; on l'appelle *Zibet* ou *Algallia* en Arabie, aux Indes & dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On ne s'en sert presque plus dans notre médecine, les parfumeurs & les confiseurs en emploient encore dans le mélange de leurs parfums: l'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc; toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer; & l'ambre même qui étoit il n'y a pas long-temps, l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis & le plus noble, a perdu de sa vogue, & n'est plus du goût de nos gens délicats.



LA GENETTE (*a*).

Voyez planche X, figure 3 de ce Volume.

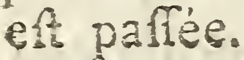
LA Genette est un plus petit animal que les Civettes, elle a le corps alongé, les jambes courtes, le museau pointu, la tête effilée, le poil doux & mollet, d'un gris-cendré, brillant & marqué de taches noires, rondes & séparées sur les côtés du corps, mais qui se réunissent de si près sur la partie du dos, qu'elles paroissent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps; elle a aussi sur le cou & le long de l'épine du dos une espèce de criniere ou de poil plus long, qui forme une bande noire &

(*a*) Le Genette, en Espagnol, *Genetta.*
Genette. Bellon, *Observ.* fol. 73.
Genetta, Gesner, *hist. quadrup.* p. 549.
Genetta vel *Ginetta.* Ray, *Synops. quadrup.* p. 201.
Mustela caudâ annulis nigris albidisque cinctâ, Genetta. Linn. *Syst. nat.* edit. VI, p. 5. *Genetta Viverra caudâ annulatâ, corpore fulvo-nigricante maculato.* Syst. nat. edit. X, page 45. *Nota.* Que du genre des *Mustela*, elle a passé dans celui des *Viverra*; & qu'il en est ainsi de la plupart des autres animaux que cet Auteur, à chaque édition, change de genre sans en donner aucune raison.
Mustela caudâ ex annulis alternatim albidis & nigris variegatâ. . . Genetta. La Genette. Brisson, *Reg. animal.* p. 252.

continue depuis la tête jusqu'à la queue, laquelle est aussi longue que le corps, & marquée de sept ou huit anneaux alternativement noirs & blancs sur toute sa longueur; les taches noires du cou sont en forme de bandes, & l'on voit au-dessous de chaque œil une marque blanche très apparente. La genette a sous la queue & dans le même endroit que les civettes, une ouverture ou sac dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais foible & dont l'odeur ne se conserve pas: elle est un peu plus grande que la fouine, qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps aussi-bien que par le naturel & par les habitudes; seulement il paroît qu'on apprivoise la genette plus aisément: Bellon dit en avoir vu dans les maisons à Constantinople, qui étoient aussi privées que des chats, & qu'on laissoit courir & aller par-tout, sans qu'elles fissent ni mal ni dégât. On les a appellés *chats de Constantinople*; *chats d'Espagne*, *chats genette*; elles n'ont cependant rien de commun avec les chats que l'art d'épier & de prendre les souris: c'est peut-être parce qu'on ne les trouve guère que dans le Levant & en Espagne qu'on leur a donné le surnom de leurs pays; car le nom même de *genette* ne vient point des langues anciennes, & n'est probablement qu'un nom nouveau pris de quelque lieu planté de genet, qui, comme l'on sait, est fort commun en Espagne, où l'on appelle aussi *genets* des chevaux d'une certaine race. Les Naturalistes prétendent que la genette n'habite que dans les endroits humides

& le long des ruiſſeaux, & qu'on ne la trouve ni ſur les montagnes, ni dans les terres arides. L'eſpèce n'en eſt pas nombreuſe, du moins elle n'eſt pas fort répandue ; il n'y en a point en France ni dans aucune autre province de l'Europe, à l'exception de l'Eſpagne & de la Turquie. Il lui faut donc un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier ; néanmoins il ne paroît pas qu'elle ſe trouve dans les pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes ; car la foſſane, qu'on appelle *genette de Madagaſcar*, eſt une eſpèce différente, de laquelle nous parlerons ailleurs.

La peau de cet animal fait une fourrure lègère & très jolie : les manchons de genette étoient à la mode il y a quelques années, & ſe vendoient fort cher ; mais comme l'on s'eſt aviſé de les contrefaire en peignant de taches noires des peaux de lapins gris, le prix en a baiſſé des trois quarts, & la mode en eſt paſſée.





DU LOUP NOIR.

Voyez planche IX. fig. 2 *de ce Volume.*

Nous ne donnons la description de cet animal que comme un supplément à celle du loup, car nous les croyons tous deux de la même espèce. Nous avons dit, dans l'histoire du Loup (*a*), qu'il s'en trouve de tout blancs & de tout noirs dans le nord de l'Europe, & que ces loups noirs sont plus grands que les autres: celui-ci est venu du Canada, il étoit noir sur tout le corps, mais plus petit que notre loup; il avoit les oreilles un peu plus grandes, plus droites & plus éloignées l'une de l'autre; les yeux un peu plus petits, & qui paroissoient aussi un peu plus éloignés que dans le loup commun. Ces différences ne sont, à notre avis, que des variétés trop peu considérables pour séparer cet animal de l'espèce du loup: la différence la plus sensible est celle de la grandeur; mais, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, les animaux qui sont communs aux deux continens, c'est-à-dire, ceux du nord de l'Europe & ceux de l'Amérique septentrionale, diffèrent tous par la grandeur, & ce loup

(*a*) Voyez dans le *Volume II* de cette Histoire naturelle, l'article du Loup, p. 139.

noir de Canada plus petit que ceux de l'Europe, nous paroît ſeulement confirmer ce fait général; d'ailleurs comme il avoit été pris tout petit, & enſuite élevé à la chaîne, la contrainte ſeule a peut-être ſuffi pour l'empêcher de prendre tout ſon accroiſſement: nos loups ordinaires ſont auſſi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en eſtiment fort la peau (*b*) : les loups noirs, les loups-cerviers, les renards y ſont en plus grand nombre. Cependant le renard noir y eſt auſſi fort rare; il a le poil infiniment plus beau que le loup noir, dont la peau ne peut faire qu'une fourrure aſſez groſſière.

Nous n'ajouterons rien de plus à la deſcription que M. Daubenton a faite de cet animal que nous avons vu vivant, & qui nous a paru reſſembler au loup, non-ſeulement par la figure, mais par le naturel, n'étant devenu déprédateur qu'avec l'âge (*c*), & n'ayant, comme le loup, qu'une férocité ſans courage qui le rendoit lâche au combat quoiqu'il y fût exercé.

(*b*) Voyage de Sagard Théodat. *Paris*, 1632 p. 307.

(*c*) Voyez dans le *Volume II* de cette Hiſtoire naturelle, l'article du Loup, p. 141.



L'ONDATRA (a), ET LE DESMAN (b).

Voyez planche IV, fig. 3 & 4 de ce Volume.

L'ONDATRA & le Desman sont deux animaux qu'il ne faut pas confondre, quoiqu'on les ait appellés tous deux *Rats musqués*, & qu'ils aient quelques caractères communs ; il faut aussi les distinguer du pilori ou rat musqué des Antilles ; ces trois animaux sont d'espèces & de climats différens. L'ondatra

---

(a) *Ondatra* chez les Sauvages de l'Amérique septentrionale. *Rat musqué de Canada.*

Rat musqué. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année* 1726, *p.* 323.

(b) *Desman* en Suède. *Rat musqué de Moscovie.*

Mus aquaticus Clusii. exotic. auct. p. 373.

Mus aquatilis Clusii. Aldrov. *de quadrup. digit.* page 448.

Mus aquaticus exoticus Clusii. Ray, *Synops. quadrup.* page 217.

Mus aquaticus Clusii. Museum Wormianum, p. 334.

Animal ex Moscovia. Ruper, Besser, Gazophil. *Tab. XV.*

Castor caudâ verticaliter planâ, digitis omnibus membranis inter se connexis. . . . Mus moschiferus. Le rat musqué. Brisson, *Regn. animal*, p. 135.

se trouve en Canada, le desman en Laponie, en Moscovie, & le pilori à la Martinique & dans les autres isles Antilles.

L'ondatra ou rat musqué de Canada diffère du desman en ce qu'il a les doigts des pieds tous séparés les uns des autres, les yeux très apparens & le museau fort court, au lieu que le desman ou rat musqué de Moscovie a les pieds de derriere réunis par une membrane (*c*), les yeux extrêmement petits, le museau prolongé comme la musaraigne. Tous deux ont la queue plate, & ils diffèrent du pilori ou rat musqué des Antilles, par cette conformation & par plusieurs autres caracteres (*d*); le pilori a la queue assez courte, cylindrique (*e*) comme celle des au-

---

(*c*) *Oculi exigui & vix conspicui. . . . Digiti majores membranis connexi ad commodiùs notandum, rostri pars superior firma, prominula & pæne unciam longa, nigricans eaque formâ prædita, ut instar suis aut talpæ terram vertere possit.* Clusii exotic. p. 375.

(*d*) Les rats musqués des Antilles que nos François appellent *Piloris*, font le plus souvent leurs retraites dans les trous de la terre comme les lapins, aussi ils sont presque de la même grosseur, mais pour la figure ils n'ont rien de celle des gros rats qu'on voit ailleurs, sinon que la plupart ont le poil du ventre blanc comme les glirons, & celui du reste du corps noir ou tanné : ils exalent une odeur musquée qui abat le cœur & qui parfume si fort l'endroit de leur retraite qu'il est fort aisé de le discerner. *Histoire naturelle des Antilles. Roterdam, 1658, p. 124.*

(*e*) Les piloris sont une espèce de rats de bois deux ou trois fois plus gros que les rats ordinaires; ils sont presque blancs, leur queue est fort courte, ils sentent le musc extraordinairement, *Nouveau voyage*

tres rats, au lieu que l'ondatra & le desman l'ont tous deux fort longue. L'ondatra ressemble par la tête au rat d'eau, & le desman à la musaraigne.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie, *année* 1725, une description très ample & très bien faite de l'ondatra sous le nom de *Rat musqué.* M. Sarrasin, Médecin du Roi à Québec & Correspondant de l'académie, s'est occupé à disséquer un grand nombre de ces animaux dans lesquels il a observé des choses singulières. Nous ne pouvons pas douter, en comparant sa description avec la nôtre, que ce rat musqué de Canada, dont il a donné la description, ne soit notre ondatra, c'est-à-dire, l'animal dont nous donnons ici la figure.

L'ondatra est de la grosseur d'un petit lapin & de la forme d'un rat; il a la tête courte & semblable à celle du rat d'eau, le poil luisant & doux avec un duvet fort épais au-dessous du premier poil, à peu

---

aux isles de l'Amérique. Paris, 1722, tome I, p. 438. --- Les piloris se trouvent à la Martinique & dans quelques autres isles des Antilles: ce sont des rats musqués de même forme que les rats d'Europe, mais d'une si prodigieuse grandeur que quatre de nos rats ne pèsent pas un pilori. . . . Ils nichent jusque dans les cases, mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs. . . . Ces piloris sont naturels dans l'isle de la Martinique, & non pas les autres rats communs qui n'ont paru que depuis quelques années qu'elle est fréquentée des navires, &c. *Histoire générale des Antiles, par le Perrre du Tertre. Paris, 1667, tome II, p. 302.*

près

près comme le castor; il a la queue longue & couverte de petites écailles comme celles des autres rats, mais elle est d'une forme différente : la queue des rats communs est à peu près cylindrique, & diminue de grosseur depuis l'origine jusqu'à l'extrémité; celle du rat musqué est fort aplatie vers la partie du milieu jusqu'à l'extrémité, & un peu plus arrondie au commencement, c'est-à-dire, à l'origine; les faces aplaties ne sont pas horizontales, mais verticales, en sorte qu'il semble que la queue ait été serrée & comprimée des deux côtés dans toute sa longueur : les doigts des pieds ne sont pas réunis par des membranes, mais ils sont garnis de longs poils assez serrés qui suppléent en partie l'effet de la membrane & donnent à l'animal plus de facilité pour nager. Il a les oreilles très courtes & non pas nues comme le rat domestique, mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture; deux dents incisives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire supérieure : ces quatre dents sont très fortes & lui servent à ronger & à couper le bois.

Les choses singulières que M. Sarrasin a observées dans cet animal, sont, 1°. la force & la grande expansion du muscle *peaucier* qui fait que l'animal, en contractant sa peau, peut resserrer son corps & le réduire à un plus petit volume; 2°. la souplesse des fausses côtes qui permet cette contraction du corps, laquelle est si considéra-

ble que le rat musqué passe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent entrer ; 3°. la manière dont s'écoulent les urines dans les femelles, car l'urètre n'aboutit point, comme dans les autres quadrupèdes, au-dessous du clitoris, mais à une éminence velue située sur l'os pubis, & cette éminence a un orifice particulier qui sert à l'éjection des urines ; organisation singulière qui ne se trouve que dans quelques espèces d'animaux, comme les rats & les singes dont les femelles ont trois ouvertures. On a observé que le castor est le seul des quadrupèdes dans lequel les urines & les excrémens aboutissent également à un réceptacle commun qu'on pourroit comparer au cloaque des oiseaux : les femelles des rats & des singes sont peut-être les seules qui ayent le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent, absolument séparés des parties de la génération ; cette singularité n'est que dans les femelles, car dans les mâles de ces mêmes espèces l'urètre aboutit à l'extrémité de la verge, comme dans toutes les autres espèces de quadrupèdes. M. Sarrasin observe, 4°. que les testicules qui, comme dans les autres rats, sont situés des deux côtés de l'anus, deviennent très gros dans le temps du rut pour un animal aussi petit ; *gros*, dit-il, *comme des noix muscades* ; mais qu'aprés ce temps ils diminuent prodigieusement & se réduisent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diamètre ; que non-seulement ils changent de volume, de consistance & de couleur, mais même

de situation d'une manière marquée ; il en est de même des vésicules séminales, des vaisseaux déférens, &c. toutes ces parties de la génération s'oblitèrent presque entièrement après la saison des amours ; les testicules, qui dans ce temps étoient au dehors & fort proéminens, rentrent dans l'intérieur du corps ; ils sont attachés à la membrane adipeuse, ou plutôt ils y sont enclavés, ainsi que les autres parties dont nous venons de parler ; cette membrane s'étend & s'augmente par la surabondance de la nourriture jusqu'au temps du rut : les parties de la génération qui semblent être des appendices de cette membrane se développent, s'étendent se gonflent & acquièrent alors toutes leurs dimensions ; mais lorsque cette surabondance de nourriture est épuisée par des coïts réitérés, la membrane adipeuse qui maigrit, se resserre, se contracte & se retire peu à peu du côté des reins ; en se retirant elle entraîne avec elle les vaisseaux déférens, les vésicules séminales, les épidydimes & les testicules qui deviennent légers, vides & ridés au point de n'être plus reconnoissables ; il en est de même des vésicules séminales qui, dans le temps de leur gonflement, ont un pouce & demi de longueur & ensuite sont réduites, ainsi que les testicules, à une ou deux lignes de diamètre 5°. les follècules qui contiennent le musc ou le parfum de cet animal sous la forme d'une humeur laiteuse, & qui sont voisins des parties de la génération, éprouvent aussi les mêmes changemens ; ils sont très gros très

gonflés, leur parfum très fort très exalté, & même très sensible à une assez grande distance dans le temps des amours; ensuite ils se rident, ils se flétrissent & enfin s'oblitèrent en entier. Ce changement dans les follécules qui contiennent le parfum se fait plus promptement & plus complètement que celui des parties de la génération; ces follécules, qui sont communs aux deux sexes contiennent un lait fort abondant au temps du rut; ils ont des vaisseaux excrétoires qui aboutissent dans le mâle à l'extrémité de la verge & vers le clitoris dans la femelle, & cette sécrétion se fait & s'évacue à peu près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupèdes.

Toutes ces singularités, qui nous ont été indiquées par M. Sarrasin, étoient dignes de l'attention d'un habile Anatomiste, & l'on ne peut assez le louer des soins réitérés qu'il s'est donnés pour constater ces espèces d'accidens de la Nature & pour voir ces changemens dans toutes leurs périodes. Nous avons déjà parlé de changemens & d'altétations à peu près semblables à celles-ci dans les parties de génération du rat d'eau, du campagnol & de la taupe. Voilà donc des animaux quadrupèdes qui, par tout le reste de la conformation, ressemblent aux autres quadrupèdes, desquels cependant les parties de la génération se renouvellent & s'oblitérent chaque année à-peu-près comme les laitances des poissons & comme les vaisseaux séminaux du calmar dont nous avons décrit les changemens, l'anéantissement & la repro-

duction (*f*) ; ce sont-là de ces nuances par lesquelles la Nature rapproche secrètement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés, de ces exemples rares, de ces *instances* solitaires qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce qu'elles tiennent au système général de l'organisation des êtres, & qu'elles en réunissent les points les plus éloignés. Mais ce n'est point ici le lieu de nous étendre sur les conséquences génèrales qu'on peut tirer de ces faits singuliers, non plus que sur les rapports immédiats qu'ils ont avec notre théorie de la génération ; un esprit attentif les sentira d'avance, & nous aurons bientôt occasion de les présenter avec plus d'avantage en les réunissant à la masse totale des autres faits qui y sont relatifs.

Comme l'ondatra est du même pays que le castor, que comme lui il habite sur les eaux, qu'il est en petit à peu près de la même figure, de la même couleur & du même poil, on les a souvent comparés l'un à l'autre ; on assure même qu'au premier coup d'œil on prendroit un vieux ondatra pour un castor qui n'auroit qu'un mois d'âge ; ils diffèrent cependant assez par la forme de la queue pour qu'on ne puisse s'y méprendre, elle est ovale, & plate horisontalement dans le castor ; elle est très alongée & plate verticalement dans l'ondatra : au reste ces animaux se ressemblent

---

(*f*) Voyez le *Volume III* de cette Histoire naturelle, *page 331 & suiv.*

assez par le naturel & l'instinct; les ondatras, comme les castors, vivent en société pendant l'hiver; ils font des petites cabanes d'environ deux pieds & demi de diamètre, & quelquefois plus grandes, où ils se réunissent plusieurs familles ensemble; ce n'est point, comme les marmotes, pour y dormir pendant cinq ou six mois, c'est seulement pour se mettre à l'abri de la rigueur de l'air : ces cabanes sont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaisseur; des herbes, des joncs entrelacés mêlés avec de la terre grasse qu'ils paîtrissent avec les pieds, sont leurs matériaux. Leur construction est impénétrable à l'eau du ciel, & ils pratiquent des gradins en dedans pour n'être pas gagnés par l'inondation de celle de la terre : cette cabane, qui leur sert de retraite, est couverte pendant l'hiver de plusieurs pieds de glaces & de neiges sans qu'ils en soient incommodés. Ils ne font pas de provisions pour vivre comme les castors, mais ils creusent des puits & des espèces de boyaux au-dessous & à l'entour de leur demeure pour chercher de l'eau & des racines; ils passent ainsi l'hiver fort tristement quoiqu'en société, car ce n'est pas la saison de leurs amours : ils sont privés pendant tout ce temps de la lumière du ciel; aussi lorsque l'haleine du printemps commence à dissoudre les neiges & à découvrir les sommets de leurs habitations, les Chasseurs en ouvrent le dôme, les offusquent brusquement de la lumière du jour, & assomment ou prennent tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les ga-

leries souterraines qu'ils se sont pratiquées & qui leur servent de derniers retranchemens où les suit encore, car leur peau est précieuse & leur chair n'est pas mauvaise à manger. Ceux qui échappent à la main du Chasseur, quittent leur habitation à peu près dans ce temps; ils sont errans pendant l'èté, mais toujours deux à deux, car c'est le temps des amours : ils vivent d'herbes & se nourrissent largement des productions nouvelles que leur offre la surface de la terre; la membrane adipeuse s'étend, s'augmente, se remplit par la surabondance de cette bonne nourriture; les follécules se renouvellent, se remplissent aussi; les parties de la genération se dérident, se gonflent; & c'est alors que ces animaux prennent une odeur de musc si forte qu'elle n'est pas supportable : cette odeur se fait sentir de loin, & quoique suave (*g*) pour les Européens, elle dé-

---

(*g*) Le rat musqué de l'Amérique septentrionale est un peu plus gros & un peu plus long que le rat d'eau de France; son élément est l'eau, mais il ne laisse pas d'aller quelquefois à terre; il a la queue plate, elle est de huit ou dix pouces de long, de la largeur d'un doigt, couverte de petites écailles noires; la peau rousse, couleur de minime-brun, le poil en est fort fin, assez long : il porte des rognons proche les testicules qui ont l'odeur de musc très agréable, & n'est point incommode à tous ceux à qui le musc donne des incommodités. Si on les tue l'hiver, pendant que la peau est bonne pour fourrer, les rognons ne sentent rien; au printemps, ils commencent à prendre leur senteur qui dure jusqu'à l'automne. . . . Pour la chair, elle n'a point de goût de musc, elle est ex-

plaît si fort aux Sauvages, qu'ils ont appellé *puante* une rivière sur les bords de la quelle habitent en grand nombre ces rats musqués qu'ils appellent aussi *rats puants.*

Ils produisent une fois par an, & cinq ou six petits à la fois; la durée de la gestation n'est pas longue, puisqu'ils n'entrent en amour qu'au commencement de l'été & que les petits sont déjà grands au mois d'octobre lorsqu'il faut suivre leur pere & mere dans la cabane qu'ils construisent de nouveau tous les ans; car on a remarqué qu'ils ne reviennent point à leurs anciennes habitations. Leur voix est une espèce de gémissement que les Chasseurs imitent pour les piper & pour les faire approcher; leurs dents de devant sont si fortes & si propres à ronger, que, quand on enferme un de ces animaux dans une caisse de bois dur, il y fait en très peu de temps un trou assez grand pour en sortir; & c'est encore une de ces facultés naturelles qu'il a commune avec le castor, que nous n'avons pu garder enfermé qu'en doublant de fer-blanc la porte de sa loge. L'on-

cellente à manger. *Description de l'Amérique septentrionale, par Denys, Paris* 1672, *tome II, p.* 258. --- Les rats musqués de Canada répandent une odeur admirable, la civette & la gazelle n'exhalent rien de si fort ni de si doux. *Voyage de la Hontan. La Haye*, 1706, *tome I, p.* 95. --- Les Sauvages de l'Amérique n'aiment point l'odeur que répand le rat musqué, ils lui ont même donné le nom de *puant*, tant cette odeur leur déplaît. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année* 1725, p. 327.

datra ne nage ni aussi vîte ni aussi long-temps que le castor; il va plus souvent à terre, il ne court pas bien & marche encore plus mal en se berçant à-peu-près comme une oye. Sa peau conserve une odeur de musc, qui fait qu'on ne s'en sert pas volontiers pour fourrure, mais on emploie le second poil ou duvet dans la fabrique des chapeaux.

Ces animaux sont peu farouches, &, en les prenant petits, on peut les apprivoiser aisément; ils sont même très jolis lorsqu'ils sont jeunes; leur queue longue & presque nue, qui rend leur figure désagréable, est fort courte dans le premier âge: ils jouent innocemment & aussi lestement que des petits chats; ils ne mordent point (*h*), & on les nourriroit aisément si leur odeur n'étoit point incommode. L'ondatra & le desman sont au reste les seuls animaux des pays septentrionaux qui donnent du parfum; car l'odeur du *castoreum* est très désagréable,

(*h*) Les rats musqués de Canada, que les Hurons appellent *Ondathra*, paissent l'herbe sur terre & le blanc des joncs autour des lacs & des rivieres; il y a plaisir à les voir manger & faire leurs petits tours quand ils sont jeunes. J'en avois un très joli; je le nourrissois du blanc des joncs & d'une certaine herbe semblable au chien-dent; je faisois de ce petit animal tout ce que je voulois, sans qu'il me mordît aucunement, aussi n'y sont-ils pas sujets. *Voyage de Sagard Théodat. Paris*, 1632, page 322 & 323. NOTA. Que la plante dont M. Sarrasin dit que le rat musqué se nourrit le plus volontiers est le *Calamus aromaticus*.

& ce n'est que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fournissent le vrai musc, la civette & les autres parfums.

Le desman ou rat musqué de Moscovie nous offriroit peut-être des singularités remarquables & analogues à celles de l'ondatra, mais il ne paroît pas qu'aucun Naturaliste ait été à portée de l'examiner vivant, ni de le disséquer; nous ne pouvons parler nous-mêmes que de sa forme extérieure, celui qui est au Cabinet du Roi ayant été envoyé de Lapponie dans un état de desséchement qui n'a pas permis d'en faire la dissection; je n'ajouterai donc, à ce que j'en ai déjà dit, que le seul regret de n'en pas savoir davantage.

FIN du troisième volume.





TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Fin de la table du tome III.



